

LES
BÉBÉS D'HÉLÈNE

IMITÉ DE J. HABBERTON

PAR

WILLIAM L. HUGHES

ILLUSTRATIONS DE BERTALL



R
HAB

PARIS
BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE DE LA JEUNESSE
A. HENNUYER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

47, RUE LAFFITTE, 47

Droits de reproduction et de traduction réservés.



CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

OUVRAGES TRADUITS DE L'ANGLAIS PAR WILLIAM-L. HUGHES.

LES AVENTURES DE TOM SAWYER, de Mark Twain, illustré par Achille Sirouy.

LES AVENTURES DE HUCK FINN, de Mark Twain, illustré par Achille Sirouy.

RÉCITS D'UN HUMORISTE, traduit de Habberton. Un volume in-18.

ŒUVRES CHOISIES D'EDGARD POË. Traduction nouvelle. Un volume in-18.

LES
BÉBÉS D'HÉLÈNE

IMITÉ DE J. HABBERTON

PAR

WILLIAM L. HUGHES

ILLUSTRATIONS DE BERTALL



PARIS

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE DE LA JEUNESSE
A. HENNUYER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

47, RUE LAFFITTE, 47

Droits de reproduction et de traduction réservés.

DÉDICACE DE L'AUTEUR

Il existe ici-bas des milliers, que dis-je ? des centaines de milliers de pères et de mères dont chacun ou chacune possède les plus charmants bébés qui aient jamais vécu. C'est parce que je suis convaincu de cette vérité que je dédie mon ouvrage **AUX PARENTS DES PLUS AIMABLES BÉBÉS DU MONDE**.

Ai-je besoin de rappeler ici que, pour ne pas manquer aux convenances, toute personne à qui un livre est dédié doit en acheter au moins un exemplaire ?

PRÉFACE

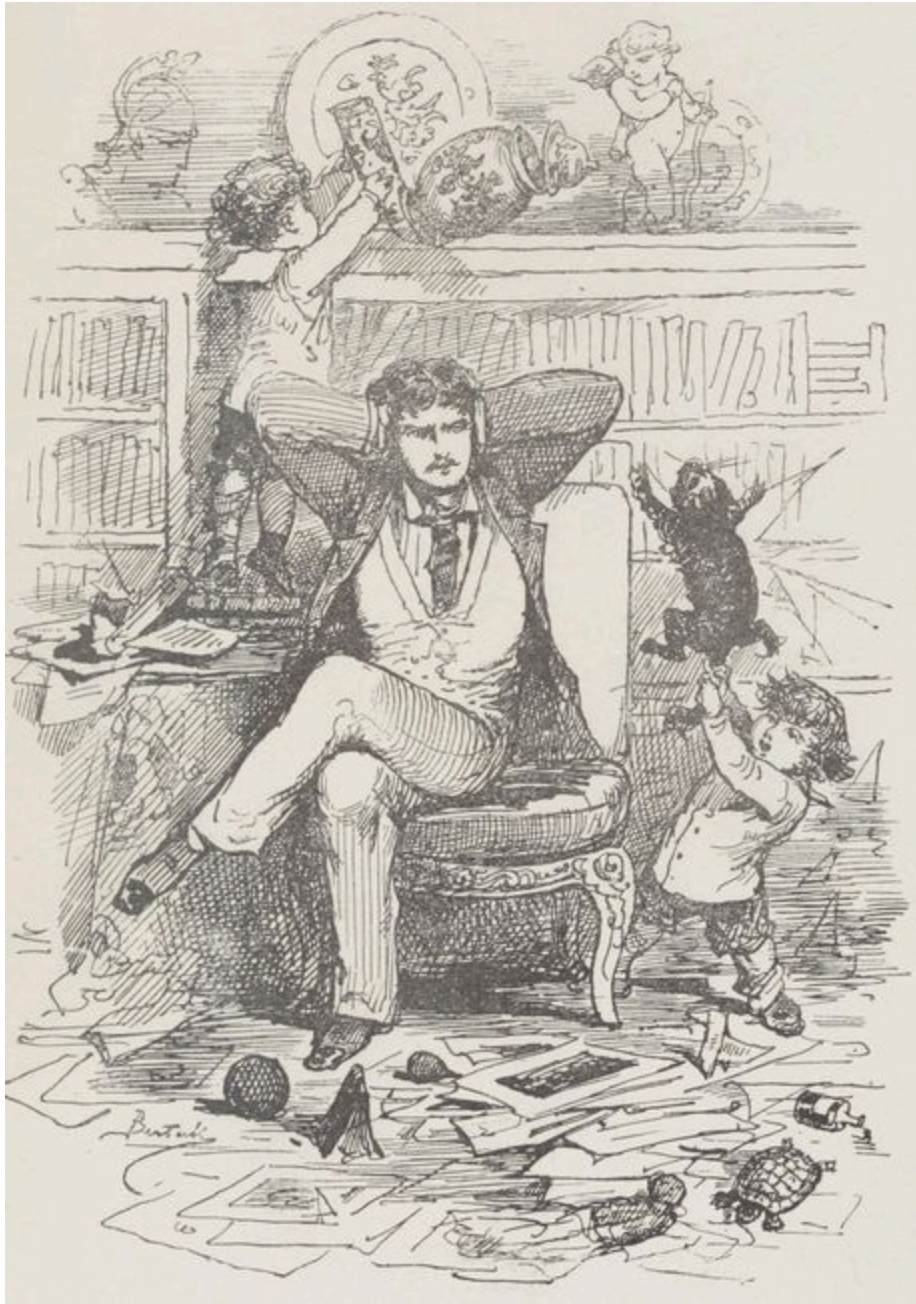
LES BÉBÉS D'HÉLÈNE ont obtenu un de ces succès qui permettent à un auteur de s'écrier : « Un beau matin, en me réveillant, je me trouvais célèbre. » A peine publié aux États-Unis, l'ouvrage de M. John Habberton a été réimprimé par une douzaine d'éditeurs anglais, non moins disposés que leurs confrères américains à profiter de l'absence d'un traité international. Puis sont venues — autre preuve de succès — de nombreuses imitations qui n'ont fait que mieux ressortir le mérite de l'original.

En dépit du titre et malgré la jeunesse des deux personnages auxquels sont confiés les principaux rôles, ce livre n'est pas ce qu'on appelle un livre d'enfant. Je m'imagine toutefois que l'auteur, sans en avoir l'air, a voulu soutenir une thèse qui pourrait s'intituler : le droit des bébés à l'indulgence. Que le lecteur se rassure, on a écrit sur les fameux droits de l'homme des traités beaucoup moins amusants que ce petit roman. Les acteurs que M. Habberton met en scène ont une allure si vivante, qu'il n'est besoin d'être grand-père pour s'intéresser à eux ; on devine sans peine que ce sont des personnages réels.

Je regrette d'avoir à ajouter que les journaux américains ont récemment annoncé la mort de l'un d'entre eux, qui figure dans ces pages sous le nom de Trotty et qui n'était autre que le plus jeune des fils de l'auteur.

W.-L. HUGHES.

En vacances.



CHAPITRE I.

MA SŒUR HÉLÈNE. — COMMENT JE DEVINS L'ANGE GARDIEN DE BOULOT ET DE TROTTY. — MON ARRIVÉE A HILLCREST. LES ROUES QUI TOURNENT. — RENCONTRE INOCCUPÉE.

Cette véridique histoire n'aurait sans doute jamais été écrite si je n'avais reçu la lettre suivante un jour que j'étais en train de me demander où je passerais les deux semaines de vacances que je m'accorde chaque année. Afin de renseigner tout de suite le lecteur sur mon compte, je dirai que cette lettre était adressée à Georges Hannay, négociant en toiles, ex-officier de l'armée des États-Unis.

Hillcrest, 15 juin 1873.

« MON CHER GEORGES,

« Tu te plains sans cesse de ne pas trouver le temps de lire, et comme je suis sûre que l'occasion que tu cherches ne se présentera pas si tu ne profites de ton congé pour quitter New-York, je te propose de venir ici. La franchise m'oblige à t'avouer que mon invitation n'est pas absolument désintéressée. Nous avons été invités, de notre côté, à passer une quinzaine de jours chez mon amie de pension Louise Vane, qui mène grand train et dont le mari peut être très utile à Tom. Nous aurions été désolés de refuser. Par malheur, n'ayant pas d'enfants, Louise paraît avoir oublié les miens, de sorte qu'il nous faudra laisser Boulot et Trotty à la maison. Leur bonne (un vrai trésor) leur est si dévouée, que je ne crains rien pour eux. Mais je serais plus tranquille si tu étais là ; sans compter qu'il y a l'argenterie, et Tom prétend que les voleurs y regarderont à deux fois avant de s'attaquer à un logis défendu par un héros de ta trempe ; il te dispense de le remercier du

compliment. Bref, ta présence nous rassurerait. Tu peux donc nous rendre service. Tes neveux ne t'empêcheront pas de lire et ne te causeront pas le moindre embarras. Ce sont les meilleurs bébés du monde, tout le monde le dit, et tu le sais mieux que personne.

Tom et Hélène.



« Tom a une provision de cigares inépuisable, ou qui devrait l'être, attendu que l'argent que je destinais à l'achat de deux robes de bal a servi à payer MM. Hoffmann et Ce, de la Havane. On vient aussi de mettre en bouteilles une barrique de vin de Bordeaux que Tom déclare excellent. La voiture et les chevaux seront à tes ordres, et l'aspect de notre jardin te ravira. Tu vois que je n'oublie pas combien tu aimes les fleurs.

Hélène et ses bébés.



« Pour achever de le séduire, je te préviens que la belle saison attire déjà ici une foule de visiteurs, et que jamais il n'y a eu autant de jolies personnes à Hillcrest !

« Nous partons demain. Envoie-nous bien vite une dépêche. Je me contenterai d'un seul mot. Ce sera oui, j'en suis certaine d'avance.

« Ta sœur affectionnée,
« HÉLÈNE LAWRENCE. »

— Voilà mon affaire ! m'écriai-je.

Ma résolution fut bientôt prise. Dix minutes après, j'avais télégraphié à Hélène que je partais dans deux jours, et j'avais rédigé (mentalement) une

listé de plus de livres que je n'aurais pu en lire durant une demi-douzaine de congés.

Sans partager complètement l'opinion de ma sœur sur le mérite exceptionnel de ses bébés, je les connaissais assez pour espérer qu'ils ne me tourmenteraient pas trop. Il n'y en avait plus que deux, le troisième étant mort depuis un an. Boulot, l'aîné, avait cinq ans. En général, pendant mes courtes visites à Hillcrest, il s'était montré sérieux et timide, trop timide même, ce qui ne m'avait pas empêché d'admirer l'éclat de ses grands yeux, dont le regard profond m'effrayait presque. Hélène affirmait que Boulot, avec des yeux comme ceux-là, ne pouvait manquer de devenir un grand philanthrope ou un grand général. Tom se contentait de prodiguer à son fils aîné des éloges moins contradictoires et moins prématurés.

Quant à Trotty, il ne comptait guère plus de trois printemps. C'était un heureux petit sans-souci, couronné d'une abondante chevelure blonde. Sa spécialité, la dernière fois que je l'avais vu, consistait à courir après un rayon de soleil qu'il n'attrapait pas et à célébrer son insuccès par une danse indescriptible. Je me trompe, ce n'est pas par une danse qu'il manifestait sa joie — il riait des bras et des jambes, pour employer l'expression d'Edgar Poë.

Un bon emballleur.



J'enviais à Tom ses enfants, ses chevaux, sa maison et son jardin. L'idée d'exercer sur son domaine une royauté éphémère me ravissait. Le goût éprouvé de mon beau-frère en fait de vins et de cigares m'inspirait, en outre, une confiance illimitée.

Deux jours après avoir reçu l'épître en question, ma malle était faite. Je franchis en une heure et demie la distance qui sépare New-York d'Hillcrest, où je sautai dans une voiture de louage pour gagner l'habitation de Tom, distante de trois kilomètres. Au moment où mon équipage longeait une haie, un des chevaux s'effraya et se jeta de côté, manœuvre aussitôt imitée par son compagnon. Après avoir adressé à son attelage des reproches trop vifs pour que je me permette de les répéter ici, le cocher se tourna vers moi en disant :

Chasse aux canards.



— C'est un des petits diables d'Hillcrest.

— De qui donc parlez-vous ? demandai-je.

— De ce satané mioche qui vient d'effrayer mes bêtes. Tenez, le voilà qui agite une branche d'arbre. Je ne serais pas étonné s'il allait vous prier de le laisser monter. Il est assez effronté pour ça. Je parie que l'autre ne tardera pas à se montrer. Les deux gaillards voyagent presque toujours de conserve. Nous les appelons les petits diables, parce qu'ils n'ont pas leurs pareils pour faire enrager le monde. Dès qu'ils peuvent s'échapper, ils passent leur

temps à épouvanter les chevaux ou à mettre en fuite les poules. Le père et la mère sont pourtant de braves gens ; c'est drôle, tout de même, de voir leurs enfants tourner si mal.

Tandis que l'automédon formulait cet acte d'accusation, le coupable se rapprochait, en courant, de la voiture. Sa tenue, malgré la coupe irréprochable de ses vêtements, était peu soignée. Ses bas retombaient sur ses chevilles et son chapeau de paille, au lieu de cacher sa chevelure ébouriffée, dansait sur une de ses épaules, grâce à l'attache élastique qui, au lieu de passer sous le menton du porteur, s'enroulait autour de son cou.

Que l'on juge de ma surprise, lorsque dans « le petit diable d'Hillcrest » je reconnus un des bébés d'Hélène, mon neveu Boulot.

Presque au même instant, je vis émerger de la haie un gamin moins âgé, vêtu d'un élégant costume de velours auquel les épines avaient fait maint accroc, d'une collerette déchirée et de bottines vernies dont l'une semblait sortir d'un fossé bourbeux. Crânement coiffé d'un superbe tricorne fabriqué à l'aide d'un journal, il s'avança en traînant derrière lui une branche d'arbre encore garnie de feuilles. Dès qu'il se fut arrêté et que le nuage de poussière qu'il venait de soulever se fut un peu dissipé, je distinguai les traits de l'aimable Trotly.

Arrivée à Hillcrest.



— Ce sont... les plus charmants bébés du monde ; ce sont mes neveux, dis-je en baissant la tête.

— Ah bah ! s'écria le cocher d'une voix compatissante. Que je suis bête ! J'oubliais que vous allez chez le colonel Lawrence. Ils se seront sauvés pendant que les domestiques avaient le dos tourné ; il n'en font jamais d'autres ! C'est égal, ils sont très gentils. Mais que voulez-vous ? ça aime à s'amuser.

— Boulot, me reconnais-tu ? demandai-je avec toute la sévérité dont je suis capable.

Les yeux profonds du futur philanthrope se fixèrent un instant sur moi et il répondit, sans paraître le moins du monde troublé :

— Oui, tu es l'oncle Georges. Nous as-tu apporté quelque chose ?

— Appoté quelque sose, répéta Trotty.

— Je regrette de n'avoir pas apporté une bonne verge, trempée dans du vinaigre, pour corriger les enfants qui effrayent les chevaux sur les grandes routes, répliquai-je en fronçant les sourcils. Allons, montez.

— Hue, dada ! Viens, Trotty ! cria de toute la force de ses poumons l'imperturbable Boulot, bien que l'oreille la plus éloignée de Trotty ne fût qu'à quelques centimètres de la bouche de l'orateur. Oncle Georges va nous promener en voiture.

— Pomené en voitu, répéta Trotty d'un ton rêveur. J'appris bientôt que ce ton-là lui était habituel et qu'il remplissait volontiers le rôle d'écho.

Tandis que les deux bébés grimpaient avec agilité dans la voiture, je remarquai que chacun d'eux tenait sous le bras une serviette d'une blancheur plus que douteuse, et serrée au milieu par un nœud coulant. Après avoir contemplé ces chiffons sans deviner à quel usage on les destinait, je demandai à Boulot à quoi servaient ces torchons.

— C'est pas des torchons, c'est nos poupées, riposta vivement mon neveu.

— Bonté du ciel ! m'écriai-je. Il me semble que votre mère pourrait vous acheter des poupées convenables et ne pas vous laisser vous montrer en public avec ces loques.

— Nous n'aimons pas les poupées achetées, répliqua Boulot.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elles se cassent toujours le nez en tombant. Celles-ci sont plus meilleures.

— Sont plus bonnes, répéta Trotty avec une légère variante.

— La mienne s'appelle Marie, continua Boulot, et celle de Trotty s'appelle Marfe.

— Marfe ? Qu'est-ce que c'est que ce nom-là ? demandai-je.

— Marfe. Tu sais bien, comme ma cousine.

— Ah, fort bien ! Marthe.

— Oui, Marfe, c'est ce que je dis. Marie a des yeux noirs et Marfe a des yeux bleus. Regarde un peu ; c'est moi qui les ai faits avec un crayon.

— Avec un kéyon, répéta Trotty, qui, passant tout à coup à un autre ordre d'idées, murmura avec une douceur angélique, tandis qu'il empoignait ma

chaîne de montre et sautait à cheval sur un de mes genoux :

— Ze veux voi ton tic tac.

— Ohé, moi aussi ! cria Boulot, qui s'empressa de s'installer sur mon genou libre, non sans laisser l'empreinte de la semelle de ses bottines sur mon pantalon et sur le pan de ma redingote.

Chacun des petits diables passa un bras autour de mon cou afin de se tenir en équilibre, tandis que je tirais de mon gousset mon chronomètre de deux cents dollars et que je leur faisais voir le cadran.

Les roues qui tournent.



— Je veux voir tourner les roues, dit Boulot.

— Veux voi touné les oues, répéta Trotty.

— Plus tard ; il ne faut pas ouvrir une montre quand il y a. tant de poussière.

— Pourquoi ? demanda Boulot.

— Parce que la poussière abîme les montres.

L'explication manquait sans doute de clarté, car Trotty répéta de nouveau :

— Veux voi touné les oues.

— C'est impossible, répliquai-je avec un peu d'aigreur. Encore une fois, la poussière abîme les montres.

Les yeux gris de Trotty me contemplèrent d'un air étonné ; ses lèvres roses, mais boudeuses, s'écartèrent légèrement et il murmura :

— Veux voi tonné les oues.

Je fermai brusquement la montre et je la remis dans ma poche. Aussitôt la lèvre inférieure de Trotty commença à décrire une courbe en dehors et continua de s'abaisser au point que je craignis qu'il ne mît à jour la partie osseuse de son menton. Ce fut la mâchoire tout entière qui s'abaissa, et le plus jeune des bébés d'Hélène répéta d'une voix sanglotante :

— Veux voi touné les oues !... ou... ou !

— Charles (c'est là son vrai nom de baptême), Charles, m'écriai-je d'un ton un peu irrité, en voilà assez ! M'entends-tu ?

— Oui... ou... ou... ahou !

— Alors, tiens-toi tranquille.

— Veux voi...

— Trotty, j'ai du sucre candi dans ma malle ; mais tu n'en auras que si tu cesses de crier.

— Ça m'est égal. Veux voi touné les oues !

— Allons, sois raisonnable. Il y a des dames dans cette voiture qui vient de notre côté. Tu serais fâché si elles t'entendaient pleurer, hein ? Tu verras tourner les roues quand nous serons à la maison.

En effet, une voiture où se trouvaient deux dames s'avavançait rapidement. Ce fut en vain que je fis appel à l'amour-propre de Trotty. Il éleva de nouveau la voix :

— Ou... ou... ou ! Veux voi touné...

J'arrachai ma montre de mon gousset, j'ouvris la boîte et je laissai voir les roues qui tournaient. L'autre voiture croisait déjà la nôtre ; je m'empressai de baisser la tête dans l'espoir d'échapper aux regards des dames qui l'occupaient, mon chapeau tomba, et Boulot profita lâchement de l'occasion afin d'essayer si mes cheveux ne pouvaient pas devenir plus ébouriffés que les siens. Outre l'effet désastreux qui devait résulter de cette tentative, je savais que le contact de mes neveux, si court qu'il eût été, me donnait un aspect peu présentable. Tout à coup, mon cocher retint ses chevaux. L'autre voiture, au lieu de poursuivre sa route, s'était arrêtée. J'entendis prononcer mon nom et, levant la tête (Trotty venait de la coiffer de son tricorne), je dirigeai un regard confus vers la portière qui s'ouvrait juste vis-à-vis de moi. Là, j'aperçus le visage frais, calme, souriant, observateur, d'une amie de ma sœur. Celle qui m'interpellait était miss Alice Mayton, jeune personne avec qui j'avais dansé fort souvent aux derniers bals de New-York, parce qu'elle me semblait beaucoup plus sensée que la généralité des demoiselles de son âge. Elle était d'ailleurs fort jolie ;

mais à vingt-huit ans, un homme positif prête peu d'attention à des détails de ce genre. Quoi qu'il en soit, j'aurais été très heureux de la retrouver à Hillerest, si la crainte de lui paraître ridicule n'avait pas gâté le plaisir de la surprise.

— Bonjour, Boulot ; bonjour, mon cher Trotty. Depuis quand êtes-vous arrivé, monsieur Hannay ? dit miss Mayton. Y a-t-il longtemps que vous remplissez votre rôle de papa ? A la bonne heure, voilà de vrais enfants. Ils ne ressemblent pas à ces bambins guindés qui ont l'air de poser pour une gravure de modes. Avec eux, il est impossible de ne pas s'amuser.

— Je vous assure, mademoiselle, répliquai-je en lançant au loin le tricorne dont Trotty venait de me coiffer, que pour ma part je ne m'amuse nullement. C'est à peine s'il y a un quart d'heure que je joue le rôle qui m'a valu vos félicitations, et ma courte expérience a suffi pour m'en dégoûter. Si le roi Hérode vivait encore, je serais presque tenté de lui livrer deux nouvelles victimes.

Miss Mayton et sa tante.



— Et c'est à un monstre pareil qu'Hélène confie ses chers bébés ! s'écria miss Alice. Je la préviendrai, je vous en avertis. Ma tante, laissez-moi vous présenter le frère de M^{me} Lawrence. Comment se porte votre sœur, monsieur Hannay ? Nous avons regretté, en arrivant ici, d'apprendre qu'elle est absente.

— Pour quinze jours, et j'ai eu la naïveté de m'engager à surveiller la maison jusqu'à son retour.

— Je vous conseille de vous plaindre, répliqua miss Mayton. De si beaux chevaux, un jardin si bien tenu, une si bonne cuisinière...

— Et des compagnons si dociles ! ajoutai-je en lançant un regard significatif dans la direction des deux petits diables, tandis que j'enlevais à Trotty un mouchoir qu'il avait pris dans ma poche et qu'il faisait flotter au vent.

— Oui, les plus aimables bébés du monde. Hélène me l'a dit cent fois. Mais les enfants seront toujours des enfants. Trois de mes petits cousins ont passé l'été dernier chez nous et je n'ai aucune envie de les inviter à revenir. Ils ont mis ma patience à une rude épreuve. Je suis sûre que je parais plus âgée de deux ou trois ans que je ne le suis en réalité.

— Vous devez être bien jeune alors, miss Mayton.

— Merci, répliqua la jeune fille en riant. A propos, n'est-ce pas vous qui avez été chargé de décorer la salle d'exposition de Belmont pour la vente de charité, l'hiver passé ? Eh bien, je vous fais aussi mon compliment. Impossible de montrer plus de goût et de tirer meilleur parti des fleurs. Comme vous auriez pu vous distinguer si vous aviez eu à portée les serres du colonel !... Ce n'est pas un avis que je vous donne, mais on ne voit pas l'ombre d'une fleur dans le jardin de M^{me} Clarke, chez qui nous sommes descendues. Si votre sœur était là, je dévaliserais ses parterres. Au revoir, monsieur Hannay. Et toi, Boulot, tâche de ne pas trop taquiner ton oncle et laisse les roses tranquilles.

— Ah, vous aimez les fleurs ? Tant mieux. Au revoir, mademoiselle.

— Nous comptons sur votre visite, ajouta miss Alice. Notre pension n'est pas gaie. Ces messieurs restent toute la semaine à New-York et ne se montrent guère que le dimanche.

La tante de miss Mayton ayant appuyé cette invitation, je saluai les deux dames, et leur voiture s'éloigna.

Les messieurs qui ne se montrent que le dimanche.



Bien que je me fusse tout d'abord senti décontenancé, cette rencontre imprévue me causait un vif plaisir et j'avais fini par oublier mes compagnons. En présence de miss Mayton, ils s'étaient contentés d'aplatir mon chapeau et de le remettre en bon état à coups de poing. Cette grave occupation expliquait suffisamment un mutisme dont ils ne tardèrent pas à se dédommager.

Grâce à cette heureuse mobilité d'esprit dont les enfants sont doués, mes neveux ne songeaient déjà plus à mon chronomètre, et je me gardai bien de leur rappeler les roues qui tournent. Ce fut à ma grande joie que je reconnus, dès la première question de Boulot, qu'il pensait à autre chose.

— Dis donc, oncle Georges, me demanda-t-il en reprenant sa place sur mes genoux, sais-tu faire un sifflet ?

Par malheur notre récente rencontre inspira à Trotty une question beaucoup moins discrète.

— Onc' Zeorzes, murmura-t-il, sans me laisser le temps de répondre à son frère, n'est-ce pas que tu aimes bien cette zolie dame ?

— Pas du tout, Trotty, pas du tout ! Quelle idée as-tu là ?

— Tu l'aimes pas ? Alors t'es un méchant et t'iras pas au ciel.

— Oui, Boulot, interrompis-je, désireux de changer le cours de la conversation, je m'imagine que je suis encore capable de fabriquer un sifflet ; du moins c'est là un talent que je possédais autrefois.

— Le bon Dieu t'aime pas si t'aimes pas le monde, continua le terrible Trotty.

— Tu as raison, Trotty, répliquai-je. Nous tâcherons tous de mériter d'aller au ciel.

— Alors, donne-moi du suklandi.

— Il veut dire du sukandi, reprit Boulot, qui remplissait au besoin le rôle d'interprète.

— Cocher, criai-je, fouettez donc vos chevaux ! Nous n'arriverons jamais, et j'ai hâte de confier ces messieurs à leur bonne.

CHAPITRE II.

MON PREMIER REPAS A HILLCREST. — LE BÉNÉDICTÉ DE PAPA. RÊVERIE INTERROMPUE. L'HISTOIRE DE JONAS. — UN « TRA LA LA ». LA PRIÈRE DU SOIR.

Arrivé au domicile de ma sœur, je ne tardai pas à reconnaître que mon cocher ne s'était pas trompé. Mes gentils neveux étaient partis à ma rencontre, sans prévenir personne, au moment où leur bonne les cherchait afin de réparer le désordre de leur toilette, opération qui — je l'appris plus tard — demandait à être renouvelée une dizaine de fois par jour. Du reste, on paraissait trop habitué à ces escapades pour s'inquiéter de la disparition des meilleurs bébés du monde.

Hélène n'avait rien négligé pour rendre mon séjour aussi agréable que possible. En face des croisées de sa chambre, qu'elle m'avait abandonnée, se déroulaient d'admirables paysages — un panorama de montagnes et de vallées. Le voisinage immédiat de la salle où couchaient les enfants ne m'effraya point ; je songeai, au contraire, au plaisir que j'aurais à les contempler lorsqu'ils seraient endormis, et, par conséquent, incapables de tourmenter l'imprudent qui s'était chargé de veiller sur eux.

Je n'ai guère besoin, je crois, de dire que mon premier soin, en descendant de voiture, fut de remettre mes compagnons entre les mains de Suzanne, ce « vrai trésor » dont ma sœur m'avait parlé, et qui ne daigna pas s'excuser de son manque de vigilance. A l'heure du souper, ils reparurent dans une tenue convenable. Avec leurs frais visages et leurs cheveux bien peignés, ils n'avaient certes plus l'air de petits diables.

Suzanne.



Boulot prit place à côté de moi, tandis que Trotty grimpait sur le siège élevé où il trônait d'habitude en pareille occasion, et s'écriait, en s'adressant à moi :

— Zambes sous tabe !

Comprenant qu'il me somrait de le rapprocher de son couvert, je m'empressai d'obéir à cet ordre. La servante versa du thé pour moi, du lait pour les enfants et se retira. Je me rappelai, à mon grand ennui, que ma sœur avait coutume de renvoyer les domestiques dès que le repas était servi. Elle les soupçonnait de répéter à la cuisine et ailleurs ce qui se disait à table. En principe, je lui donnais raison, et, bien que l'application pratique ne tournât pas à mon avantage pour le moment, je me résignai. Frappant un petit coup sec sur la table, je penchai la tête et murmurai : « Rendons grâce au ciel qui pourvoit à nos besoins. » Puis je demandai à Boulot :

— Manges-tu du pain ou des biscuits avec ton lait ?

— Il faut d'abord dire le bénédicité, répliqua-t-il.

— C'est fait ; tu ne m'as donc pas entendu ?

— Si, mais c'est pas ça.

— Comment, ce n'est pas ça ?

— Non. Tu ne sais pas. Papa dit autre chose.

— Voyons, qu'est-ce qu'il dit, papa ?

— Il dit : « Notre Père, nous te remercions du repas que tu nous donnes, et nous te prions d'avoir pitié de ceux qui ont faim, au nom du Christ. Amen. » Voilà ce qu'il dit, papa ; tu vois bien que tu ne sais pas.

— Ma prière signifie la même chose que la tienne, Boulot ; les mots n'y font rien ; le bon Dieu comprend ce que nous lui demandons.

Boulot voulut bien admettre, tacitement, qu'il se pouvait que j'eusse raison ; car il se contenta de répondre :

— Oui, mais Trotty n'a rien demandé du tout.

— Ze veux dire mon « dicité », s'écria aussitôt Trotty d'un ton résolu.

Ma récente discussion avec le plus jeune de mes neveux m'avait appris à respecter la force de son caractère. Je m'empressai de réciter encore le bénédicité de papa, que Boulot eut l'obligeance de me souffler, et Trotty répéta les paroles après moi, d'une façon plus ou moins correcte. Au mot Amen, il se redressa et ajouta, avec une satisfaction évidente :

Le souper des bébés.



— Z'ai dit mon « dicité » deux fois.

— Oncle Georges, reprit aussitôt Boulot, je veux beaucoup de tout.

— Moi, z'en veux trop, onc' Zeorzes ! s'écria l'autre bébé. Le souper était vraiment exquis ; mais l'appétit de mes neveux m'effraya au point de couper le mien. Je sonnai.

— Je ne devinerai jamais quand ces messieurs auront assez mangé, dis-je à Suzanne. Pour ma part, j'ai fini, et je vous les abandonne. Lorsqu'ils seront repus, vous les coucherez tout de suite.

Après avoir ainsi dégagé ma responsabilité, j'allumai un cigare et j'allai me promener dans le jardin. Les rosiers s'épanouissaient de tous les côtés ; le parfum du chèvrefeuille embaumait l'air ; les dahlias n'avaient pas encore disparu et je constatai avec plaisir la présence de beaucoup de mes fleurs favorites. J'avoue que je me livrai à une inspection minutieuse des plates-bandes, bien que certain d'avance qu'elles me fourniraient les éléments d'un bouquet digne de miss Mayton.

Je me serais mis à butiner à l'instant même et j'aurais expédié ma récolte sans attendre jusqu'au lendemain, n'était la crainte de paraître par trop empressé. Je continuai donc à parcourir les allées, les mains derrière le dos, le visage voilé par de fréquents nuages d'une fumée odorante, plongé dans de vagues rêveries. Je me demandais si les dames en général étudiaient ce langage des fleurs auquel font allusion divers poètes que je me rappelai avoir lus. Je regrettai de ne l'avoir pas appris, car s'il signifiait en réalité quelque chose, miss Mayton devait le comprendre. En tout cas, je me flattais de pouvoir disposer un bouquet de façon à contenter le goût le plus difficile, et j'étais convaincu que pour l'amie d'Hélène je saurais créer un vrai chef-d'œuvre. Je voyais ses yeux bleus briller de joie ; je la voyais rougir de plaisir. Elle ne songerait pas le moins du monde à moi, cela va sans dire, mais tout simplement aux fleurs qu'elle aimait. Ses lèvres sérieuses s'entr'ouvriraient et montreraient ces dents blanches qu'elles cachent d'ordinaire.

Je n'ai pas la prétention d'être un poète. Je suis un négociant très versé dans le commerce des toiles et en train de réaliser une jolie fortune. Eh bien, durant ma promenade dans ce jardin, je me serais volontiers laissé dépouiller de mes qualités pratiques, j'aurais volontiers sacrifié ma part des progrès tant vantés du dix-neuvième siècle afin de devenir un de ces sylphes auxquels mes contemporains matérialistes ne croient plus ; oui, j'aurais tout donné afin d'assister, invisible, à la rencontre de mes fleurs avec miss Alice, le plus bel échantillon du seul genre de fleur que produisent nos cités ! Au fait, à quelle fleur ressemblait-elle ? A un lis ? Non, pas précisément. Le lis se distingue par un air de hardiesse prétentieuse qui détruit la justesse de la comparaison. A une rose ? Certainement. Non pas à une de ces roses remontantes dont l'éclat éblouit, ni à une de ces roses thé craintives, presque vaporeuses, dont la couleur est à peine indiquée. Elle ressemble plutôt à cette Gloire-de-Dijon, qui apparaît

si forte, si sûre d'elle-même, avec ses contours si parfaits et ses nuances insaisissables, au milieu de ses sœurs plus frêles. Le lis pourtant...

— Ohé, ohé !

Tel fut l'appel banal qui coupa court à mes réflexions, et qui partait d'une fenêtre du premier étage sous laquelle m'avaient ramené les hasards de ma promenade.

Puis vint un autre cri :

— Oncle Georges ?

Cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper ; je reconnus la voix de Boulot. Je m'abstins d'abord de répondre — il est des heures où l'âme déborde d'émotions que l'on ne confie pas volontiers à un enfant.

— Oncle Georges ? répéta Boulot.

— Qu'est-ce que tu veux ? demandai-je avec la mauvaise humeur d'un homme que l'on tire d'un rêve agréable.

— Viens nous raconter une histoire.

Je levai vivement les yeux, avec la ferme intention de lancer au solliciteur un regard sévère et un « non » des mieux accentués, lorsque j'aperçus à la croisée un visage inconnu et pourtant familier. Cette bouche souriante, cet air de douceur angélique, ces grands yeux câlins appartenaient-ils à mon neveu Boulot ? Oui, c'était bien lui. Ce nez aspirant au ciel, ces larges oreilles n'avaient jamais appartenu à un autre. Je tournai brusquement sur mes talons et me dirigeai vers la porte. Deux petits êtres, vêtus de blanc, m'attendaient sur le palier du premier étage ; le plus âgé profita de sa position avantageuse pour me sauter dans les bras, au risque de me faire descendre plus vite que je n'étais monté ; puis, au lieu de s'excuser, il s'écria :

— Tu vas raconter des histoires ; papa nous en raconte tous les soirs.

— Très bien. Montrez-moi vite le chemin de votre chambre et fourrez-vous dans votre lit.

L'histoire de Jonas.



Comme les enfants ne désiraient rien de mieux, ils m'obéirent sans hésiter.

— Voyons, quelle espèce d'histoire vous faut-il ? demandai-je, lorsque je fus installé à leur chevet.

— L'histoire de Jonas, répliqua Boulot.

— De Zonas, répéta Trotty.

— Soit... Jonas était un digne homme qui...

— Ah mais non ! dit Boulot. Ça commence toujours par : Il y avait une fois.

— C'est juste. Il y avait une fois un homme qui s'appelait Jonas. Un jour qu'il voyageait à pied, ayant à traverser une plaine où rien ne le protégeait contre les rayons du soleil, il commença à trouver qu'il faisait bien chaud. Tout à coup, de beaux arbres se mirent à pousser le long de la route à mesure qu'il avançait et lui donnèrent de l'ombre ; puis, soudain, ils disparurent aussi vite qu'ils étaient venus, de sorte que...

— C'est pas ça du tout ! s'écria Boulot d'un ton indigné. Je la connais, l'histoire de Jonas.

— Dans ce cas, je ne demande pas mieux que de m'instruire et je te prie de vouloir bien m'éclairer.

— Hein ? répliqua Boulot.

— Puisque tu te rappelles l'histoire, raconte-la toi-même. Boulot toussa comme un orateur qui se dispose à prononcer un long discours et commença sans se faire prier davantage.

— Il y avait une fois un homme qui se nommait Jonas et il était grand, car j'ai vu son portrait dans la Bible de maman. Un jour, le bon Dieu lui commanda d'aller à Ninive pour dire aux gens qu'ils étaient tous des méchants. Mais Jonas avait peur ; c'est pour ça qu'il monta dans un bateau qui allait à Japho. Et alors il y eut du vent et de la pluie, et des vagues plus hautes que des maisons, hautes comme ça. Alors les matelots crièrent que, bien sûr, ils avaient avec eux quelqu'un qui fâchait le bon Dieu. Et Jonas dit que ce devait être lui. Alors les matelots l'ont jeté dans l'eau, et c'étaient des méchants, parce que Jonas avait pas menti du tout. Une grosse, grosse baleine passait par là et elle avait joliment faim, parce que tous les petits poissons qu'elle aimait à manger restaient au fond de l'eau à cause de l'orage. Elle avala Jonas, qui trouva que tout était noir dans la baleine, et il n'y avait pas de feu et il était tout mouillé et ne pouvait pas sécher ses habits, parce qu'il y avait pas un seul clou pour les accrocher. Il y avait pas de portes et pas de fenêtres et rien du tout à manger. Alors il demanda au bon Dieu de le laisser sortir. Le bon Dieu dit au gros poisson...

Adieux à la baleine.



— La baleine n'est pas un poisson, ainsi que tu l'apprendras plus tard ; mais peu importe.

Ma critique ne froissa pas Boulot ; il continua :

— Le bon Dieu dit au gros poisson de passer près de la terre et d'ouvrir la bouche toute grande. Alors Jonas sauta dehors et fut joliment content. Après, il alla bien vite à Ninive pour faire ce qu'on lui avait dit, parce que ça l'ennuyait d'être avalé. Voilà !

— Voilà, répéta Trotty, comme pour confirmer le récit de son frère. Une aute histoi !

— Non, non, oncle Georges, s'écria Boulot. J'aime mieux un tra la la.

— Un quoi ?

— Un tra la la.

— Qu'est-ce que cela ?

— Trotty est tout petit et il sait ce que c'est, répliqua Boulot avec un véritable dédain.

— Oui, oui, c'est une sanson. Sante-nous une sanson, onc' Zeorzes.

— L'explication de Trotty enrichit mon vocabulaire d'un nouveau mot ; mais j'eus beau consulter ma mémoire, elle ne me fournit aucun tra la la approprié à la circonstance. Faute de mieux, j'attaquai : Ah ! si, amici, correte, volate ! le grand morceau de L'opéra de Guillaume Tell que j'avais souvent écouté avec enthousiasme, lors des représentations données à

Boston par le fameux ténor Criardini. Je débitai les premiers vers en me flattant d'imiter assez bien l'illustre chanteur. Quelle amère déception ! Mes fioritures ne furent nullement appréciées par mon auditoire ; Boulot ne tarda pas à m'interrompre.

— C'est pas un bon tra la la, dit-il d'un ton décidé.

— Pourquoi donc, Boulot ?

— Parce qu'il n'est pas bon. Il ne dit rien du tout.

— Sante « Halléluya, Halléluya », s'écria Trotty.

— Avec plaisir, Trotty.

Je connaissais bien cet air-là. Aux jours de mon enfance, quand j'habitais une province de l'Ouest, je l'ai entendu résonner dans les cabanes des nègres et entonner en chœur à l'époque de ces réunions religieuses que l'on nomme camp-meetings. A New-York, j'ai vu le 22^e régiment de Massachusetts défiler le long de Broadway en chantant ce même air durant ces jours funestes où la guerre de Sécession appelait les patriotes à l'avant-garde ; je l'ai entendu hurler par une centaine de vétérans qui escortaient jusqu'au lieu d'embarquement le premier régiment noir enrôlé à New-York. Ma brigade à moi le chantait avec plus de douceur, mais aussi avec un entrain peu rassurant pour l'ennemi, chaque fois qu'elle allait au feu ; je l'ai entendu jouer devant la tombe de plus d'un de mes compagnons d'armes. Le 10^e régiment de cavalerie, dont l'indiscipline menaçait de dégénérer en révolte, rentra dans l'obéissance dès que le chef de musique eut fait jouer ce vieil air, après avoir demandé la permission de tenter un dernier effort pour ramener les mutins à la raison. C'est ce même air qui éclata, spontanément pour ainsi dire, dans nos casernes, le matin où l'on annonça que la guerre était finie. Ces souvenirs et bien d'autres me vinrent à l'esprit pendant que je chantais à mon tour ; ils contribuèrent, sans doute, à m'exciter à mon insu, car Boulot me dit tout à coup :

— Chante donc pas si fort, tu me donnes mal à la tête.

— Je te demande pardon, Boulot, répliquai-je. Il me semble, d'ailleurs, qu'il est temps de dormir. Bonsoir.

— Comment, tu t'en vas, oncle Georges ? Tu nous as pas fait dire nos prières ; papa n'oublie jamais, lui.

— Je reconnais mes torts. Allons, commence.

— Faut d'abord dire les tiennes.

— Très bien, Boulot, je ne demande pas mieux.

Et je récitai la prière de saint Chrysostome.

A peine fus-je arrivé au mot Amen, que Boulot m'adressa cette nouvelle réprimande :

— Je crois que c'est pas une bonne prière. Papa ne dit pas ça.

— Alors récite une bonne prière toi-même.

— Je veux bien.

Boulot commença par fermer les yeux. Il aurait pu servir de modèle à un peintre en quête d'un ange endormi, tandis qu'il récitait sa prière et donnait à sa voix une intonation suppliante d'une douceur irrésistible.

— Cher Seigneur, nous te remercions de nous avoir donné du bon temps aujourd'hui, et nous espérons que tout le monde a eu du bon temps. Nous te prions de prendre soin des pauvres petits garçons et des pauvres petites filles qui n'ont pas de papas ou de mamans et pas de lit pour se coucher. Nous te prions de veiller sur eux cette nuit. Et fais-nous monter au ciel, quand tu nous appelleras, au nom du Christ. Amen !... Oncle Georges, du sukandi !

— Chut, Boulot ! Est-ce que Trotty ne dit pas ses prières ?

— Ah mais si ! Dépêche-toi, Trotty.

Trotty ferma les yeux à son tour, se tourna et se retourna dans son lit, respira avec effort, se comportant de façon à me persuader qu'il regardait la prière comme un exercice plutôt physique que moral. Enfin, il commença.

— Ché Seigneur, fais que ze sois plus méçant et bénis maman et papa et grand-papa et tout le monde... et ma poupée aussi. A...a...men !

— Maintenant, oncle Georges, va chercher le sukandi, reprit Boulot, dont la requête fut aussitôt appuyée par Trotty.

Je me hâtai d'ouvrir ma malle et de donner à chacun des enfants un morceau de la sucrerie convoitée. Ils poussèrent à l'unisson des cris de joie et je crus faire preuve d'une habileté machiavélique en profitant de la diversion pour leur souhaiter le bonsoir. Boulot se chargea de me démontrer mon erreur.

— Oh ! mais tu nous a pas donné des sous, dit-il. Papa nous en donne tous les soirs pour mettre dans notre tirelire.

— Dans note tili, répéta le plus jeune de mes neveux.

— Je n'en ai pas sur moi ; attendez jusqu'à demain.

— Alors, nous avons soif, riposta Boulot.

— Suzanne vous apportera à boire.

— Veux ma poupée, murmura l'impitoyable Trotty.

Je finis par découvrir dans un coin la serviette nouée, je pris la loque du bout des doigts, regrettant de n'avoir pas sous la main une paire de pincettes, et je la jetai sur le lit. Trotty, après avoir tendrement serré dans ses bras son jouet de prédilection, s'écria :

— A présent, veux voi touné les oues !

Je m'empressai d'embrasser mes chers neveux et de me réfugier dans ma chambre, dont je fermai brusquement la porte. Je tirai ma montre, il était huit heures et demie. J'avais passé plus d'une heure auprès de ces terribles bébés ! Je les trouvais drôles, il faut l'avouer, et, malgré mon indignation, je ne pouvais m'empêcher de rire. Cependant, s'ils continuaient d'accaparer ainsi mon temps, que deviendraient mes projets d'étude ? Pour peu que cette tyrannie durât, il me serait impossible d'achever tranquillement la lecture d'un seul des volumes que j'avais apportés ; autant aurait valu rester à New-York et m'occuper de mes affaires.

— Bah ! le soir du moins, je serai libre, pensai-je. Consolé par cette perspective, je regagnai le salon, après avoir choisi parmi mes livres la Philosophie cosmique du docteur Otto Schillischer. Je m'installai dans un fauteuil, j'allumai un cigare et je me mis bravement à l'œuvre. Je dois en convenir, le docteur Schillischer, comme bon nombre de ses compatriotes, laisse beaucoup à désirer au point de vue de la clarté du style. Personne plus que moi n'admire sa vaste érudition, bien que je reconnaisse que chacune de ses interminables phrases demande à être lue à diverses reprises, si l'on veut en saisir le sens. Ses libraires devraient donc vendre ses ouvrages deux ou trois fois plus cher que ceux d'un écrivain moins difficile à comprendre, puisque le plaisir de l'acheteur dure davantage. C'est là une idée pratique qu'ils n'ont pas eue et que je leur sou mets en toute humilité. Du reste, le plaisir qu'il me procura le soir en question ne fut pas de longue durée. A peine eus-je parcouru trois pages du savant traité, que j'entendis résonner sur l'escalier un léger bruit — si léger, que l'on aurait pu le croire produit par de grosses gouttes de pluie tombant sur les marches. Hélas ! il ne pleuvait pas dans l'escalier ; — la porte s'ouvrit et livra passage à Boulot, qui s'arrêta sur le seuil, me contemplant d'un air de reproche.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Il y a que t'as pas dit adieu, ni Dieu te bénisse, ni rien, répliqua Boulot.

— Eh bien, adieu.

— Adieu.

- Et Dieu te bénisse.
— C'est ça. Dieu te bénisse.

Papa.



J'avais tort de croire l'épreuve terminée ; bien que le visage de Boulot se fût rasséréné, il paraissait attendre autre chose.

— Que te faut-il encore ? Comptes-tu rester là jusqu'à demain ?

— Non ; mais papa dit : Dieu bénisse tout le monde.

— Dieu bénisse tout le monde.

— A la bonne heure !

Et Boulot, tournant sur ses talons, disparut sans songer à refermer la porte.

— Oui. Dieu te bénisse, murmurai-je, quoique tu m'aies déjà causé bien des ennuis. Si les hommes se fiaient au Seigneur comme tu te fies à ton père, les choses iraient mieux et les prédicateurs auraient moins de besogne.

CHAPITRE III.

PREMIÈRE LECTURE. — TÉMOIGNAGE D'AMITIÉ. — LE GROS COFFRE. LETTRE D'HÉLÈNE. — LA CLEF PERDUE.— VOYAGE A PATERSON.

La nuit était si belle, l'air si pur, le parfum des fleurs si doux ; le bourdonnement des insectes qui tournoyaient sous les arbres produisait un concert si étrange, que je me sentis peu disposé à poursuivre mes études philosophiques. Persuadé d'avance que la logique de Schillischer me paraîtrait un peu sèche ce soir-là, je le laissai de côté pour feuilleter le dernier volume des poésies de Paul Hayne. Je lus ensuite quelques chapitres de l'Histoire des Pays-Bas, par Motley, et il était déjà assez tard quand je me décidai enfin à gagner mon lit. J'admirai en passant mes deux neveux, plongés dans le sommeil de l'innocence, et je me demandai si ces visages calmes et souriants étaient bien ceux de mes tourmenteurs de tantôt. Il va sans dire que je ne fus nullement tenté de les réveiller afin de m'assurer du fait. J'eus soin, au contraire, de m'éloigner sur la pointe des pieds et de me coucher en faisant le moins de bruit possible.

De mon lit, situé juste en face d'une grande croisée, j'apercevais la crête rugueuse et la silhouette d'une montagne qui se découpait sur le ciel semé d'étoiles, tandis que, plus bas, d'innombrables vers luisants brillaient aussi comme des étincelles d'or. Aucun roulement de voiture, aucune de ces mille rumeurs nocturnes qui empêchent les habitants des grandes villes de jouir d'un repos qu'ils ont pourtant bien gagné. Je m'indignai presque en songeant que des personnes sensées, soucieuses de leur bien-être, pussent se résigner à vivre dans cette affreuse cité de New-York, lorsqu'elles avaient à portée un séjour aussi tranquille. Je me mis ensuite à songer à miss Mayton, puis à mon nouveau premier commis, dont plus d'un de mes clients se plaignait ; puis ce ne fut plus, dans mon esprit, qu'un mélange confus d'étoiles et de marques de fabrique, de bouquets superbes et de neveux débraillés, de vers luisants et de mauvaises dettes, de billets de chemin de fer et de sukandi ; enfin la vision d'un ange habillé à la dernière mode et

emporté au galop par une voiture à quatre chevaux vint tout effacer, tandis que je m'assoupissais complètement.

— Ah... ah !... ou... ou... ou... ou !

— Silence ! criai-je.

On m'obéit, et je m'endormis de nouveau.

— Ah... ah !... ou... ou... ou !

— Trotty, veux-tu le fouet ?

— Non.

— Alors, tais-toi.

— Z'ai pédu ma poupée... peux pas la trouver.

— Tu la retrouveras demain.

— Ou... ou... ou ! Veux ma poupée.

— Je te dis qu'on te la rendra demain.

— Veux ma poupée tout de suite.

— C'est impossible. Tâche de t'endormir.

— Veux pas domi, veux ma poupée !

Je sautai à bas de mon lit et je m'élançai vers la chambre du coupable ; à mi-chemin, je rencontrai la porte entr'ouverte, dont mon front fut le premier à découvrir le voisinage. Je grinçai des dents, et la douleur m'arracha une exclamation peu louable, tandis que je cherchais à tâtons une boîte d'allumettes.

— Oh ! t'as dit vilain kénom ! s'écria Trotty. On va pas au ciel, quand on dit des kénoms.

— Tu n'iras pas non plus au ciel, si tu hurles comme un possédé pendant toute la nuit. Te tiendras-tu tranquille à présent ?

— Oui, mais veux ma poupée.

— Est-ce que tu te figures que je vais parcourir la maison du haut en bas pour retrouver ta satanée poupée ?

— Elle est pas tanée. Veux ma poupée.

— Il me semble que je te l'ai donnée avant d'aller me coucher. Où l'as-tu mise ?

— Sais pas. Veux ma poupée dans mon dodo.

— Charles, repris-je avec plus de douceur, j'espère que demain, lorsque tu te lèveras, on finira par mettre la main sur ta... chère poupée. En attendant, il faut te résigner. Allons, dors, je vais te recouvrir gentiment.

Je me mis à arranger les draps, sans opposition active de la part du petit insurgé. Faute d'expérience, ou peut-être parce que les gens les plus

expérimentés oublient combien le sommeil de l'enfant est tenace, je m'étonnai que la discussion n'eût pas réveillé Boulot. Je me félicitais encore de n'avoir à lutter que contre un seul adversaire, lorsque l'affreuse poupée, source de tant d'ennuis, apparut entre les plis de la couverture. Trotty s'en empara, et une expression de joie ineffable illumina son visage, tandis qu'il s'écriait d'une voix pleine de tendresse :

— Ah ! voilà ma chère poupée ! Viens à ton papa qui t'aime !

Et l'absurde bébé se montra si enchanté, si prodigue de l'affection qu'il dépensait en pure perte, qu'au lieu de m'incligner, je ne pus m'empêcher de le contempler avec admiration. Mais les artistes eux-mêmes se lassent de regarder le plus beau tableau du monde, surtout quand ils ne sont qu'à moitié éveillés et tiennent à la main une bougie allumée dont un courant d'air fait vaciller la flamme. Je ramenai donc les draps sur les épaules de mon neveu et je regagnai mon lit, où je plaignis mon infortuné beau-frère jusqu'au moment où le sommeil vint me plonger dans un oubli complet des choses d'ici-bas.

« Viens à ton papa qui t'aime. »



Le lendemain, je fus réveillé beaucoup plus tôt que je ne l'aurais voulu par le jour que laissait pénétrer la croisée, dont je m'étais abstenu de fermer les volets. Le chant des oiseaux annonçait le lever du soleil, et l'Aurore aux doigts de rose répandait déjà sur le ciel des teintes qu'un peintre aurait voulu reproduire. Mais quand on s'est couché à minuit, on ne tient pas à saluer l'aurore. Je me hâtai donc de baisser les stores et de tirer les rideaux ; puis je me recouchais, heureux de penser que j'allais me rendormir au son d'une musique aussi exquise. Je suis sûr que, ce matin-là, j'accordai

mentalement un large pardon à tous mes ennemis, tandis que je tombais dans un délicieux assoupissement. Bientôt mes dispositions charitables s'évanouirent pour faire place à un soudain accès de colère, lorsque je fus réveillé en sursaut par le contact d'une main légère qui effleurait ma joue. Il paraît que ma physionomie prit en ce moment un aspect féroce, car, à peine eus-je ouvert les yeux, que je vis Boulot qui semblait effrayé et sur le point de battre en retraite.

— C'était seulement pour te montrer comme je t'aime, me dit-il d'une voix câline, parce que tu nous as apporté des tas de sukandi. Papa nous laisse l'aimer tant que nous voulons, tous les matins.

— Aussitôt que cela ? demandai-je.

— Oui, quand nous voyons assez clair, répliqua Boulot.

Pauvre Tom ! J'avais toujours eu de la peine à m'expliquer pourquoi, avec une bonne femme, une fortune plus que suffisante et une conscience pure, il maigrissait à vue d'œil et se montrait plus soucieux qu'à l'époque où nous traversions ensemble les forêts de la Virginie et les marais de la Louisiane. Je comprenais tout maintenant !

Cet enfant, avec son regard et sa voix dont la douceur surpassait celle que l'imagination la plus osée prête aux anges, pouvait sans peine amener les gens à lui sacrifier autre chose-que quelques heures de sommeil. Je me contentai de l'embrasser et de lui dire :

— Tu m'as montré combien tu m'aimes, cela me suffit. A présent, mon vieux, regagne ton lit et laisse-moi me rendormir, si c'est possible. Après déjeuner, je te fabriquerai un beau sifflet.

— Oh ! pour de vrai ?

Mon ange était en train de redevenir un simple gamin.

— Pour de vrai. Là, sauve-toi !

— Un sifflet avec des trous ?

— Oui, mais à la condition que tu vas aller te coucher.

J'entendis le bruit de deux petits pas qui s'éloignaient ; je me retournai dans mon lit et je fermai de nouveau les yeux. Bientôt le chant des oiseaux parut s'affaiblir ; mes pensées redevinrent confuses ; il me sembla que je planais au-dessus de la terre, sur un nuage floconneux, en compagnie de centaines de bébés ayant des traits et des caleçons qui rappelaient ceux de Boulot.

— Oncle Georges !

Le ciel me pardonne la prière que je laissai échapper alors !

— Oncle Georges !

— Attends, mon garçon ! Je vais te donner une leçon, pensai-je. Lorsque tu te seras égosillé jusqu'à l'enrouement, peut-être apprendras-tu à ne plus tourmenter l'infortuné oncle Georges, qui commençait justement à t'aimer.

L'assaut.



— Oncle Geor... ges !

— Oui, crie tant qu'il te plaira. Puisque tu troubles mon repos, tant pis pour tes poumons.

Soudain je distinguai, bien qu'elles fussent murmurées par une voix à moitié endormie, les paroles suivantes, qui partaient de la chambre voisine :

— Veux voi touné les oues.

— Qu'est-ce qui te ramène, Boulot ? demandai-je avec douceur, tremblant que Trotty ne se réveillât.

— Oncle Georges...

— Quoi ?

— Avec quel bois feras-tu mon sifflet ?

— Je ne t'en ferai pas du tout. Ça ne m'empêchera pas de couper une baguette bien souple pour corriger un jeune monsieur de ma connaissance qui s'obstine à quitter son lit.

— Ah mais ! papa ne nous bat pas avec un bâton. Il nous donne seulement des tapes.

Papa, papa, papa ! Quand donc aurai-je fini d'entendre citer papa ? Pour peu que cela durât, je risquais de prendre en grippe mon digne beau-frère. Je réussis, non sans peine, à décider Boulot à rejoindre son frère et, malgré ma colère, je parvins à me rendormir. Mais on ne m'accorda qu'un court moment de répit. Bientôt j'eus à subir un double assaut de la part des incorrigibles bébés. Il ne fallait plus songer au repos dans ce dangereux voisinage. Aussi, après avoir réintégré mes neveux dans leur lit, je m'habillai à la hâte et je me réfugiai au fond du jardin, où mon irritation se calma peu à peu. Deux heures après, lorsque je répondis à l'appel de la cloche qui annonçait le déjeuner, je me félicitai d'avoir été si bien inspiré, car Boulot ne m'eut pas plutôt aperçu qu'il s'écria :

— Dis donc, oncle Georges, où étais-tu donc ? Nous l'avons cherché dans ta chambre et partout.

Le déjeuner qu'on me servit eût contenté le gastronome le plus exigeant. J'appris dans la suite que ma chère sœur avait rédigé elle-même le menu des repas que je devais prendre durant mon séjour à Hillerest. Comme la conversation échangée à table pouvait être répétée sans nuire à qui que ce fût, je priai Suzanne de rester près des bébés afin de modérer au besoin leur ardeur vorace. Elle distribua les vivres de façon à me convaincre que j'avais eu tort de soupçonner mes commensaux d'abuser de mon inexpérience pour réclamer au moins le double de leurs rations ordinaires. Libre de toute inquiétude, je fis amplement honneur aux plats qui s'étaient devant moi. Je contemplai même avec un intérêt mêlé de surprise l'agilité infatigable avec laquelle mes neveux maniaient leurs fourchettes. Ils mangèrent d'abord en silence ; mais enfin, leur appétit satisfait, leur langue finit par se délier. Trotty commença l'entretien en m'adressant à l'improviste cette proposition saugrenue :

— Onc' Zeorzes, si tu veux, nous ions sésér ma poupée apés dîner et je te feai voi un go coffe plein de zolies soses.

— Trotty est un bêta, interrompit Boulot d'un ton indulgent, il dit dîner au lieu de déjeuner.

— N'aie pas peur, il se corrigera de ce défaut ; mais qu'entend-il par go coffe ?

— Il veut dire une grande boîte, répliqua l'interprète.

— Bon, j'y suis ! Un gros coffre ?

— Oui, qui est en haut.

Fouiller dans un coffre, gros ou non ; bousculer le contenu d'un tiroir laissé ouvert par mégarde, ç'avait été là une des joies les plus pures de mon jeune âge, joies déjà lointaines, hélas ! Les souvenirs qui venaient de se réveiller en moi rendaient un refus impossible. Je répondis donc par un sourire et un signe de tête affirmatif à l'offre de Trotty, qui parut enchanté de la voir si bien accueillie.

— Qu'il est facile, pensai-je, lorsque l'on sait s'y prendre, de faire vibrer la corde sensible dans une âme enfantine ! Avec quelle rapidité ce bébé a saisi, rien qu'en contemplant mon visage, une émotion sympathique que ma langue n'a pas eu le temps d'exprimer ! Cher petit Trotty, nous aurions pu nous asseoir pendant des années à la même table sans jamais parvenir à nous mieux comprendre ; — le hasard veut que tu me parles d'un de nos bonheurs communs, et il n'en faut pas davantage pour nous rattacher l'un à l'autre par les liens d'une affection inaltérable ! Ton allusion à ce « go coffe » semble avoir anéanti entre nous toute différence d'âge ; je redeviens aussi jeune, aussi naïf que toi, et...

Un affreux soupçon s'empara tout à coup de mon esprit. Repoussant ma chaise, gravissant quatre à quatre les marches de l'escalier, je m'élançai dans ma chambre. Oui, c'était bien de ma malle qu'il s'agissait ! Peut-être le lecteur sera-t-il tenté de rire. Pour ma part, j'avoue que le spectacle qui s'offrit à moi me causa un accès de colère épouvantable. Le lien qui m'unissait avec mon neveu se rompit brusquement. Plusieurs mois se sont écoulés depuis ce jour néfaste, et je confesse qu'au moment même de ma mésaventure j'étais incapable d'envisager d'un œil impartial la scène que mon neveu m'avait annoncée d'une voix si joyeuse. Aujourd'hui, je reconnais que, pour rester conséquent avec moi-même, j'aurais dû m'attacher davantage à Trotty au lieu de m'irriter contre lui. Mon âme était allée au-devant de la sienne, tout simplement parce qu'il aimait à fouiller

dans les coffres, parce qu'il prenait plaisir à contempler la masse de matériaux confus qui résulte nécessairement d'une opération de ce genre. Ce que je voyais me démontrait que je ne me trompais pas en supposant qu'il existait une similitude frappante entre mes goûts d'autrefois et les goûts actuels de mon neveu. Néanmoins, mes instincts égoïstes empêchèrent le triomphe de la logique, et je cessai d'éprouver pour le petit fureteur la subite admiration que ma découverte avait engendrée.

Le déballage.



Durant mes campagnes, j'avais appris à exercer l'emballage avec une précision qui faisait rentrer cet art dans le domaine des sciences exactes, et ma malle, à mon départ, renfermait une quantité innombrable d'effets. La vanité ne figure point parmi mes défauts ; sans cela, je me serais enorgueilli à juste titre, car un connaisseur aurait juré que l'amas hétérogène étalé sur le parquet ne pouvait pas avoir tenu dans un espace aussi restreint.

On devinait à première vue que Trotty était plutôt un amateur qu'un expert. Toutefois son système ne manquait pas d'une certaine unité et sa méthode suffisait pour expliquer comment le volume des objets examinés par lui avait acquis un développement anormal. Lorsqu'on sépare un chapeau de bal du carton destiné à le protéger, ils occupent deux fois plus de place qu'il ne leur en fallait d'abord, même quand le premier contient une paire de bottes et le second une douzaine de cigares nageant dans de

l'eau de Cologne. Cette loi physique s'applique également à un nécessaire de toilette dont on a retiré la garniture. Je tenais beaucoup au mien, qui sortait d'une des meilleures fabriques de Paris et dont je ne me servais qu'en voyage. Les peignes, les brosses, les flacons, et cætera, avaient disparu ; mon miroir à barbe et ma boîte à rasoirs gisaient sur mon habit de soirée — un habit neuf que je me rappelais avoir emballé avec un soin tout particulier et que je retrouvais roulé en boule. Poussant une exclamation de colère, je saisis le vêtement fripé et cherchai d'une main caressante à effacer les plis. A peine l'eus-je secoué, que je vis rouler à terre — horresco referens — une des infernales poupées... Au même instant une sorte de beuglement résonna du côté de la porte.

Suzanne emmène Boulot.



— Faut pas fai tomber ma poupée. Laisse ma poupée dans son dodo... Ou, ou, ou, ou !

— Mauvais petit garnement, m'écriai-je, j'ai bien envie de te donner le fouet. Pourquoi as-tu touché à ma malle ?

— Sais pas.

La lèvre inférieure du coupable, aidée cette fois par un doigt qu'il avait porté à sa bouche, s'abaissa. Je crois que c'est là un spectacle qui aurait

inspiré de la pitié à un tigre ; mais je n'étais nullement disposé à m'apitoyer.

— Voyons, pourquoi as-tu fait cela ?

— Pace que.

— Parce que quoi ?

— Ze sais pas.

La discussion fut interrompue par un cri de douleur qui partait du jardin. Je courus à la fenêtre et je vis Boulot avec un doigt couvert de sang à une main et un de mes rasoirs dans l'autre. Il m'expliqua plus tard qu'il avait seulement voulu fabriquer un navire et que le méchant couteau s'était très mal conduit à son égard. Par bonheur la blessure n'avait rien de grave et je l'eus bien vite pansée à l'aide d'un morceau de taffetas gommé. Je venais de terminer l'opération, à laquelle le patient ne s'était pas soumis avec tout le stoïcisme désirable, et de charger Suzanne de veiller sur le blessé, lorsque le cocher-jardinier de Tom me remit une lettre. Je reconnus l'écriture d'Hélène, dont il me semble à propos de donner ici l'épître, en y ajoutant entre parenthèses mes commentaires indignés.

Bloomdale, 21 juin 1875.

« MON BON GEORGES,

« L'idée que tu es là pour veiller sur mes chers bébés me rend très heureuse ; cependant, quoique l'on nous fasse fête ici, je regrette souvent de ne pas être auprès d'eux. (Hum, j'en doute ; mais, pour ma part, je regrette sincèrement ton absence.) Je tiens à ce que tu connaisses à fond mes trésors. (Merci, je ne les connais déjà que trop !) Rien ne me révolte comme de voir les membres d'une même famille vivre à l'écart et éviter ces chers petits êtres dont l'existence passe presque inaperçue. (Pas quand on oublie de retirer la clef de sa malle, ma chère.) Cette remarque ne s'adresse pas à toi ; car tu es le modèle des oncles et j'ai souvent admiré ta patience. Or, puisque tu vas passer deux semaines avec tes neveux, j'ai une faveur à te demander. Dans notre jeune temps, tu parlais sans cesse de phrénologie et des signes infailibles auxquels on peut reconnaître le caractère des gens, rien qu'à l'inspection de leurs traits ou des protubérances de leur crâne. Tout cela me paraissait bien niais alors ; mais si tu y crois encore, étudie les enfants et

donne-moi ton opinion. (Ce sont de vrais démons et ils méritent tous deux la potence !)

« Je ne puis me défendre de penser que Boulot est né pour accomplir de grandes choses. Il se montre parfois si absorbé dans ses réflexions, que j'ai peur de troubler sa rêverie. Et puis il possède à un haut degré cet esprit de persévérance dont le manque a seul empêché beaucoup d'hommes éminents de se distinguer davantage. (En effet, j'ai admiré ce matin sa persévérance à troubler mon sommeil.)

« Quant à Trotty, je crois qu'il y a en lui l'étoffe d'un poète, d'un musicien ou d'un peintre. (Cela ne m'étonnerait pas ; tous les vauriens font de la peinture ou jouent du cornet à piston afin d'avoir un prétexte pour flâner.) Lorsqu'une idée s'empare de lui, il ne la lâche pas aisément. (Oh non ! témoin son « veux voi touné les oues ».) Il n'a pas la ferveur sublime de Boulot, mais il peut s'en passer ; la force irrésistible qui l'entraîne vers le beau compense cette lacune. (Voilà Trotty disculpé,—ma malle était trop belle !) Mais je te donne mes impressions et ce sont les tiennes que je désire avoir, car tu seras à même de juger avec plus d'impartialité que moi. (Trop modeste, en vérité !)

« Je t'assure que c'est une grande joie pour moi de songer à tous les livres que tu as déjà dû lire, grâce à mon heureuse inspiration, et j'espère que tu ne tarderas pas à me donner de bonnes nouvelles de mes chéris. En attendant, embrasse-les bien de la part de papa et de maman.

« Ta sœur affectionnée,
« HÉLÈNE. »

Jamais la lecture d'une lettre ne m'a causé autant d'irritation ; jamais non plus je n'ai songé avec autant de plaisir à la réponse qu'il me faudrait griffonner. Je me promis d'adresser à ma sœur une épître qui serait un chef-d'œuvre d'observation analytique et un modèle de franchise.

La rédaction du chef-d'œuvre n'avait rien d'urgent ; mais je ne voulus pas ajourner certaine mesure défensive que je m'étais décidé à prendre. J'appelai Suzanne et je lui demandai la clef de la porte qui séparait ma chambre de celle des enfants.

- Trotty l'a jetée hier dans le puits, monsieur, me répondit-elle.
- Y a-t-il un serrurier dans le village ?
- Non, monsieur ; il faut aller jusqu'à Paterson pour en trouver un.
- Y a-t-il un tournevis dans la maison ?

— Oui, monsieur.

— Allez me le chercher, et dites à Mike d'atteler tout de suite pour me conduire à Paterson.

On m'apporta le tournevis, je détachai la serrure, que je mis dans ma poche, et je montai en voiture après avoir donné ordre au cocher de me mener à Paterson par le chemin de la colline, une des plus belles routes des États-Unis.

— Paterson ! s'écria Boulot qui arriva au même instant, suivi de son frère. Quelle chance ! Il y a un monsieur qui vend du sukandi, à Paterson. Viens, Trotty !

— Si vous comptez que je vais vous emmener, pensai-je, vous comptez sans votre hôte. Votre éternel bavardage gâterait tout le plaisir de ma promenade... Eh bien, partons-nous, Mike ? ajoutai-je tout haut.

A peine la voiture se fut-elle ébranlée, qu'un double cri de détresse retentit. Jamais je n'ai entendu un hurlement plus lamentable ; on eût juré que les roues passaient sur le corps des bébés. Ce ne fut pas sans effroi que je mis la tête à la portière. Boulot et Trotty n'avaient aucun membre cassé. Au contraire, ils couraient comme des dératés, sans cesser de lancer des cris qui prouvaient que leurs poumons étaient aussi intacts que leurs jambes. Mais quels visages désolés ! Comment ne pas se laisser attendrir par le spectacle d'une douleur pareille ? Je sentis que je n'aurais pu m'éloigner sans eux, lors même qu'ils eussent été affligés de la petite vérole. Le cocher s'arrêta de sa propre autorité ; il paraissait connaître les façons d'agir des enfants et le résultat ordinaire de leur bruyante tactique. Bref, j'aidai Boulot et Trotty à grimper dans la voiture, non sans demander au ciel de me tenir compte de cet acte d'abnégation. Lorsque nous eûmes gagné la route qui longe la colline, la bonté dont j'avais fait preuve me sembla de plus en plus méritoire, car le tableau qui se déroulait sous mes yeux était vraiment admirable. Grâce à la pureté transparente de l'atmosphère, on apercevait, au delà d'une dizaine de villages, la grande métropole, le cimetière silencieux de Greenwood, la baie, le détroit, les deux rivières argentées qui serpentaient à travers le paysage ; on distinguait même l'Océan au sud de Brooklyn. De merveilleux effets d'ombre et de lumière, des masses pittoresques composées de bâtiments dont la distance formait un tout confus ; de sombres manufactures métamorphosées en palais radieux par les rayons de soleil que renvoyaient leurs vitres enfumées ; d'immenses navires qui, vus de si loin, ressemblaient à des canots. Aucun signe de vie. Tout cela

me rappelait les descriptions de ces villes enchantées qui abondent dans les contes de fées. L'illusion fut complétée par l'aspect fantastique de la toiture du nouvel hôtel des postes de New-York, qui resplendissait au centre de la ville...

— Oncle Georges...

— Ah ! je savais bien que le plaisir de cette promenade serait gâté.

— Oncle Georges !

— Je t'écoute, Boulot.

— Je trouve que ça ressemble au ciel.

— Qu'est-ce qui ressemble au ciel ?

— Mais tout ça. Je veux dire d'ici à cet autre ciel là-bas où il n'y a plus rien. C'est là, n'est-ce pas (il me désigna du doigt le toit vitré d'un atelier de photographie), où ça brille tant, que le bon Dieu demeure ? C'est là-bas aussi — le doigt changea de place — qu'on a mis mon petit frère Tom.

— Tom s'est endormi dans une boîte et le bon Dieu l'a emporté au ciel, murmura Trotty, condensant en une seule phrase tout ce qu'il savait de la mort ; puis il éleva la voix et s'écria : Onc' Zeorzes, quand ze seai grand, z'auai des sevaux et une voitu et s'iai padessus les maisons et padessus tout, et tu viendas avec moi, si tu veux.

— Trotty, tu es un idéaliste.

— Ze suis pas un daliste.

— Trotty est un bêta, dit Boulot avec beaucoup de gravité. Il croit que les angles ont des ailes.

— Il y a beaucoup de gens de son âge qui pensent qu'ils en ont, Boulot.

— Moi, je crois pas, parce que si Tom en avait, il viendrait souvent m'embrasser. Il riait toujours quand je sautais pour l'amuser. C'est égal, je voudrais bien le voir.

— Tu as Trotty.

— Il n'est pas-toujours sage.

— Pas toujours, j'en conviens, Boulot, répliquai-je en songeant à ma malle et au but de ma promenade.

— Papa dit que je devrais pas être fâché, parce que Tom est avec le bon Dieu, continua Boulot. Oncle Georges, as-tu jamais vu le bon Dieu ?

— Non, Boulot ; mais, lorsque j'étais soldat, j'ai été plus d'une fois assez près de le voir, si, comme je l'espère, je méritais d'aller au ciel.

— Eh bien, moi, je l'ai vu. Je le vois. quand je regarde là-haut et qu'il n'y a personne avec moi.

Mike se retourna sur son siège et murmura, en faisant le signe de la croix :

— Il est toujours à dire de ces choses-là.

En effet, c'était merveilleux. Le visage de Boulot semblait trop pur pour appartenir à ce monde, tandis qu'il continuait à formuler ses opinions sur le ciel et sur ceux qui l'habitent. Quant à Trotty, sa langue ne se reposait pas non plus, bien qu'il eût le bon goût de ne pas trop élever la voix. Mais ses expressions me parurent si drôles, que je le pris sur mes genoux afin de mieux saisir le sens de ses paroles. Ma conscience m'adressa même des reproches au souvenir du brouillon que j'avais mentalement rédigé en réponse à la lettre d'Hélène. Cependant ni l'originalité des idées de Trotty, ni le mysticisme précoce de Boulot ne purent me faire oublier pourquoi j'étais venu à Paterson. Je trouvai un serrurier qui se chargea de fabriquer sans retard le pendant de la clef qu'il s'agissait de remplacer et qui devait me protéger contre de nouvelles incursions par trop matinales. Cette précaution prise, je me laissai entraîner vers la demeure du « monsieur » qui vendait du sucre candi et d'autres provisions du même genre ; puis nous nous dirigeâmes vers la fameuse chute d'eau de Paterson. Les bébés m'assaillirent de questions, pendant que j'admirais de loin la cataracte. Quoique le bruit du torrent m'empêchât de distinguer un seul mot de ce qu'ils disaient, ce fait ne ralentit en rien leurs efforts. En passant, j'entrai dans la buvette de l'hôtel afin de réparer un oubli ; car j'avais négligé d'emporter quelques-uns des excellents cigares de Tom, dont la provision diminuait avec une rapidité qui aurait effrayé Hélène et qui me faisait craindre qu'elle n'eût, à son retour, à sacrifier une troisième robe. Il ne me fallut certainement pas plus de dix minutes pour allumer un des cigares que je venais de choisir et pour demander quelques renseignements topographiques ; mais lorsque je me retournai, mes compagnons n'étaient plus là. J'avais laissé Mike à l'entrée du village avec la voiture. Je lui avais donné pour mission de surveiller l'exécution de la clef et de me l'apporter. Je cherchai en vain autour de moi, — pas de bébés. Tout à coup, à peu de distance des bords de la chute, mon regard tomba sur deux disques jaunes qui brillaient au soleil et je reconnus les chapeaux de toile cirée de mes neveux ; puis, ce fut avec une épouvante indicible que je vis, entre les disques et l'abîme, deux petits êtres couchés sur le sol. Un tremblement nerveux s'empara de moi ; je respirais à peine et je n'osais crier, de peur de les effrayer, si par hasard le son de ma voix arrivait jusqu'à eux. Je

m'élançai, me désespérant et priant tour à tour. Boulot et Trotty, étendus à plat ventre, regardaient par-dessus la falaise. Je m'approchai doucement, je me jetai par terre et je saisis un pied de chacun des bébés.

Au bord de l'abîme.



— Oh ! oncle Georges ! me cria Boulot dans le tuyau de l'oreille, tandis que je le secouais et l'embrassais par intervalles, je m'ai penché bien plus loin que Trotty.

— Oui, mais ze m'ai pensé pas mal tout de même ! riposta Trotty, comme pour se justifier.

CHAPITRE IV.

LE BOUQUET ESCAMOTÉ. — LE DÉLUGE. — LA GUERRE CIVILE. UN BILLET DE MISS MAYTON.

Durant l'après-midi, je ne trouvais rien de mieux, afin d'oublier mes tribulations matinales, que de composer un bouquet pour miss Mayton. Ce fut avec la joie d'un artiste sûr de lui que je me mis à l'œuvre. Il ne s'agissait pas de rassembler à la hâte un vulgaire amas de roses, tel que l'on en trouve dans la première boutique venue. J'avais de quoi choisir, et je fis entrer dans mon offrande mainte fleur d'une nuance trop délicate pour flatter le goût peu cultivé de nos marchands. Je combinai des teintes presque aussi nombreuses que les corolles que je cueillis, et des parfums non moins variés. Ma besogne me charmait d'autant plus que je me flattais de mériter les éloges que m'avait adressés l'amie d'Hélène. Ce n'est pas que j'eusse la moindre idée de me poser en prétendant. On peut admirer une jolie personne sans se croire digne de devenir son époux ; on peut lui rendre un léger service sans se figurer qu'elle devra en échange vous accorder sa main. J'ai toujours ri de ceux qui prennent des airs de conquérant parce qu'ils ont cédé leur siège à une dame, et qui, après avoir accompli cet exploit, se montrent aussi contents d'eux-mêmes que s'ils avaient sauvé la vie à un de leurs semblables.

Enfin, ma tâche fut achevée et je demurai convaincu que miss Mayton ne pourrait s'empêcher d'admirer le talent artistique dont j'avais fait preuve. Une affreuse pensée vint tout à coup troubler ma satisfaction. Qu'en dira-t-on ? A New-York, la fleuriste, son messenger et les deux intéressés auraient été seuls à savoir qu'un bouquet avait été expédié. Dans le petit bourg d'Hillcrest, avec ses centaines de bavardes désœuvrées, qui connaissent tout le monde et s'occupent des affaires de tout le monde, les hypothèses iraient leur train. Je pouvais compter sur la discrétion de Mike ; plus d'un dollar était passé de ma main dans sa poche, et il me savait gré d'avoir obtenu une place pour un de ses nombreux cousins récemment arrivé d'Irlande. Par malheur, personne n'ignorait que Mike servait mon beau-frère, et grâce à ces moyens de communication mystérieux et rapides

qui n'existent que dans les petites villes, personne n'ignorait non plus que j'étais le maître provisoire de Mike.

Comment cacher aux regards curieux la nature de mon envoi ?...

Ah ! une idée lumineuse !

Trotty jouait ce matin, dans la bibliothèque, avec un carton vide qui devait avoir les dimensions voulues. Je retrouvai cette boîte, et je reconnus que je ne m'étais pas trompé : elle paraissait avoir été fabriquée exprès pour la circonstance. Je déposai ma carte au fond — il n'y a pas de danger qu'une dame ne découvre pas la carte qui accompagne un envoi de bonbons ou de fleurs — j'emballai délicatement le bouquet, puis j'allai à la recherche de Mike. Il cligna de l'œil lorsque je lui eus expliqué la nature de la commission dont je désirais le charger et me dit confidentiellement :

— Soyez tranquille, monsieur, on n'y verra que du feu. Ça tombe bien ; la cuisinière de M^{me} Clarke est ma promise. Nous devons nous marier cet hiver, et comme nous ne voulons pas non plus qu'on en parle trop à l'avance, je passe toujours par la porte du verger. Elle remettra votre bouquet... Sauf vot' respect, monsieur Georges, je crois que vous êtes aussi bien tombé que moi. Mais motus !

Mike.



— Mike, vos suppositions !... Tenez, voilà un dollar pour vous. La boîte est sur la table du vestibule.

— Très bien, monsieur. Laissez-moi seulement le temps de faire un bout de toilette.

Dix minutes plus tard, je vis Mike qui, vêtu de ses plus beaux habits, traversait la grande allée du jardin, ma boîte sous le bras. Lorsque je descendis pour souper, j'étais plus gai que d'habitude, je ne sais trop pourquoi. Mes neveux, au contraire, se montraient moins animés que de coutume. Leur récente promenade semblait avoir un peu calmé leur humeur exubérante. Leur appétit, toutefois, était aussi formidable que jamais, et s'ils parlaient peu, leurs observations ne manquaient pas d'originalité. Néanmoins, quand ils me prièrent enfin de les conduire jusqu'à leur lit, je m'empressai de me mettre à leurs ordres. Trotty, au lieu de profiter de ma bonne volonté, s'éclipsa sans expliquer le motif de son absence, puis il revint avec une mine désolée.



— Ze peux pas trouver le dodo de ma poupée, dit-il en pleurnichant.

— Bah ! ne te chagrine pas, mon chéri, répliquai-je d'un ton câlin. Oncle Georges va te faire monter à cheval sur son pied.

— Ze veux pas monter su ton pied. Ze veux le dodo de ma poupée, riposta Trotty, dont la lèvre inférieure s'abaissa.

Je me rappelai l'insistance de Trotty lorsqu'il désirait voir tourner les roues, et je tremblai.

— Trotty, dis-je avec une intonation persuasive qui rapporterait des milliers de dollars par an à un boutiquier, s'il pouvait se montrer aussi éloquent au détriment de ses pratiques, Trotty, veux-tu galoper sur les épaules de ton oncle ?

— Non ! Ze veux le dodo de ma poupée.

— Est-ce que tu ne veux pas que je te raconte une histoire ?

Pendant une minute ou deux, le visage de Trotty indiqua un formidable conflit ; la curiosité finit par l'emporter, et il murmura :

— Oui, une histoi.

— Quelle histoire ?

— L'aze de Noé.

— Répète un peu ; je n'ai pas bien compris.

— Il veut dire l'arche de Noé, répliqua l'interprète Boulot.

— Oui, c'est ce que je dis : l'aze de Noé, reprit le plus jeune des bébés.

Je remerciai Boulot de son explication, et je condensai l'histoire demandée ; Hélène, comme beaucoup d'autres personnes, oublie souvent sa

Bible quand elle part en voyage ; mais je jugeai inutile d'allonger mon récit en remontant aux sources.

— Il arriva une fois que la pluie se mit à tomber quarante jours et quarante nuits, et tout le monde fut noyé à l'exception de Noé, un homme vertueux, qui fut sauvé avec sa famille dans une arche que le Seigneur lui avait ordonné de construire.

— Oncle Georges, dit Boulot, après m'avoir contemplé pendant au moins deux minutes, la bouche ouverte et les yeux écarquillés, est-ce que tu crois que c'est Noé ?

— Certainement, Boulot. Je ne suis pas entré dans des détails circonstanciés, c'est vrai, mais je me flatte d'avoir résumé assez exactement la biographie de Noé.

— Ah bien, moi, je crois que c'est pas du tout Noé, reprit mon neveu d'un ton décidé.

— Je commence à me figurer que nous ne lisons pas la même Bible ; voyons ta version.

— Hein ? Tu dis ?

— Fais comme l'autre jour ; raconte toi-même l'histoire de Noé.

— Je veux bien, si tu veux... Une fois le Seigneur fut fâché d'avoir créé la terre et les hommes et tout, parce que les gens n'étaient pas sages. Alors, pour les punir, il fit le déluge. Le déluge, tu sais, c'est quand on a de l'eau par-dessus la tête, même quand on est plus grand que toi. Mais Noé était sage, et le bon Dieu l'aimait bien fort et lui dit de faire un grand bateau, parce qu'il allait tomber tant, tant d'eau, que le monde serait noyé, 'cepté Noé et ses petits garçons et ses vaches et ses dadas et ses toutous et ses minets. Noé remercia beaucoup le bon Dieu, et il mit dans son bateau des brioches, des fraises et des pommes... oui, et du pain d'épice.

— Et du suklandi, ajouta Trotty.

— Et du sukandi, reprit Boulot. Seulement, Noé n'aimait pas laisser mourir tout le monde. Alors il parla aux méchants et leur dit : « Il va bientôt tomber joliment d'eau ; je vous conseille d'être sages, si vous voulez monter dans mon bateau. » Qu'est-ce que tu aurais fait, oncle Georges ?

— Moi, Boulot ? J'aurais promis d'être très sage.

— Eli bien, pas du tout. Les méchants dirent : « S'il pleut, nous resterons chez nous ou nous irons sous les arbres. » Mais il tomba joliment d'eau tout de même, et les gens entrèrent dans leurs maisons, et l'eau entra aussi ; alors ils montèrent vite en haut et l'eau aussi ; alors ils grimpèrent sur les

toits et sur les grands arbres et sur les montagnes, et l'eau allait partout avec eux et noyait le monde, seulement pas ceux qui étaient dans le bateau. Et il plut quarante jours et quarante nuits, et puis ça s'arrêta. A la fin, Noé et ses petits garçons sortirent du bateau et s'en allèrent où ils voulurent, parce que la terre était à eux ; il y avait pas de maisons et pas d'écoles, et personne pour leur dire : « Voulez-vous bien rentrer chez vous ! » Voilà l'histoire de Noé. Maintenant raconte-nous autre chose.

Jusqu'alors, j'avais emprunté mes sujets à l'histoire sainte ; mais le résultat de mes essais dans ce genre n'était pas de nature à m'encourager. Je consultai donc mes souvenirs et je me rappelai un incident de mes campagnes où un bébé avait joué un rôle.

— Tu as entendu parler de la guerre ? demandai-je à Boulot.

— Oui, répliqua mon neveu. Papa y était avec son grand sabre. Il est pendu là-bas, — est-ce que tu ne le vois pas ?

Je le voyais très bien. Le contraste entre le dernier champ de bataille où Tom avait manié ce sabre et le paisible salon où l'arme, désormais inoffensive, restait accrochée, me plongea même dans une rêverie rétrospective. Boulot se chargea de m'en tirer.

— Est-ce que tu dors ? me dit-il.

— Non, Boulot, et je vais te raconter mon histoire. Un jour, quand la guerre touchait presque à sa fin, un escadron — un escadron, c'est un tas de soldats à cheval — un escadron s'avancait le long d'une route, et les cavaliers se montraient de fort mauvaise humeur, car ils n'avaient rien mangé depuis longtemps et mouraient presque de faim.

— Pourquoi n'entraient-ils pas dans les maisons ? Quand je vais chez les gens, on me donne quelque chose, même si j'ai pas faim.

— Toi, c'est différent. On t'embrasse sur les deux joues et on tire de l'armoire les meilleures confitures. Mais les habitants du pays détestaient les soldats dont je t'ai parlé. Ils voulaient les tuer, et ils ne leur auraient pas seulement offert un morceau de pain sec.

— C'étaient des méchants.

— Mais les cavaliers venaient pour tuer les gens du Sud, Boulot.

— Alors ils étaient tous des méchants.

— Tu te trompes. Il y avait beaucoup de bonnes gens des deux côtés.

Boulot, comme il en avait certes le droit, parut intrigué. En effet, cette question de la guerre, où d'honnêtes gens s'entre-tuent sans savoir au juste pourquoi, rend perplexes des esprits plus sagaces que celui d'un enfant.

— Les cavaliers défilaient donc sur la route, continuai-je, lorsqu'ils virent arriver en face d'eux des cavaliers vêtus de l'uniforme sudiste. Aussitôt les lames sortirent du fourreau, les clairons sonnèrent et l'on fit galoper les chevaux, parce que de loin on ne pouvait pas échanger des coups de sabre. Au moment où les deux escadrons allaient se rejoindre, un petit garçon déboucha d'un bois qui longeait la route, et où il venait de cueillir des noisettes. Il s'imagina qu'en courant vite il aurait le temps de traverser ; mais un de ses pieds rencontra une pierre ou s'embarrassa dans une touffe d'herbe ; de sorte qu'il tomba la face contre terre, juste entre les deux troupes. S'était-il blessé dans sa chute ? Je n'en sais rien. En tout cas, il ne bougeait plus. Heureusement pour lui, une grosse voix cria : Halte ! et l'un des escadrons s'arrêta court ; puis une autre voix répéta : Halte ! Les clairons firent ta ra ta ra ta ta, et le second escadron s'arrêta aussi. Celui qui avait crié halte le premier sauta à bas de son cheval et courut relever le petit garçon. Il le prit dans ses bras et essaya de le rassurer — le pauvre enfant n'était pas aussi grand que toi, Boulot. Alors un des Sudistes s'approcha, puis il en vint d'autres des deux côtés afin de regarder le bébé. Enfin, quand il fut assez remis de sa frayeur pour pouvoir retourner chez lui, tous les soldats remontèrent à cheval et partirent sans tuer personne, parce qu'ils n'avaient plus envie de se battre ce jour-là.

— Oncle Georges, je crois qu'il était joliment bon, le soldat qui a ramassé le petit garçon.

— Vraiment, Boulot ? Et tu ne sais pas qui c'était ?

— Non.

— C'était ton papa.

— Oh...h...h...h !

Si Tom avait pu contempler le visage de Boulot tandis qu'il prolongeait cette exclamation, je parie qu'il aurait moins regretté d'avoir perdu une des chances les plus glorieuses qui se soient jamais offertes à un chef d'escadron. On eût dit que Boulot embrassait d'un seul coup d'œil toutes les péripéties de l'aventure, et son regard profond révélait une émotion trop forte pour un enfant.

Quant au plus jeune de mes neveux, dans l'âme duquel une mère indulgente se plaisait à découvrir un instinct artistique déjà très développé, il avait écouté mon récit de l'air distrait d'un homme qui songe à ses propres affaires. L'exclamation de Boulot touchait à peine à sa fin, que Trotty me confia le résultat de ses méditations.

— Quand z'étais soldat, me dit-il avec un sérieux des plus imposants, z'avais un bel habit et des paulettes d'or, et un gand sabe, et un manson pou me teni saud, et un coup de tonné m'a fait peu et alors ze m'ai tué avec mon gand sabe.

— Et comment t'y es-tu pris pour te retrouver aussi bien portant que jamais ? demandai-je avec un intérêt proportionné à la gravité du triste événement qu'il m'annonçait.

— Ze m'ai levé et z'ai venu ici tout doit..., et ze veux le dodo de ma poupée !

Quel esprit de suite dans les idées de ce mauvais garnement ! S'il était plus âgé, quelle fortune il amasserait en mettant la même obstination à discuter les conditions d'un marché.

— Oncle Georges, me dit ensuite Boulot, je voudrais bien voir mon papa.

— Est-ce que tu t'ennuies avec nous ?

— Non, mais j'ai besoin de l'aimer, parce qu'il a été si bon pour le petit garçon de la guerre.

— Onc' Zeorzes, s'écria Trotty, moi, z'ai besoin du dodo de ma poupée, pace que Marfe est dedans.

— Trotty, j'ignore dans quel coin Marthe se cache ; mais sois tranquille, nous la retrouverons un jour ou l'autre. Pour le moment, il s'agit d'aller se coucher.

— Et tu vas nous donner du sukandi, répliqua le propriétaire de Marthe.

— Grâce au ciel, le voilà qui oublie son éternelle poupée, pensai-je avec un soupir de soulagement. Pauvres petits anges, est-ce donc leur faute, s'ils sont déraisonnables ? Lorsque je songe aux bavards insupportables que l'on est exposé à rencontrer dans le monde, et dont il faut endurer les discours prétentieux, je me reproche de ne pas me montrer plus patient avec vous. Combien votre innocent babil...

Un coup discret frappé à la porte vint déranger le cours de mes réflexions.

— Entrez ! criai-je.

La porte s'ouvrit pour livrer passage à Mike. Mon fidèle messenger me remit d'un air mystérieux une lettre, posa une boîte sur la table et disparut sans prononcer un mot. Cette boîte était celle où j'avais emballé le bouquet destiné à miss Mayton. Qu'est-ce que cela signifiait ? Je rompis l'enveloppe d'une main fiévreuse. Au même instant, Trotty, dont le visage rayonnait de joie, s'écria :

— Voilà le dodo de ma poupée !

Il s'empara aussitôt de la boîte ; le couvercle roula sur le tapis et laissa voir... l'abominable serviette qui charmait l'odieux bébé !

Le lecteur devinera sans peine l'impression que produisit sur moi la lecture du billet suivant :

« Miss Mayton présente ses compliments à M. Hannay et renvoie ci-joint un carton qui lui a été remis de la part de M. Hannay. Elle n'ignore pas que le contenu de ce carton est la propriété personnelle d'un des neveux de M. Hannay ; mais elle ne peut deviner pourquoi on le lui a adressé. »

Le dodo de la poupée.



— Trotty, m'écriai-je avec une sorte de hurlement, tandis que le petit diable caressait sa poupée et lui prodiguait les plus tendres paroles, où as-tu trouvé cette boîte ?

— Dans l'anti-sambe, répliqua-t-il, sans témoigner le moindre remords. C'est le dodo de ma poupée.

— Et qu'as-tu fait des fleurs ? demandai-je en frappant du pied.

Trotty cessa d'admirer sa loque, leva la tête et me contempla d'un air étonné ; mais il répondit sans hésiter :

— Ze les ai zetées. Marfe veut pas de vilaines fleus dans son dodo. Tiens, voilà ma zolie poupée. Regade !

Et cet atroce destructeur de mes plus chères espérances se remit à bercer sa poupée. Pour combler la mesure, il ne cessait de murmurer des phrases affectueuses à l'adresse de la loque qui avait pris la place de mon superbe bouquet.

Dire que je lançai au coupable un regard irrité, ce serait donner une faible idée du sentiment qui m'animait ; mais je chercherais en vain des mots pour peindre ma colère. En moins de trois minutes, je venais de découvrir combien je tenais à mériter la bonne opinion de miss Mayton. Je devinais que l'effet qu'avait dû causer mon envoi ne ressemblait en rien à celui que j'espérais. Depuis bien des années, je rencontrais dans le monde des centaines de femmes charmantes, sans avoir jamais perdu mon sang-froid. J'avais toujours eu pour principe qu'un célibataire sensé s'abstient de choisir une compagne avant d'avoir acquis un revenu clair et net d'au moins cinq mille dollars. J'avais mainte fois déclaré à de jeunes imprudents que c'est un acte de folie impardonnable que de livrer son cœur avant d'avoir longuement étudié le caractère de celle à qui l'on s'attache. Et voilà que je violais les règles qu'hier encore je voulais imposer aux autres. Pour me mieux démontrer ma propre absurdité, pour mieux railler ma prétendue sagesse, c'était un étourdi de trois ans et un hideux chiffon, transformé en poupée, qui me révélaient mon manque de logique.

Par bonheur, cette loi miséricordieuse et providentielle qui nous permet d'adoucir nos souffrances en allégeant celles d'autrui ne tarda pas à me venir en aide. Intimidé par mon regard sévère, Trotty cessa bientôt de s'occuper de Marthe. Sa lèvre inférieure s'abaissa brusquement, et il fondit en larmes.

— Ché Seigneur, fais que ze sois plus méçant, dit-il à travers ses sanglots.

Sa désolation ne tarda pas à me ramener à de meilleurs sentiments. Le coupable ne savait pas au juste quelle faute il avait commise, et néanmoins il se repentait. Il poussa même le repentir jusqu'à s'imposer une pénitence en se retirant dans un coin de la chambre, où il se tint immobile, le visage tourné contre le mur.

— Allons, Trotty, lui dis-je d'un ton attristé, tu ne l'as pas fait exprès ; sois tranquille, je n'ai plus envie de te gronder.

— Ze veux que tu m'aimes ! s'écria Trotty entre deux sanglots.

— Eh bien, viens ici, pauvre petit, répliquai-je ; je ne suis pas fâché contre toi, je ne t'en veux pas le moins du monde.

Le bébé, qui avait compris ma colère sans en comprendre le motif, n'accepta pas sans une certaine hésitation ces ouvertures de paix. Ce ne fut qu'à la longue, lorsque je lui eus déclaré à plusieurs reprises que je lui pardonnais de tout mon cœur, et que je ne demandais pas mieux que de l'aimer, qu'il trouva assez de courage pour tourner à demi la tête de mon côté. Jamais je ne me serais imaginé qu'un seul coup d'œil irrité pût causer une telle frayeur à un enfant. Loin de songer à lui adresser des remontrances, je me reprochais ma cruauté. Trotty recommença deux ou trois fois son manège avant de se sentir rassuré. Enfin, après m'avoir examiné ainsi à la dérobée, il fit lentement volte-face ; mais il restait cloué à sa place.

— Eh bien, viens donc, mon chéri, lui dis-je de nouveau d'une voix caressante et les bras tendus.

— Viens donc, bêta, répéta Boulot. Tu vois bien que l'oncle Georges n'est plus en colère.

A ce double appel, Trotty s'élança vers moi, grimpa sur mes genoux et versa ses dernières larmes sur le plastron de ma chemise, ce qui ne m'empêcha pas de le serrer dans mes bras et de l'embrasser avec effusion. Puis, comme la paix me semblait conclue, je lui proposai de lui raconter une histoire ou de chanter un tra la la, à son choix. Il ne se trouvait sans doute pas suffisamment consolé, ou bien il voulut donner le dernier paraphe au traité, car au lieu d'accepter mon offre, il me dit :

— Embasse-moi enco !

J'exauçai aussitôt sa prière. Mes caresses finirent par le calmer, et, à en juger par l'expression de sa physionomie, il me pardonna les torts qu'il avait eus envers moi. Théoriquement, j'ai toujours pensé que le Créateur se sert de ses créatures les plus faibles pour nous éclairer quand un de nous a mérité une leçon. La conduite de Trotty confirmait certes ma théorie, car personne ne m'a jamais aussi bien enseigné le devoir de l'offensé vis-à-vis de son offenseur. Malgré toutes les larmes répandues, ou peut-être à cause de ces larmes, ses joues avaient grand besoin d'être débarbouillées ; mais son visage me parut mille fois plus beau que lorsqu'il s'épanouissait à la vue d'un jouet neuf. Touché de l'affection qu'il me témoignait, je me félicitai d'avoir poussé jusqu'à ses dernières limites l'oubli des injures. Une requête imprévue de mon neveu me démontra combien j'avais peu réussi à dépouiller le vieil homme, combien le pardon que je venais d'accorder de si bonne grâce était incomplet.

— Embasse ma poupée, me dit-il en approchant de mes lèvres l'infamale serviette, qu'il n'avait pas lâchée.

J'obéis. Cette fois, mon abnégation était parfaite ; mais je me sentis si profondément humilié, que je rompis brusquement l'entretien. Nous échangeâmes des « Dieu vous bénisse ». J'eus soin de me conformer aux instructions que Boulot m'avait données la nuit précédente, et il m'est permis d'affirmer qu'au moins l'un d'entre nous espéra sincèrement que ces courtes prières seraient entendues.

Le coupable consolé.



CHAPITRE V.

PRÉCAUTION INUTILE. — M. BOBÈCHE. — JOSEPH ET BLIAF. L'HISTOIRE DE PHOROS. « MINET, MON CHAT. » — LES GRIMACES.—SOMBOCÉAN. NOUVELLE RENCONTRE AVEC MISS ALICE.

Après avoir confié les bébés à leur bonne, je m'installai dans un fauteuil et je me mis à réfléchir à ma mésaventure. Les résultats probables du tour de prestidigitation exécuté par mon neveu me causaient une certaine inquiétude. Il me serait sans doute facile d'expliquer ce tour de passe-passe à la personne intéressée, et miss Mayton me semblait trop raisonnable pour s'offenser de la surprise que lui avait ménagée son ami Trotty. Mais elle rirait de moi... Comment s'en empêcher ? Et l'idée de paraître ridicule aux yeux de miss Alice me troubla au point de me rendre honteux de ma faiblesse. Autrefois, comme beaucoup de jeunes gens, j'avais été victime de plus d'une mauvaise plaisanterie et je m'étais soumis, sans sourciller, à l'épreuve. Aujourd'hui, je tremblais rien qu'à l'idée d'un éclat de rire que miss Mayton avait probablement été seule à entendre. Je me trouvais lâche et méprisable. Mais on ne rit guère de quelqu'un sans perdre un peu de l'estime que l'on peut avoir pour lui. C'est là ce qui me tourmentait.

En tout cas, il me fallait adresser à miss Alice un mot d'excuse. A l'époque où je n'étais que le correspondant de la maison dont je suis devenu un des associés, mon éloquence épistolaire avait ramené plus d'un client qui menaçait de nous abandonner. Je me croyais donc capable de rédiger une lettre assez bien tournée pour reconquérir la bonne opinion de celle à qui j'avais offert une serviette — et quelle serviette ! — en guise de bouquet. Je griffonnai à la hâte un brouillon dont j'arrondis avec soin les phrases avant de le recopier, puis je chargeai Mike de porter mon épître chez M^{me} Clarke. Ce devoir rempli, j'essayai de me replonger dans l'étude de la Philosophie cosmique. La tentative ne réussit pas. Je fermai le livre et j'allai me promener sous la véranda, consumant un nombre incalculable de cigares.

Lorsque je me décidai enfin à me retirer pour la nuit, bien des pensées, bien des espérances, bien des craintes nouvelles se combattaient dans mon esprit.

Afin de ne pas manquer à la mission que j'avais acceptée, je jetai, en passant, un coup d'œil dans la chambre des bébés. Ils dormaient du sommeil de l'innocence, dans des poses gracieuses que ni le ciseau du sculpteur ni la brosse du peintre ne sauraient rendre. Le visage de Trotty surtout avait une expression séraphique, et je ne pus résister à l'envie de l'embrasser. Mais j'eus soin de ne pas le réveiller et je n'oubliai pas de faire usage de la clef neuve qui devait me mettre à l'abri d'une invasion.

Le lendemain était un dimanche. Persuadé de la sagesse mondaine et de la valeur religieuse du troisième commandement, qui ordonne de consacrer un jour de la semaine au repos, je me lève le dimanche deux heures plus tard que d'habitude.

D'un autre côté, pour rétablir l'équilibre, j'ai aussi coutume de veiller le samedi deux heures plus tard qu'à l'ordinaire. Le soir en question je n'avais pas enfreint ma règle et je comptais me dédommager. Mon espoir ne se réalisa pas.

A six heures trente-deux minutes (en ma qualité de négociant j'aime à tout constater avec précision), j'acquis la certitude que mes neveux ne partageaient pas mon respect pour la loi dominicale. Non seulement ils ne se reposaient pas, mais ils troublaient mon repos par une dispute des plus vives, à ce qu'il me sembla. Réveillé par le bruit, je m'imaginai même qu'ils se livraient à des voies de fait, car la précaution que j'avais prise ne m'empêchait pas d'entendre les menaces qu'ils échangeaient. Comme je me trouvais à moitié endormi, cela ne m'étonna pas trop. Je résolus de me montrer patient et ne prêtai aucune attention à ce tapage intempestif. A peine fus-je parvenu à m'assoupir de nouveau, que j'appris à mes dépens que les hommes sont solidaires et qu'un innocent est parfois puni de la faute commise par le voisin. Je fus soudain réveillé en sursaut par un objet qui vint s'abattre sur mon visage. Si l'objet n'était pas lourd, la force d'impulsion que lui avait prêtée une main inconnue rendit le contact d'autant plus douloureux que l'un de mes yeux fut atteint. Après avoir passé une minute ou deux à frotter la partie endommagée et à me demander si les portes bien closes ne suffisaient plus pour protéger un dormeur contre de pareilles agressions, je découvris que l'arme employée était une des maudites poupées. Je m'aperçus aussi que la porte qui s'ouvrait entre ma chambre et celle des bébés n'était plus fermée.

— Qui a jeté cette poupée ? criai-je.

Ma question demeura sans réponse ; je la répétai en élevant la voix.

— Est-ce que tu as besoin de quelque chose, oncle Georges ? demanda Boulot d'un ton de politesse exquise.

— M'entendez-vous ? Qui a jeté cette poupée ?

— Personne, dit Boulot.

— Trotty, qui a jeté la poupée ?

— C'est Boulot, répliqua une voix dont les accents étouffés me firent deviner l'intervention d'une main fraternelle posée sur deux petites lèvres.

— Boulot, pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi as-tu manqué de respect à ton oncle en lui lançant à la figure une sale serviette ?

— Oncle Georges, c'est pas ma faute. Trotty fourrait toujours sa poupée dans ma bouche ; — à la fin, ça m'a ennuyé et je voulais lui montrer. Seulement la poupée est allée à travers la porte à ton lit.

Je me contentai de cette explication, qui ne me parut pas dénuée de franchise, bien que mon œil ne s'en portât pas mieux. L'effort qu'il m'avait fallu faire pour obtenir un éclaircissement ne m'avait que trop bien réveillé. D'ailleurs, la porte ouverte m'intriguait. Un voleur se serait-il introduit dans ma chambre ? Non. Ma montre était toujours là.

— Qui a ouvert cette porte ? demandai-je.

Après avoir hésité assez longtemps pour me donner à supposer qu'il cherchait à résoudre le mystère, Boulot répondit :

— C'est moi.

— Comment l'as-tu ouverte ?

— Vois-tu, nous avons eu soif, et ta porte était fermée ; alors j'ai dit : « Viens, Trotty, » et nous sommes sortis par la croisée sur le petit toit et nous avons sauté dans ta chambre. T'as joliment bien fait de ne pas fermer les fenêtres.

J'allais donc être condamné à fermer chaque soir mes volets ou les leurs, aussi bien que les portes, et en plein été ! Si Hélène avait pu se trouver en face de sa demeure tandis que deux petits pèlerins vêtus de blanc se livraient à cette dangereuse promenade sur la marquise en pente qu'ils qualifient de toit ! J'étais en train de réfléchir à l'ingéniosité que des milliers d'enfants dépensent en pure perte ou qu'ils n'utilisent qu'afin de torturer leurs aînés, lorsque je distinguai près de mon chevet le bruit d'un pas furtif. J'ouvris les yeux et j'aperçus le plus jeune de mes neveux qui,

après s'être d'abord tenu à une distance respectueuse, s'approcha d'un air grave-en disant :

— Ze veux monter dans ton dodo.

— Pourquoi faire, Trotty ?

— Pou zouer ; papa zoue touzou avec nous le dimanze. Viens, Boulot, onc' Zeorzes va zouer avec nous.

Boulot poussa une exclamation de joie, se jeta à bas de son lit et s'empressa de rejoindre son complice habituel. Alors les deux jeunes sauvages montèrent à l'assaut sans m'avoir adressé les sommations d'usage. Comme soldat, j'ai fait mes preuves. Jusqu'à ce jour je m'étais figuré que mes campagnes. me mettraient à même d'écouter avec assez de sang-froid le cri de guerre des Nez-Percés ou de toute autre tribu de Peaux-Rouges ; mais l'expérience de ce matin-là m'a rendu plus modeste. Devant l'attaque subite de mes neveux, je reculai avec épouvante, en proie à une honteuse panique. Leur cri de bataille m'inspira plus de terreur que ne m'en a jamais causé une charge des rebelles du Sud. Au dire de Trotty, je devais jouer avec mes assaillants. Dès le début, ils me prouvèrent que, dans le programme de cette fête matinale, on ne me réservait qu'un rôle passif. Trotty déclara que mes genoux réunis formaient un fameux dada, et il enfourcha aussitôt son cheval, riant à gorge déployée de mes tentatives pour le désarçonner. Il se maintenait en selle à l'aide de ses doigts grassouillets qui se métamorphosaient en pinces plus tenaces que celles d'un homard. Boulot, jaloux des exploits équestres de son frère, s'assit sans façon sur ma poitrine.

— Voilà comment mon bidet va au trot, dit-il dès qu'il se fut installé, en se balançant de droite à gauche et de gauche à droite.

Ce jeu suffit pour m'expliquer pourquoi ce pauvre Tom, dont j'admirais autrefois la prestance militaire, avait aujourd' hui la poitrine si peu bombée. Pendant que je plaignais le mari d'Hélène, le visage de Boulot s'anima, ses grands yeux brillèrent d'un éclat plus vif, — c'était là le prélude d'un nouvel exercice.

— Au galop, au galop ! cria-t-il.

A ces mots, il se redressa sur ses petites jambes, se tint un moment debout, exécuta une sorte de cabriole qui ne ressemblait en rien au galop d'un quadrupède et se laissa retomber de façon à faire sentir à mes poumons tout le poids de ses quarante-trois livres. Il répéta plusieurs fois ce saut périlleux avant que l'effet produit par son imprudence et par sa pesanteur se

fût dissipé. Rappelé à moi par la douleur, je me débarrassai par un brusque mouvement des deux cavaliers et je pris position sur un terrain neutre, au milieu du parquet.

— Ze veux mon dada ! beugla Trotty.

— Tes un vilain et je t'aime plus du tout ! hurla Boulot. Sans me préoccuper du désir exprimé par l'un, de l'injure que m'adressait l'autre ou de la perte de son estime, je ramenai les bébés dans leur chambre ; puis je m'habillai au plus vite et je me réfugiai au fond du jardin. Bien que le jour du repos eût mal commencé, je me réjouis en songeant que c'était un dimanche. A l'église du moins je serais délivré de mes persécuteurs.

Vers la fin du déjeuner, mes neveux offrirent de m'accompagner au prêche. Je les remerciai de leur politesse dont je refusai de profiter. Il était probable que je rencontrerais miss Alice à l'église, et l'idée de paraître devant elle escorté par l'escamoteur de son bouquet ne me souriait pas le moins du monde. Boulot eut beau s'insurger ; Trotty eut beau abaisser sa lèvre inférieure, je ne me laissai pas attendrir. Je consentis toutefois, afin de les calmer, à faire avec eux une courte promenade durant laquelle Trotty, sans le vouloir, brisa en deux ma canne. Pour me consoler, Boulot me démontra qu'un des fragments ferait une très jolie badine à son usage. Rentré à la maison, je conclus un traité avec ce dernier, qui s'engagea, pour son propre compte et au nom de son frère, à ne pas entrer dans ma chambre, à ne pas se battre, à n'exécuter aucun travail de terrassement dans le jardin, à ne tourner aucun robinet, à ne pas construire une forteresse avec les livres que j'avais empilés sur la table de la bibliothèque, etc. En échange de la promesse qu'il me fit d'observer les diverses clauses du contrat, j'autorisai ledit Boulot à se rendre seul à l'école du dimanche, qui se réunissait vers l'heure où je comptais sortir de l'église. Il fut stipulé en outre que Boulot ne se mettrait en route qu'après avoir été convenablement accoutré par Suzanne. Comme Trotty dormait tous les jours de onze heures à une heure, j'espérai qu'il me serait permis de prier sans être distrait par le sentiment de ma responsabilité.

A cette époque de l'année, l'église d'Hillerest comptait plus de sièges qu'elle ne recevait de fidèles, car la belle saison n'avait pas encore attiré beaucoup de visiteurs. Ce fut sans doute la rareté des étrangers plus que la beauté de ma personne qui poussa les indigènes à fixer leurs regards sur moi dès que je pénétrai dans le saint lieu. Je ne suis pas aussi timide que cette dame dont le nom m'échappe et qui, sans avoir le plus léger vice de

conformation à se reprocher, se mettait à boiter lorsqu'il lui fallait traverser un salon où elle rencontrait deux ou trois inconnus. Néanmoins, je me sens toujours mal à l'aise lorsque je deviens par hasard l'objet de l'attention générale. Pour augmenter mon embarras, l'huissier chargé de placer les étrangers me conduisit à une extrémité de l'église, presque sous la chaire, et me désigna un banc qui ne se trouvait encore occupé que par une seule personne... par miss Mayton ! Inutile de dire que la jeune fille ne me reconnut pas. Elle était trop bien élevée pour commettre une telle inconvenance. L'approche du Grand Mogol lui-même l'eût laissée tout aussi indifférente. Le commencement de l'office vint diminuer un peu ma gêne, car chacun se mit à feuilleter son livre de cantiques. J'avais oublié d'en apporter un. Aux premiers accords de l'orgue, ma voisine, pour obéir aux usages, ne put se dispenser de m'offrir de profiter du sien. Elle s'acquitta de ce devoir comme si elle ne se doutait pas que sa politesse s'adressât à l'oncle des terribles bébés. L'air du cantique que l'on se disposait à chanter ne m'était pas familier et je crains que ma voix de ténor n'ait pas formé un ensemble très harmonieux avec le soprano de ma voisine, qui ne lança pas une seule fausse note.

Toilette de Boulot.



A l'église.



Le sermon dura plus longtemps que ceux que je suis habitué à écouter. Je l'avoue à ma honte, l'éloquence du prédicateur me frappa surtout par son manque de concision, et j'éprouvai une joie assez vive lorsqu'il prononça les dernières paroles de son homélie.

Une faible rumeur qui s'éleva au moment où il terminait me fit supposer que l'auditoire tout entier partageait ma satisfaction. Mais il devint bientôt évident que cette rumeur devait avoir un autre motif ; car j'entendis derrière

moi le bruit d'une hilarité déplacée que l'on ne réussissait pas à étouffer complètement.

Miss Mayton elle-même tourna la tête avec plus de vivacité qu'elle n'en met d'ordinaire dans ses gracieux mouvements. Je me retournai aussi et j'aperçus mon neveu Boulot qui, vêtu de ses plus beaux atours, son chapeau posé de travers sur sa tête irrévérente, s'avance en se dandinant de façon à mieux faire valoir sa nouvelle canne.

Il s'arrêtait à l'entrée de chaque banc, se haussait sur la pointe des pieds afin d'examiner ceux qui s'y trouvaient et ne se montrait pas trop fâché de ne point rencontrer ce qu'il cherchait. Il continua son inspection en dépit de mes signaux télégraphiques. Enfin il reconnut un vieux cousin, auquel il révéla le but de sa promenade.

— Bonjour, monsieur Bobèche. Sais-tu où est mon oncle ? demanda-t-il d'une voix sonore qui résonna d'un bout à l'autre de l'église.

Le cousin Bobèche.



Bobèche était le nom d'amitié qu'il donnait au célèbre avocat Robert Washington Este, que ses intimes appelaient familièrement Bob Este. Boulot n'attendit pas la réponse, car il m'aperçut à son tour. Un sourire

d'allégresse illumina le visage affairé de l'affreux petit gredin, qui courut vers moi et posa contre la mienne sa joue veloutée, tandis que l'assistance cherchait à réprimer un accès de gaieté profane. Je ne savais que dire au coupable, et j'eus le bon esprit de me tenir coi. Mon dépit se changea en surprise lorsque miss Mayton, qui ne riait pas plus que moi, posa un doigt sur ses lèvres, attira à elle le jeune intrus, et l'embrassa tendrement.

Alors le pasteur, après une minute d'hésitation, prononça la prière finale. Je me dépêchai de pencher la tête, heureux de dérober mon visage aux regards des fidèles. Mes yeux baissés rencontrèrent ceux de Boulot. Il me contemplait d'un air si doux, si affectueux, si satisfait, que je lui pardonnai d'avance sa dernière escapade. Je me promis d'autant plus volontiers de ne pas le gronder que j'avais acquis la conviction que miss Mayton était trop bonne pour me rendre responsable de l'étourderie dont elle avait été victime la veille.

A la sortie, Boulot fut plus entouré qu'un nouveau ministre qui n'a pas encore eu le temps de nommer beaucoup de fonctionnaires. L'attention dont il se vit l'objet ne sembla nullement effaroucher sa modestie. Je profitai de ce temps d'arrêt pour causer avec miss Mayton.

— Soutiendrez-vous que ma sœur ne se trompe pas sur le compte de ses bébés ? lui demandai-je. Afin de donner l'exemple de la clémence, j'ai pardonné à Trotty le mauvais tour que je vous supplie d'oublier ; mais vous le voyez, ils recommencent toujours.

— Franchement, je les trouve si drôles, que je ne souffrirai pas que vous disiez du mal d'eux, répliqua-t-elle en riant. Il faut qu'ils viennent nous voir. Ils sont trop originaux pour que ces dames ne soient pas enchantées de les connaître.

— Je vous remercie de votre indulgence ; ils ne la méritent pas, répliquai-je. Permettez-vous à Trotty de vous apporter un bouquet pour expier son méfait d'hier ?

— Oui, amenez-le, je vous en prie ; amenez-les tous deux, ajouta-t-elle. Au revoir, monsieur Hannay.

La permission qu'elle m'accordait ne prouvait pas qu'elle eût poussé la générosité jusqu'à ne pas rire de moi ; mais il n'en fallut pas davantage pour me rendre heureux.

— Vois-tu, oncle Georges, me dit Boulot pendant que je l'emmenais, l'école n'était pas ouverte et je savais bien qu'on n'avait pas fini de chanter

dans l'église. Alors, je suis entré, et comme je t'ai pas vu tout de suite, je t'ai cherché.

— Mon cher Boulot, tu as bien fait, tu as très bien fait, répliquai-je en le prenant dans mes bras sous prétexte de l'amener plus vite à la salle d'école ; mais, en réalité, un accès de reconnaissance me poussait à l'embrasser.

— Et puis, j'avais mon chapeau neuf et ma belle canne, reprit Boulot.

Cet aveu indirect, qui révélait une vanité précoce, réveilla en moi le sentiment de ma responsabilité. Je m'empressai d'atténuer par un bon conseil l'encouragement que mes dernières paroles avaient pu impliquer.

— Une autre fois, lui dis-je en cessant de sourire, tu voudras bien te rappeler que l'on n'entre pas dans une église le chapeau sur la tête.

— C'était seulement pour le faire voir, répliqua Boulot, au moment où je le déposais à la porte de l'école.

Un dîner aussi copieux que bien préparé et une bouteille de l'excellent bordeaux de Tom contribuèrent à entretenir ma bonne humeur.

Cependant un sujet d'inquiétude m'ôta cette liberté d'esprit sans laquelle, au dire des connaisseurs, on ne saurait pleinement apprécier le mérite d'un bon repas. Mon souci provenait en partie du sentiment de ma responsabilité (dont je n'ai déjà que trop parlé), en partie de mon ignorance. Il importait que mes neveux passassent le dimanche d'une façon convenable. Mais comment obtenir ce résultat ? Ils étaient trop jeunes pour s'intéresser sérieusement à la littérature biblique, et trop vifs pour qu'il ne fût pas difficile de leur imposer une tranquillité relative. Après avoir réfléchi, je me décidai à les consulter eux-mêmes, afin d'apprendre à quelle discipline « papa » les soumettait.

— Boulot, demandai-je, de quelle façon passez-vous le dimanche, quand papa et maman sont là ?

— Papa nous pousse sur la balançoire, tant que nous voulons, répliqua Boulot, dont les yeux brillèrent ; et, après, nous allons chercher des jacks. Tu sais, ces grosses noix où il y a des petites boules qui font du bruit quand on les remue.

— Hum ! En effet, je me rappelle m'être amusé avec ces noix-là lorsque j'avais votre âge. Si mes souvenirs ne me trompent pas, les jacks se trouvent sur un arbuste qui appartient au genre *hernandia*, et qui croît dans les endroits fangeux.

— Oh ! je connais l'endroit, oncle Georges. Il y a un ruisseau ; seulement on le voit pas très bien, parce qu'il est sous l'herbe, et si on fait pas

attention, patatra, on tombe dedans.

— Et nous allons loin, loin, reprit le plus jeune de mes neveux, et si ze suis fatigué, papa me pend su son dos.

— Et il nous fait des sifflets.

— Boulot, me hâtai-je de répondre, c'est là un plaisir mondain, auquel il faut renoncer le dimanche. Voyons, est-ce que papa ne vous lit jamais ?

— Oh, mais si ! dit Boulot. Papa descend la grande Bible — la grande, grande, où il y a tout plein d'images. Nous nous couchons par terre, et il nous montre des histoires — Adam et David et...

— Et papa nous mène dans le bois et nous coupe des cannes.

Cette interruption de Trotty, loin d'arrêter la verve de Boulot, lui ouvrit une nouvelle voie.

— Oui, s'écria-t-il, et quand il y a des maisons neuves, nous grimpons avec lui sur l'échelle.

— Et a-t-il trouvé le moyen de prolonger outre mesure l'après-midi du dimanche ? demandai-je.

— Je sais pas, répliqua Boulot avec une louable franchise ; mais il met une couverture sur l'herbe et nous jouons aux soldats qui dorment. Seulement, des fois, si nous voulons nous réveiller, papa dort pour de vrai, et maman dit qu'il faut pas le déranger. J'aime pas beaucoup ce jeu-là.

— Tu as raison, Boulot. Il me semble que les histoires sont plus amusantes.

Boulot parut en douter un peu.

— Je crois que c'est plus amusant d'aller sur la balançoire, répliqua-t-il. Tiens, je vais te dire. Fais-nous des sifflets ; puis nous pourrons siffler dedans en allant chercher des noix. Pas vrai, Trotty, que tu veux avoir des jacks et un sifflet ?

— Oui... et la balançoi... et une canne... et ze veux me pomener bien loin.

— Commençons par les histoires, dis-je. Le bon Dieu ne vous aimera pas si vous n'apprenez rien de bon aujourd'hui.

— Allons, dit Boulot d'un air résigné. Moi, j'aime mieux l'histoire de Joseph.

Trotty déclara carrément qu'il préférerait « l'histoi de Bliaf ».

— Oh non ! s'écria Boulot d'un ton de remontrance. Est-ce qu'on tue pas quelqu'un dans l'histoire de Joseph ?

Et Boulot, se tournant vers moi, m'expliqua que l'histoire de Bliaf, plus connu sous le nom de Goliath, plaisait à Trotty parce que David tranchait la

tête du géant. Trotty, que sa mère donnait pour un être angélique attiré instinctivement vers le beau, roula des yeux féroces et m'adressa cette remarque historique :

— Tête de Bliaf coupée et sabe de David ouze comme tout !

Existe-t-il un grammairien capable de nous expliquer par quels procédés philologiques Trotty était arrivé à transformer le nom de Goliath en celui de Bliaf ? Je ne le crois pas. En est-il un qui soit assez savant pour me dire pourquoi Boulot, malgré son âge plus avancé, s'obstinait à prononcer péké au lieu de café ? Pour ma part, je dus renoncer à résoudre ces problèmes. Mes compagnons s'impacientaient et ils m'entraînèrent vers la maison — car cet entretien avait eu lieu à l'entrée du jardin. Après une courte prière, je lus jusqu'à la fin, en la condensant, l'histoire de Joseph. Il paraît que j'omis des détails essentiels, puisque Trotty se révolta.

— C'est pas ça ! s'écria-t-il, empruntant la formule de son frère. Pas vrai, Boulot ?

— Non, répliqua Boulot, qui, au lieu de s'adresser au questionneur, se tourna vers moi. Tu as pas tout lu. Les mauvais frères voulaient faire croire qu'un lion avait mangé Joseph ; alors ils ont tué un chevreau et trempé son bel habit neuf dans le sang.

— Dans le sang ! répéta le futur philanthrope avec une fermeté sauvage, qui contrastait avec l'insouciance que mon critique avait mise à prononcer ces mots.

— Et puis, ajouta Boulot, tu as oublié autre chose dans L'histoire. Joseph pouvait pas écrire à son pauvre papa qu'il avait pas été mangé du tout, parce qu'en Égypte y a pas de timbres-poste, pas de télégraphes et pas de chiens de fer.

— Chien de fer ! Quelle est cette bête-là ?

— C'est pas une bête ; c'est la grande voiture qui fait bouf, bouf... A présent dis-nous une autre histoire — l'histoire de...

— De Bliaf ! s'écria Trotty.

— Je n'aime pas Goliath, dit Boulot. J'aime mieux l'histoire de Phoros.

— De qui ?

— Phoros. Est-ce que tu ne sais pas ?

— Je n'ai jamais entendu parler de lui, Boulot.

— Comment ! Tu avais donc pas de papa quand t'étais petit ?

— Si ; mais il a oublié de me raconter les aventures de Phoros, et je crois pouvoir t'affirmer qu'aucun personnage de ce nom ne figure dans nos

dictionnaires classiques. Quelle espèce de monsieur était-ce ?

— Je vais te dire. Il y avait une fois un homme qui s'appelait Phoros et il se battait pour les rois, pour les bons. Un jour, il trouva plus de bons rois et il voulait plus se battre...

— Il aurait pu se battre pour un président, Boulot.

— C'est pas dans l'histoire... Alors quelqu'un dit à Phoros : « Le bon Dieu est le plus bon roi du monde. Il demeure là-haut, dans le ciel. Il aime pas les batailles ; mais il aime qu'on travaille pour lui. » Alors Phoros demanda comment il pourrait travailler pour le bon Dieu, et on lui dit qu'il y avait tout près une rivière où l'eau coulait très vite, et pas de bateau, et que le bon Dieu serait content s'il aidait le monde à passer. Alors, quand les gens voulaient aller de l'autre côté, Phoros les portait sur son dos. Est-ce que tu aurais fait ça, oncle Georges ?

— Je n'aurais peut-être pas été assez fort.

— Ah ! mais il avait coupé un gros bâton pour s'appuyer dessus, poursuivit Boulot. Un soir, il était assis dans sa maison et il n'avait pas envie de sortir à cause du vent et de la pluie et du tonnerre. Mais voilà que quelqu'un se met à crier. Il regarde dehors, et il y avait personne. Tu devines pas qui c'était ?

— Tu viens de dire qu'il n'y avait personne.

— Oui, Phoros croyait ça, mais il y avait quelqu'un tout de même, car on cria encore. Alors il ouvrit la porte et il y avait un petit garçon, comme Trotty. Et Phoros lui dit : « Holà, mon ami, il est bien tard, et vous devriez être couché. » Et le petit garçon lui dit : « Je voudrais passer de l'autre côté de la rivière. » — « Allons, dit Phoros, vous êtes joliment petit pour voyager tout seul ; ça fait rien, hop là ! » Alors le petit garçon sauta sur l'épaule de Phoros, et Phoros marcha dans la rivière. L'eau était froide, je t'en réponds ! Et le petit garçon devint si lourd, si lourd, que Phoros manqua de tomber et d'être noyé. Mais il arriva de l'autre côté. Alors il dit au petit garçon : « Par exemple, j'aurais jamais pensé que vous étiez si lourd que ça ! » Et il se retourna pour voir. Et c'était pas un petit garçon du tout ! Tu ne devines donc pas ?

Saint Christophe.



— Non, Boulot.

— C'était Jésus-Christ ! Et Jésus dit : « Phoros, j'ai appris que tu travailles pour moi, et j'ai voulu savoir si tu travailles bien. Maintenant, tu auras un autre nom ; tu t'appelleras Christophoros, parce que ça veut dire : « Porteur du Christ ». Et ensuite tout le monde l'a appelé Christophoros, et quand il est mort on l'a appelé saint, parce que c'est comme ça qu'on appelle les bonnes gens.

Le visage de Boulot, tandis qu'il racontait à sa manière la légende de saint Christophe, avait pris une telle expression d'extase, que je ne pus m'empêcher de l'admirer. Ma contemplation fut interrompue par Trotty, qui, trouvant le récit fraternel dépourvu d'intérêt, avait cherché dans le jardin un passe-temps plus conforme à ses goûts. Il s'était livré à une enquête approfondie sur un nid de guêpes ; une piqure venait de lui prouver que ces hyménoptères ont horreur des curieux, et il accourait vers moi en poussant des cris lamentables. Je me hâtai de le prendre dans mes bras.

Les guêpes.



— Ze veux que tu me dolotes, me dit-il, lorsque j’eus réussi à calmer un peu ses sanglots.

Je le dorlotai aussi bien que me le permit mon manque d’expérience. Bientôt il recommença à sangloter de plus belle.

— Ze veux que tu me santés Minet, mon chat, dit-il.

— Je ne comprends rien à ce que tu me demandes, mon chéri.

— Il demande la chanson que maman lui chante lorsqu’il s’est fait mal, et alors il ne pleure plus.

— Je ne connais pas sa chanson. Est-ce que Yankee doodle ne produirait pas le même effet ?

— Je crois pas, répliqua Boulot ; mais je vais te dire sa chanson.

Sur ce ; il me souffla les paroles et la musique de la romance suivante, que je répétai en imitant de mon mieux mon professeur :

Minet, mon chat, où donc es-tu ?

Je te cherche de porte en porte ;

Méchant minet, minet têtù,

Pourquoi te cacher de la sorte ?

Minet, Trotty te grondera
Si tu t'en vas quand on t'appelle,
Et personne ne t'aimera
Si tu fais toujours le rebelle.

Minet, plante là gentiment
Les vilains rats dont tu te bourres...
Es-tu dans la chambre à maman,
Où soir et matin tu te fourres ?

O maman, maman, viens donc voir !
Minet dort là sur ta mantille,
Il lève en l'air son museau noir,
Mais Trotty le laisse tranquille.

Il me fut impossible de deviner par quel charme ce poème absurde agissait sur la piqure de mon neveu. Toujours est-il que, dès que j'eus achevé de le réciter, les sanglots cessèrent tout à coup et le blessé poussa un soupir de soulagement.

- Trotty, aimes-tu ton oncle Georges ? lui demandai-je.
- Oui, je l'aime.
- Alors, dis-moi pourquoi cette chanson te console ?
- Sais pas.
- Est-ce que cela ne te ferait pas autant de bien si je te chantais :

Sombre Océan, ton aspect me raviL ?

— Non. Sombocéan me fait peu. Si Sombocéan me dit quelque chose, donne-lui des tapes !

— Sois tranquille ; il ne te dira rien, à moins que tu n'aïles le chercher.

Cette assurance n'apaisa pas la terreur évidente qu'inspirait à Trotty le mystérieux personnage contre lequel il venait de me charger de le défendre. Sa lèvre inférieure s'abaissa de façon à me faire craindre une nouvelle

explosion de sanglots. C'était ma faute. Au lieu d'amuser Trotty par mes gestes de déclamateur inspiré, je l'avais effrayé.

Bien que je ne puisse pas me vanter d'avoir lu un seul traité sur l'éducation de la première enfance, je savais que les meilleurs raisonnements ne produiraient aucun effet sur l'esprit de mon neveu. Il fallait donc chercher un autre moyen pour replonger dans le néant le spectre de « Sombocéan », que j'avais eu la maladresse d'évoquer. J'imaginai un jeu dont je n'ose me déclarer l'inventeur, bien qu'il fût nouveau pour les deux enfants qu'il s'agissait d'amuser. L'idée m'était suggérée par le souvenir d'un recueil de lithographies intitulé Têtes d'expression, que mon vieux maître de dessin m'obligeait autrefois à copier.

Je proposai aux bébés de leur donner une représentation physionomique des divers sentiments que le visage humain est capable de refléter. Ils accueillirent mon offre avec enthousiasme. Ma façon de rendre la modestie, la vanité satisfaite, le dédain, l'orgueil, la douleur, la surprise, la joie, la tendresse maternelle, obtint un succès mérité. Il est vrai qu'ils se contentaient de rire à chaque changement à vue, quoique l'amour-propre ne m'empêchât pas de les prévenir d'avance de l'impression que je voulais produire. J'eus soin aussi de ne pas simuler la colère, la fureur, la rage ou toute autre passion violente de nature à réveiller l'épouvante de Trotty. Enfin, heureux d'avoir affaire à des spectateurs aussi intelligents, et convaincu que mes traits virils prenaient un air de douceur céleste, je dis :

— Voici l'image de la bonté. Cette image, tu la connais, Boulot. Tu l'as déjà vue ce matin, quand miss Mayton t'a embrassé.

— Oui, elle m'a embrassé, répliqua Boulot ; mais elle n'a pas fait des grimaces comme toi.

Des grimaces ! C'est ainsi que l'on appréciait une mimique qui, sur la scène, m'eût valu des tonnerres d'applaudissements ! J'étais trop décontenancé pour relever cette injure, et Boulot profita de mon silence pour ajouter :

— Maintenant, oncle Georges, je veux mon sifflet ; ensuite nous irons chercher des jacks.

Je n'eus pas le courage d'affronter les conséquences d'un refus. Cinq minutes après, nous étions en route et, guidés par Boulot, nous gagnâmes bientôt un petit bois situé à l'entrée de Hillcrest. Il s'était écoulé près d'un quart de siècle depuis l'époque où je fabriquais des sifflets ; mais je m'acquittai fort bien de ma tâche, quoique troublé dans mon travail par un

feu roulant de questions comme les bébés seuls en adressent aux personnes sensées. L'œuvre achevée, mes neveux se dirigèrent, au son d'une musique wagnérienne, vers l'endroit propice à l'hernandia. Sans avoir étudié la botanique, ils reconnaissaient de loin l'arbuste qui porte les jacks. J'examinai à distance le terrain, qui me parut complètement desséché, et je m'assis sur le gazon, pendant que mes compagnons couraient en avant. Les noix sonores semblaient abonder, à en juger par les cris discordants dont chacun annonçait une découverte. D'abord je jetai un regard inquiet dans la direction des chercheurs, lorsque le son de leur voix m'arrivait, car les bébés d'Hélène manifestaient leur allégresse de manière à effrayer une oreille peu expérimentée. Je m'habituai peu à peu à ce bruit intermittent, et mon attention fut d'ailleurs distraite par une fougère que je m'étonnai de rencontrer sous cette latitude. Tout à coup, une suite de cris mieux accentués m'annonça clairement que les choses tournaient au tragique, et j'aperçus, à travers les hautes herbes, un petit visage qui exprimait l'angoisse avec un réalisme que je n'aurais pu imiter avec mes grimaces. Boulot arriva avant moi au secours de son frère et s'enfonça bientôt aussi profondément que Trotty dans la boue épaisse qui formait le lit d'un ruisseau trop bien caché. Je courus à la rescousse et, les jambes écartées au-dessus du marécage à la façon du colosse de Rhodes, je tendis une main à chacun des naufragés. Au moment où j'allais les tirer de ce mauvais pas, la terre molle céda sous une de mes semelles, et me voilà embourbé à mon tour. Cet accident dissipa la frayeur de Trotty.

Le sauvetage.



J'avoue toutefois que la joie avec laquelle il cria plouf ! tandis que je m'empêtrais dans la vase ne suffit pas pour me faire envisager l'aventure sous un jour comique. Tomber dans une onde limpide, même lorsque la victime a revêtu un costume de pêcheur, cela n'a rien d'agréable ; mais on se résigne moins aisément à glisser jusqu'aux genoux dans une fange noire quand on porte un pantalon blanc. J'aidai mes neveux à regagner la terre ferme, et je me secouai à la manière des chiens de Terre-Neuve.

La manœuvre n'eut d'autre résultat que de coller à ma peau le couteil humide et de faire pénétrer l'horrible fange dans mes chaussures. Mon chapeau de feutre gris, tombé durant mon effort pour retrouver l'équilibre, reçut en outre de nombreuses éclaboussures. Je contemplai les bébés avec une indignation muette. Boulot se chargea de me rappeler à de meilleurs sentiments.

— Oncle Georges, dit-il, t'as pas l'air content et tu devrais remercier le bon Dieu. Si nous n'avions pas été là, Trotty aurait pu se noyer. Regarde un

peu ses jambes, il a de la boue jusqu'aux genoux. Est-ce que tu remercies pas le bon Dieu, hein ?

— Certainement, je le remercie, Boulot, je le remercie de tout mon cœur, quoique le danger me paraisse moins grand que tu le supposes, et quoique ton frère ait mérité de tomber dans un trou beaucoup plus profond que celui dont nous venons de le tirer.

— One' Zeorzes, s'écria Trotty, je t'aime bien, pace que tu m'as tié de l'eau.

Et s'élançant vers moi avec impétuosité, — je venais de me baisser pour ramasser mon chapeau. — il me caressa la joue avec sa petite main couverte d'une boue noire qui laissa sur mon visage des traces humides de sa reconnaissance.

— Tu es bien bon d'appeler ça de l'eau, Trotty. N'importe ; j'accepte tes excuses. Dépêchons-nous de rentrer. Il faut tâcher d'arriver chez nous sans être vus, — nous avons trop l'air de gens qui viennent de s'amuser, et le dimanche cela n'est point permis.

Il ne se trouvait qu'une seule maison sur la route que nous avions à parcourir, et, grâce au ciel, les arbres qui l'entouraient devaient empêcher les habitants de nous voir. Il est vrai que cette route était une promenade favorite et qu'il y passait beaucoup de voitures ; mais si nous marchions vite, il ne nous faudrait guère plus de dix minutes pour regagner notre domicile, et, en cas d'alerte, nous pourrions échapper à tout regard curieux en nous réfugiant dans le bois... Allons, voilà déjà une voiture qui arrive, et les mains des bébés, que je venais de saisir afin de les forcer de prendre le pas accéléré ; me glissent entre les doigts. Loin de songer à se cacher, ils courent au-devant du véhicule, au risque d'être écrasés. J'eus beau les rappeler ; ils ne m'entendirent pas ou ne voulurent pas m'entendre. Quant à les rejoindre, à les arrêter dans leur course et à les obliger à se cacher derrière les arbres, il était trop tard pour y songer.

Vit-on jamais un groupe plus risible se donner ainsi en spectacle sur une grande route ? Il y avait des dames dans la voiture, par-dessus le marché !... En croirai-je mes yeux ? Mais, oui... naturellement, cela devait être ! Le mauvais génie qui inspire ces affreux bébés n'a-t-il pas soin de prévenir miss Mayton avant de se mettre à l'œuvre ? En tout cas, elle est là, avec son air de douceur sereine et sa mise soignée dont la simplicité n'exclut pas l'élégance, essayant de garder son sérieux, bien qu'il soit facile de deviner qu'elle n'y parvient pas sans peine.

Je n'aurais rien gagné à feindre d'ignorer son approche, car elle nous avait aperçus de loin. Je dus me résigner.

— Je vois avec plaisir que vous vous donnez toujours du bon temps, pour employer l'expression de mon ami Boulot, me dit-elle avec un sourire qui n'avait rien de railleur, pendant que la voiture passait sans s'arrêter. N'oubliez pas que les bébés d'Hélène doivent nous rendre visite demain, et j'espère que Trotty se souviendra qu'il doit m'apporter un bouquet.

— Oui, j'avais raison, pensai-je. Sa bonté égale sa beauté ; son regard est aussi perçant que son cœur est charitable ; elle a été touchée de l'embarras que je m'efforçais de dissimuler. Une autre, à sa place, eût dépensé toute son énergie dans un éclat de rire. Elle, au contraire, n'a songé qu'à me mettre à mon aise. C'est pour cela qu'elle a parlé du bouquet. En somme, il se peut qu'elle ne m'ait pas trouvé si ridicule. J'ai opéré ma retraite avec plus de dignité que je n'aurais osé l'espérer, et j'ai eu soin de me tenir derrière Boulot, de sorte qu'elle n'a pas dû voir dans quel état se trouve mon malheureux pantalon blanc.

Une remarque que m'adressa l'aîné de mes neveux m'empêcha de pousser plus loin ces réflexions consolantes.

— Oncle Georges, dit-il en se posant en face de moi, comme ta figure est sale ! T'as joliment besoin d'être débarbouillé !

— Ça fait ien, ajouta Trotty d'un ton plein d'indulgence ; Suzanne peut pas te gonder, pace que t'es gand.

Par bonheur nous touchions au port et je me débarrassai bien vite de mes tourmenteurs. Ce ne fut qu'après m'être admiré dans le miroir d'Hélène que je compris toute la bonté d'âme de miss Mayton.

CHAPITRE VI.

LES TORTUES. — LE BOUQUET. — D'AUTRES ROUES QUI TOURNENT. JE CHANTE UNE ROMANCE. — INDISCRÉTION DE BOULOT.

Je passai la soirée à songer à certaine éventualité que jusqu'alors je n'avais pas regardée comme possible, si toutefois elle m'était jamais venue à l'esprit.

Le lendemain, je descendis dans le jardin dès le lever du soleil. Ce jour-là Trotty devait remettre à miss Mayton le bouquet expiatoire, et j'avais résolu de ne m'épargner aucune peine afin que l'expiation parût complète. Je commençai donc par me livrer à une nouvelle étude préparatoire des plates-bandes qu'il me serait permis de dépouiller. Rentré à la maison, je possédais une idée aussi exacte de mes ressources que si j'avais relevé un inventaire des fleurs dont je comptais enrichir mon offrande, ou plutôt, l'offrande de Trotty.

Mon second soin fut de consulter Suzanne au sujet de la toilette de mes neveux. En général, la femme de chambre semblait croire que ses fonctions l'obligeaient à imiter la gravité d'un juge ; mais dès que je la prévins qu'il s'agissait d'une visite de cérémonie et que je désirais que les enfants eussent une tenue convenable, sa physionomie devint plus sérieuse que jamais ; elle déclara que l'expérience avait démontré qu'il n'existait qu'un seul moyen d'obtenir ce résultat.

— Il faut les habiller une heure seulement à l'avance, me dit-elle ; sans cela ils s'arrangeront si bien, que monsieur ne pourra pas les emmener.

La précaution ne me semblait pas inutile et je donnai des ordres en conséquence.

A déjeuner on nous servit, entre autres bonnes choses, des huîtres cuites qui s'épalaient sur des assiettes à soupe.

— Quelle chance, Trotty ! s'écria Boulot, voilà encore les tortues.

— Des tortues ? m'écriai-je à mon tour. Est-ce que tu perds la tête ? Ce sont des huîtres, et j'en ai rarement mangé de meilleures.

— Les tortues sont dessous ; attends, je vais te montrer, répliqua Boulot, qui, se glissant à bas de sa chaise, s’avança vers moi avec son assiette. Là, baisse-toi et regarde.

Mes neveux se préoccupaient fort peu des lois de l’équilibre. Craignant une averse d’huîtres, je pris l’assiette dont Boulot cherchait à me faire admirer le fond et je la soulevai moi-même.

— Tiens, me dit alors Boulot, et il m’indiqua une marque de fabrique qui représentait en effet deux chéloniens. Est-ce que tu vois pas les tortues ? J’ai laissé tomber une fois une assiette pour les avoir... tu sais, je voulais seulement les dessiner sur du papier avec un crayon ; mais elles se sont cassées juste au milieu.

— C’est bon, Boulot, retourne à ta place et ne casse pas celles-là, répliquai-je.

Après le repas, je m’occupai de ma propre toilette, à laquelle je prêtai plus d’attention que de coutume. Jamais ma garde-robe ne m’avait paru si pauvre, si mal assortie ; jamais je ne m’étais coupé aussi souvent en me faisant la barbe, bien que je ne me fusse pas servi du rasoir dont Boulot avait eu à se plaindre. Jamais non plus ma chaussure ne m’avait semblé aussi mal cirée. Je ne renonçai à m’embellir que lorsqu’il fut temps de procéder à la confection de mon bouquet. Je détachai de leurs tiges plus de fleurs qu’il n’en aurait fallu pour décorer une église ; puis je sacrifiai impitoyablement celles qui offraient le moindre défaut.

Le bouquet.



Pendant que je me livrais à cet agréable travail, j'eus pour témoins et pour aides mes deux neveux. Il ne dépendait que de moi de profiter de leurs conseils ; je ne jugeai pas à propos de suivre leurs avis, mais je ne pus me dispenser de prendre part à la conversation suggérée par les fleurs.

— Onc' Zeorzes, disait Trotty en me présentant un dahlia flétri, est-ce que tu veux pas celui-là ? il est plus beau que les tiens.

— Oncle Georges, reprenait Boulot, sans me donner le temps de repousser l'offre de son frère, quand les fleurs remuent et se retournent comme ça, est-ce pour parler au vent ?

— C'est possible, mon vieux ; mais je n'en répons pas.

— Pour qui fais-tu ce bouquet, oncle Georges ?

— Pour une amie de ta maman, pour cette jeune personne qui nous a rencontrés hier.

— Ah ! oui, quand tu avais besoin d'être débarbouillé.

— Boulot, ne réveille pas ce triste souvenir.

— J'ai rien réveillé, oncle Georges... Je l'aime bien, miss Alice ! Elle m'embrasse et me donne des gâteaux et elle est gentille comme tout. Oui, je l'aime joliment, et toi aussi, hein ?

— Je l'estime ; j'ai beaucoup d'estime pour elle.

— Estime ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Cela signifie que c'est une personne... qui gagne à être connue... une très bonne dame, une dame charmante, la plus charmante dame du monde, une de ces dames que l'on voudrait voir tous les jours... excepté lorsqu'on vient de chercher des jacks... une de ces personnes que l'on regrette de quitter.

— Oh ! mais alors, je t'es... je t'estime et je t'aime aussi, et c'est la même chose ; pas vrai, oncle Georges ?

— Boulot, m'écriai-je, cours donc à la cuisine et apporte-moi un morceau de ficelle. Vite !

— Oui, oncle Georges, répliqua mon messenger en s'éloignant ; mais c'est la même chose, bien sûr !

A deux heures Suzanne vint chercher les enfants pour les habiller, et à trois heures nous nous mîmes en route.

Avez-vous jamais essayé de porter un bouquet et de tenir en même temps par la main deux jeunes naturalistes qui veulent se lancer à travers les haies ou patauger dans les fossés humides à la recherche d'une sauterelle ou d'un papillon ? J'espère que le ciel vous épargnera cette épreuve, car la tâche n'est pas facile. Je réussis néanmoins à l'accomplir, et les bébés conservèrent un aspect présentable ; mais, arrivé près de la pension de famille tenue par M^{me} Clarke, je sentis que mon chapeau s'inclinait d'un air tapageur sur mon oreille droite, tandis que le nœud de ma cravate chatouillait le centre de ma joue gauche. Il me fut impossible de remettre les choses en ordre aussi vite que je l'aurais désiré. Miss Mayton, assise sous la galerie extérieure, nous avait déjà vus.

M^{me} Clarke.



Alors seulement, je confiai le bouquet à Trotty, après lui avoir promis trois gros morceaux de sukandi, s'il avait soin de ne pas le laisser tomber ; puis nous pénétrâmes dans le jardin. A peine le porteur de ce léger fardeau eut-il franchi le seuil, qu'il aperçut sur la pelouse un jardinier qui faisait manœuvrer une machine à faucher.

— Quelle sanse ! s'écria-t-il, et dans l'exubérance de sa joie, il lâcha les fleurs.

Je les rattrapai avant qu'elles eussent touché le sol, j'entraînai mes compagnons, je saluai miss Alice et j'ordonnai à Trotty d'offrir son bouquet à la dame. Il s'exécuta d'assez bonne grâce ; mais pendant que notre hôtesse le remerciait, pendant qu'elle se disposait à l'embrasser, il lui glissa

entre les bras avec l'agilité d'une anguille, cria : « Viens donc, Boulot ! » et disparut en un clin d'œil au bas du perron.

Deux minutes plus tard, ces deux visiteurs peu cérémonieux suivaient, à une distance respectueuse, la machine à faucher, dont les procédés, expéditifs ne laissaient pas de les intimider, bien qu'ils ne la vissent pas fonctionner pour la première fois.

— Voilà les plus charmants bébés du monde, miss Mayton, dis-je en arrangeant ma cravate. Je rougis presque de les avoir amenés.

— Vous avez tort. Ils sont fort gentils, et c'est Hélène qui a raison, répliqua-t-elle. Qu'avez-vous à leur reprocher en ce moment ? Rien, n'est-ce pas ? J'aime à voir les enfants s'amuser.

— Moi aussi, pourvu qu'on me dispense de veiller à leur sécurité. La charge que j'ai acceptée est lourde, je vous assure, et si j'avais consacré à mes affaires la moitié des efforts que me coûtent ces petits garnements, mon associé me comblerait de bénédictions.

— Je n'en doute pas ; cela n'empêche pas qu'ils ne vous aient procuré l'occasion de me fournir une preuve de votre bon goût, répondit-elle en regardant les fleurs.

— Mon sort vous inspire si peu de pitié, que je suis fâché de n'avoir pas planté au beau milieu du bouquet un gros dahlia hors d'âge que Trotty m'offrait à votre intention.

— Plaisanterie à part, je n'ai pas mérité cette punition ; car j'admire tellement votre patience, que j'engagerai Hélène à ne jamais confier ses bébés à un autre que vous.

— Merci bien !

Nous causâmes ensuite de ma sœur, de nos amis communs, de livres, de musique. J'aurais volontiers discuté avec miss Mayton la philosophie cosmique, les tablettes assyriennes, le papier-monnaie, l'avenir des races latines, la question d'Orient ou tout autre sujet dont la sécheresse eût été plus que compensée par le plaisir que je ressentais à me trouver près d'elle. Jolie, douce, intelligente, railleuse sans méchanceté, vive et modeste à la fois, dépourvue d'affectation ou de coquetterie, avec sa toilette dont une modiste en renom n'aurait pas osé critiquer la gracieuse simplicité, elle méritait certes toute l'admiration qu'elle m'inspirait.

Hélas ! j'étais sans doute indigne de jouir longtemps seul du spectacle de ce modèle de la perfection féminine, car l'entretien fut bientôt interrompu. Si M^{me} Clarke, ainsi que miss Mayton m'en avait prévenu lors de notre

première rencontre à Hillcrest, hébergeait bon nombre de Newyorkaises, les représentants de l'autre sexe n'abondaient pas chez elle, et c'est sans doute pour cela que ma visite produisit une certaine sensation. A mon grand ennui, je vis arriver une à une sur le perron — tout à fait par hasard, cela va sans dire — les commensales de la maison, et je leur fus présenté à mesure qu'elles se montraient. Afin de ne pas enfreindre les lois de la politesse, je dus me contenter de n'adresser la parole à miss Mayton que de temps à autre, et encore fallait-il me borner à échanger avec elle une phrase ou deux.

Les pensionnaires de M^{me} Clarke.



On a déjà deviné, je crois, que je préfère la société des personnes raisonnables à celle des étourdis dont je m'étais constitué le protecteur, et en d'autres circonstances je me serais facilement résigné. Les lecteurs, loin de me plaindre, déclareront peut-être qu'il n'est pas donné au commun des mortels d'attirer ainsi une foule de jeunes beautés. Mais je leur rappellerai d'abord que je me suis bien gardé de parler de jeunes beautés, attendu que l'essaim en question se composait en grande partie de dames d'un certain âge, dont quelques-unes auraient rempli avec succès le rôle d'une des sorcières de Macbeth ; puis ils me permettront d'ajouter qu'eussent-elles toutes été plus jeunes et plus jolies que la vraie belle Hélène, j'aurais préféré rester seul avec miss Mayton.

D'ailleurs, je n'étais pas destiné à en être quitte à si bon marché. Pour la dixième fois, je venais d'exprimer à une nouvelle venue mon opinion sur l'état de la température, lorsqu'un cri formidable, un de ces cris que les sauvages ou les enfants savent seuls pousser, partit soudain de la pelouse, et

toutes les dames se levèrent, comme mues par le même ressort. Je suivis leur exemple, les dents serrées, souhaitant avec une charité peu chrétienne que l'auteur de ce vacarme n'eût pas crié pour rien. Du haut du perron, nous aperçûmes Trotty qui courait vers nous, une main dans sa bouche, pendant que Boulot le suivait en répétant d'une voix caressante :

— Voyons, ne pleure pas, Trotty. Ne pleure donc plus ; oncle Georges est là et il te consolera.

Les deux garnements grimpèrent assez lestement les marches du perron et nous rejoignirent. Comme on interrogeait en vain Trotty, qui ne répondait que par des sanglots, Boulot se posa en historien.

— Vois-tu, oncle Georges, Trotty a voulu fourrer ses doigts dans les petites roues de la machine qui coupe l'herbe, les méchantes roues se sont justement mises à tourner... et ça lui a fait mal.



Cette explication sembla soulager un peu Trotty ; il cessa de sangloter, jeta ses bras autour de mes jambes et s'écria :

— Onc' Zeorzes, sante-moi Minet, mon chat.

Le sang me parut se figer dans mes veines. J'aurais presque été capable d'étrangler cet affreux bébé, en dépit de ses souffrances. Je me penchai sur lui, je le caressai, je m'engageai à lui livrer, à bref délai, des joujoux à remplir une boutique ; je lui présentai ma montre en lui permettant de l'ouvrir. Il la repoussa avec dédain. Peut-être sa récente aventure lui avait-elle appris à se méfier des roues qui tournent. En tout cas, elles ne

l'intéressaient plus. Pour le moment, il ne songeait qu'à sa chanson. Une dame — la plus laide de la bande — proposa d'emmener Trotty, afin d'appliquer une compresse sur la main que le blessé refusait de nous montrer. Je la bénis du fond du cœur ; mais mon neveu ne prêta pas la moindre attention à cette offre charitable, il s'obstina à réclamer Minet, mon chat.

— Que veut le pauvre enfant ? demanda miss Alice.

Je me serais bien gardé de la renseigner. Par malheur, Boulot, moins discret que moi, s'empessa de livrer la clef de l'énigme.

— Il veut qu'oncle Georges lui chante Minet, mon chat, dit-il. Trotty aime qu'on lui chante cette chanson quand il s'est fait du mal.

— Oh ! chantez-la, monsieur Hannay, s'écria miss Mayton.

Les autres dames appuyèrent la requête d'un ton plus ou moins suppliant.

Je pris Trotty dans mes bras, non sans éprouver de nouveau une légère envie de l'étouffer, et je commençai à fredonner, tout bas, l'air de son infernale chanson.

— Ze veux que tu me dolotes dans cette chaise-là, dit l'aimable bébé.

Il n'y avait qu'à obéir. Je m'installai sur le siège à bascule qu'il me désignait d'un geste impérieux ; je le berçai et je continuai en sourdine ma romance. Alors mon tourmenteur me reprocha de ne pas prononcer les paroles d'une façon intelligible.

— Tu santes pas les mots. Ze veux entendre les mots ! s'écria-t-il.

Je récitai les paroles ineptes que l'on connaît, élevant le moins possible la voix et approchant mes lèvres de la bouche de Trotty. Au lieu de se regarder comme un auditeur privilégié, il ferma les poings et hurla :

— Sante plus haut !

— Mon chéri, répliquai-je avec une douceur hypocrite dont j'aurais rougi dans une situation moins critique, je t'ai chanté tout ce que je sais de ta chanson.

Je m'imaginai que le jeune mélomane se tiendrait pour satisfait ; mais Boulot veillait ! Il déclara que jamais, au grand jamais, les blessures de Trotty ne se cicatrisaient avant qu'il eût entendu le dernier mot de Minet, mon chat.

Et là, devant un auditoire de dames sensées, devant elle, il me fallut psalmodier jusqu'au bout cette ridicule chanson, vers par vers, à mesure que Boulot remplissait, à haute et intelligible voix, le rôle de souffleur. Je grinçai des dents par intervalles ; mon front devint moite, et je contemplai

Trotty avec un sourire qui cachait de sinistres pensées dont il aurait eu le droit de s’effrayer. Les dames m’écoutaient avec une attention qui eût flatté un artiste en renom, et néanmoins je me sentais si décontenancé, qu’un franc éclat de rire aurait dissipé ma gêne. Enfin, j’entendis une respectable vieille qui murmurait à l’oreille de sa voisine :

— Comme il aime cet enfant !... Pauvre homme ! la douleur de son neveu lui cause une véritable angoisse.

A ce moment, je venais d’arriver à la fin du dernier couplet ; sans cela, je crois que mon angoisse m’aurait poussé à jeter le blessé par-dessus la balustrade du perron. Je me bornai à m’en débarrasser en le posant sur ses pieds ; puis j’annonçai que l’heure du départ avait sonné, et je me disposais à prendre congé, lorsque la tante de miss Mayton insista pour nous garder à dîner.

— Pour mon propre compte, je serais enchanté de rester, madame Mayton, répliquai-je ; mais voilà deux jeunes gens qui ne sont pas encore habitués à aller dans le monde. Ma sœur ne me pardonnerait jamais si elle apprenait que je leur ai permis de dîner en ville.

— Je veillerai sur eux, me dit miss Mayton ; avec moi, ils seront sages, j’en suis sûre.

— Je ne serai pas assez cruel pour vous laisser tenter l’expérience ; car je suis sûr, de mon côté, que vous ne me remercieriez pas.

Mais elle insista d’une façon si gracieuse et c’était pour moi un si grand plaisir de me soumettre à ses volontés, que je me serais exposé à des risques autrement sérieux plutôt que de la contrarier. Elle s’assit à table, entre Boulot et Trotty. Comme il m’était interdit de choisir ma place, je m’estimai heureux de me trouver installé juste en face des bébés, position avantageuse dont je comptais profiter afin de leur adresser au besoin des clins d’œil et des froncements de sourcils. On servit la soupe. Je fis à mes neveux des signaux dont le sens ne fut pas compris tout d’abord ; car, au lieu de nouer plus solidement leur serviette sous leur menton, ils la détachèrent, ce qui exigea l’intervention de miss Alice. Bien que ce premier succès ne me rassurât qu’à moitié, je me tournai vers ma voisine de droite — une des sorcières citées plus haut — et j’entamai la conversation par quelque remarque banale. Elle se pencha poliment vers moi ; mais, soit qu’elle eût l’oreille dure, soit que sa pensée fût distraite, elle ne daigna pas me répondre. Suivant la direction de son regard, j’aperçus le plus jeune de mes neveux, qui, les bras tendus, la tête sur la nappe, tenait en l’air son assiette

pleine, dont il examinait le fond en levant péniblement les yeux. Je n'osai pas ouvrir la bouche de peur de provoquer, au détriment d'une de mes commensales, une avalanche de potage. Soudain Trotty redressa la tête, un sourire angélique illumina son frais visage, et il déposa son assiette sur la table, de manière à répandre une bonne partie de son contenu sur les plis neigeux de la robe de miss Mayton. Loin de se préoccuper de ce détail, le petit maladroit s'écria d'une voix ravie :

— Dis donc, Boulot, y a des totues su mon assiette ! Quelle sance !

Boulot s'apprêtait à examiner si la chance l'avait également favorisé, lorsque son regard rencontra le mien, et il renonça à satisfaire sa curiosité. Pour la première fois de sa vie, que je sache, miss Mayton parut un peu troublée. Cependant, elle ne tarda pas à se remettre. Durant le reste du repas, elle poussa l'oubli des injures jusqu'à combler de soins le misérable amateur de tortues.

Les tortues.



Grâce à une surveillance incessante qui m'empêcha de rendre pleine et entière justice au cordon bleu de M^{me} Clarke, je parvins à éviter, de la part

de mes neveux, toute nouvelle étourderie désastreuse. Je dois reconnaître, du reste, que le voisinage d'un aussi grand nombre d'étrangers contribua plus que mes efforts à imposer à ces messieurs une réserve inaccoutumée. Il est vrai que Boulot, sans adresser à qui que ce fût une requête directe, trouva moyen de se faire servir un second pot de crème au chocolat en disant d'un air ingénu :

— Quand mon oncle sera petit et que je serai grand, je demanderai toujours à mon oncle s'il veut pas encore un pot de crème.

Trotty ne se mit pas en frais d'imagination pour arriver au même résultat ; il se contenta de cette simple remarque :

— Boulot en a eu deux.

Il est vrai aussi que l'un ou l'autre des bébés — je ne me rappelle plus lequel — fut assez indiscret pour émettre des doutes sur la valeur intrinsèque de l'argenterie de M^{me} Clarke. Mais, sauf une vingtaine d'inconvenances de ce genre, je n'eus aucune faute très grave à leur reprocher. Peut-être aurais-je oublié jusqu'au lendemain le méfait impardonnable de Trotty, si, après le dessert, miss Mayton n'eût demandé la permission de se retirer un instant. Je compris alors qu'il était de mon devoir d'apprendre à mon neveu à se mieux conduire dans le monde ; l'entraînant sur le perron, je lui fis des remontrances qui l'impressionnèrent à un tel point, que je fus obligé de le consoler et de détruire l'effet produit par ma réprimande. Boulot, qui prenait toujours parti pour son frère lorsqu'il ne se querellait pas, avec lui, termina l'entretien par cette observation :

— Et puis, oncle Georges, il n'a pas cassé l'assiette.

Sur ce, les deux bébés me plantèrent là pour aller courir sur la pelouse, tandis que j'attendais miss Mayton afin de lui présenter mes excuses et prendre congé de ces dames.

Les locataires de M^{me} Clarke avaient coutume de se promener après dîner jusqu'au coucher du soleil. Ce soir-là, elles ne se départirent pas de leur habitude ; elles s'éloignèrent par groupes de deux ou de trois, me laissant libre de solliciter sans témoins la grâce de l'indigne Trotty. Je ne me félicitai nullement, ainsi que l'on pourrait le supposer, de rester ainsi seul. Je me regardais comme responsable de la maladresse de mon neveu, et mes réflexions n'avaient rien d'agréable. J'aurais de beaucoup préféré passer l'intervalle en causant avec une des pensionnaires de M^{me} Clarke, fût-ce avec la voisine sourde que le hasard m'avait donnée à table. Il me sembla

que mon hôtesse ne se montrerait jamais, et je finis par appeler mes neveux, espérant que leur bavardage me distrairait ; mais mon invitation demeura sans réponse.

Enfin miss Mayton parut. A peine l'eus-je aperçue que je bénis Trotty, son amour pour les tortues et la soupe qu'il avait versée. J'aimerais mieux payer le prix d'une robe de bal que d'être condamné à décrire la toilette de miss Alice. Je me bornerai donc à dire qu'au point de vue de la coupe, des nuances, des ornements, elle lui seyait à merveille et mettait en relief la beauté d'un visage que, jusqu'à cette heure, je m'étais contenté de trouver très gracieux ou très spirituel. Peut-être un reste de dépit — sentiment que l'escapade de Trotty rendait fort excusable — avait-il contribué à donner à son regard un peu plus d'éclat que de coutume et à accentuer davantage les roses de ses joues. Quoi qu'il en soit, elle avait l'air d'une reine, et son arrivée inattendue me causa un tressaillement involontaire. Je ne sais pas si elle le remarqua, mais je m'imaginai voir un éclair de satisfaction briller sur ses traits. Après avoir accepté en riant les excuses que je lui adressai au nom de Trotty, elle s'assit sur un des sièges du perron, et j'imitai son exemple. Depuis une demi-heure au moins, les enfants auraient dû être couchés. Je ne pensais guère à cela. La présence de miss Mayton avait suffi pour me faire oublier mes responsabilités. D'ailleurs, les deux petits diables ne couraient aucun danger immédiat, et je pouvais cesser de m'occuper d'eux jusqu'au moment où ils se rendraient coupables de quelque nouvelle diablerie. Ils avaient grimpé les marches du perron, lorsque je me serais volontiers dispensé de leur voisinage, et ils se livraient à des expériences sur un grand chien de Terre-Neuve, dont la douceur me paraissait exemplaire.

Je les laissai, sans le moindre remords, tourmenter le pauvre quadrupède. Je me sentais le plus heureux des hommes, et, on aura beau soutenir le contraire, le bonheur rend parfois égoïste. Je n'ai pas l'honneur de faire partie de la Société protectrice des animaux ; je parie néanmoins que, si le membre le plus zélé de cette digne confrérie eût été installé comme moi à côté de la plus aimable femme du monde, il ne se serait pas dérangé afin de tirer le brave chien des mains de ses bourreaux. Il aurait manqué à tous ses devoirs afin d'écouter la voix harmonieuse de miss Mayton, afin de jouir du spectacle de sa beauté. Le crépuscule vint et le jour baissa ; les étoiles commencèrent à briller, et nous nous mîmes à parler plus bas, sans doute à notre insu. Jamais musique ne m'a semblé plus douce que la voix de miss Mayton. Pourtant la population du monde entier aurait pu écouter notre

entretien .sans soupçonner le secret prêt à m'échapper. Les promeneuses rentrèrent les unes après les autres au bercail ; mais leur instinct féminin les empêcha d'interrompre notre conversation. En proie à d'étranges alternatives de bravoure téméraire et de méprisable poltronnerie, j'étais décidé à risquer ma déclaration, et néanmoins je reculai devant la tâche avec une terreur qui aurait bien surpris mes anciens compagnons d'armes.

L'ami des enfants.



Au moment où je me croyais enfin sur le point de vaincre ma pusillanimité, une ombre se dressa entre ma compagne et moi ; puis une voix — celle de Boulot — vint se mêler à la conversation. L'intrus, sans rime ni raison, m'interrompit au beau milieu de la phrase la plus courageuse que j'eusse encore prononcée, ou plutôt commencée.

— Oncle Georges vous estime, miss Mayton, dit-il à brûle-pourpoint.

— Vraiment, Boulot ? répliqua la demoiselle. Et est-ce ton oncle qui t'a chargé de me faire part de cette étonnante nouvelle ?

— Oh ! mais pas du tout ; il...

— Boulot, m'écriai-je, je te préviens que tu seras sévèrement puni si tu te montres si peu digne de la confiance que je t'ai témoignée !

— Laissez-le parler, monsieur Hannay, me dit miss Mayton. Vous connaissez le proverbe : la vérité sort de la bouche des enfants. De quoi s'agit-il, Boulot ?

— Eh bien, mon oncle vous estime parce qu'il voudrait toujours rester avec vous, parce que vous êtes la plus...

Comme je craignais que Boulot ne devînt par trop explicite, je me dépêchai de lui poser la main sur la bouche.

— Voyez-vous, miss Mayton, dis-je après avoir pris cette précaution indispensable, les plus charmants bébés du monde, dont vous avez sous les yeux un échantillon, ont la terrible manie d'interroger les gens. Or, ce matin, poussé à bout par les questions incessantes de ce jeune indiscret, j'ai cherché à lui démontrer la nature de l'estime que certaines dames inspirent aux messieurs de mon âge.

— Oui, oui, je sais, reprit Boulot, qui finit par échapper à mon étreinte. Seulement je crois, pour sûr, que ça veut dire qu'il vous aime beaucoup, n'est-ce pas ?

Il y eut un moment de silence qui me sembla durer un siècle. O les enfants terribles ! Comme on a raison de les redouter ! Je cherchai en vain un moyen de détourner la conversation. Chose plus étrange encore, miss Mayton ne m'aidait pas à sortir d'embarras. Se pouvait-il qu'elle ne fût pas tentée de venir à mon secours ? Si j'hésitais davantage, ne me prendrait-elle pas pour un niais ? Après tout, la franchise est la meilleure des politiques. Je me décidai donc à parler, coûte que coûte.

— Miss Mayton, dis-je, vous n'ignorez pas que Boulot est un étourdi qui répète tout ce qu'il entend et parfois ce qu'il s'imagine avoir entendu. Cependant il me faut reconnaître que ce soir il a été un interprète des plus fidèles. De quelque façon que vous acceptiez mon aveu, je vous supplie de ne pas mettre en doute ma sincérité. Il y a déjà plusieurs années que j'ai le bonheur de vous connaître, et mon... estime ne date pas d'hier...

— Ah ! mais, oncle Georges, tu parles tout le temps, s'écria Boulot, et c'est pas poli. Moi, quand j'aime quelqu'un, je l'embrasse.

Miss Mayton fit un petit soubresaut et mes pensées se succédèrent avec une rapidité vertigineuse. Elle ne rappelait pas à l'ordre Boulot, dont l'inactivité prouvait cependant que son unique intention était de m'indiquer la conduite à suivre en pareille occasion. Elle ne paraissait nullement fâchée. Devais-je me flatter...

Alice et Boulot.



Bref, je me penchai vers elle et, agissant d'après la suggestion de Boulot — en partie, du moins — je posai mes lèvres sur la main qu'elle m'abandonna. Elle ne montra pas la moindre colère, et lorsque son visage se tourna de mon côté, je reconnus à la vague clarté des étoiles que mon estime était payée de retour.

Sans lâcher la main que je tenais, je me redressai de toute la hauteur de ma taille et j'adressai au ciel de ferventes actions de grâces. Soudain Boulot s'écria :

— Je veux vous embrasser aussi !

Alors je vis ma glorieuse Alice enlever dans ses bras le petit garnement et lui témoigner plus d'affection qu'il n'en fallait pour me convaincre de la sincérité de son pardon. Puis elle s'empara de Trotty, à moitié endormi entre les pattes de son ami le terre-neuve, et le combla de caresses — sans doute pour lui démontrer qu'elle oubliait l'accident de tantôt, car je n'osais voir là une preuve de reconnaissance.

Tout à coup une ou deux dames apparurent sur le perron.

— Allons, mes enfants, dis-je, je vous ai fait veiller trop tard. En route !
Bonsoir, mademoiselle ; demain la voiture sera là à trois heures.

— Bonsoir, monsieur Hannay, répliqua la voix la plus douce du monde ;
à trois heures, je serai prête.

CHAPITRE VII.

LES PRÉFÉRENCES DE BOULOT. — LA VALLÉE HEUREUSE. UNE CHÈVRE QUI PREND LE MORS AUX DENTS. — MIKE EN COLÈRE.

— Boulot, demandai-je lorsque nous eûmes franchi le seuil du jardin de M^{me} Clarke, qu'est-ce que tu aimes le mieux au monde ?

— Les gâteaux, répliqua-t-il sans hésiter.

— Et après ?

— Les oranges.

— Et après ?

— Les figures, les minets, les tambours et les boîtes à couleurs et les ménages pour faire la dînette, et les crayons.

— Est-ce tout ?

— Oui... Non... J'aime les grands chiens noirs et les chèvres qui tirent une voiture.

— Très bien, mon chéri, pas plus tard que demain tu auras la chèvre, la voiture et le reste.

Boulot poussa une exclamation qui annonçait moins de plaisir que de surprise ; il paraissait douter que je fusse capable d'exaucer en un seul jour tous ses vœux.

— Pour de vrai ? dit-il. Tu pourras jamais !

— Sois tranquille. Nous irons ensemble dans les boutiques et tu choisiras ce qui te plaira.

— Et Trotty n'aura rien ?

— Si ; il fera aussi son choix. Voyons, qu'est-ce que tu veux, Trotty ?

— Ze veux une pipe ouze.

— Et quoi encore ?

— Veux une pipe ouze. Z'ai pas besoin d'un tas de zoses à la fois, pace que Boulot me les pend.

La pipe rouge.



— Tu as reconnu de bonne heure l’embarras des richesses ; Trotty, tu es un philosophe.

— Non, ze suis pas un losophe !

J’embrassai le bébé afin de lui prouver que je n’avais pas eu la moindre intention de l’offenser, et il ne protesta plus.

A quoi bon essayer de décrire les sentiments qui m’animèrent ce soir-là ? Je savais ou je croyais savoir qu’Alice ne repousserait pas la demande que je n’avais pas encore osé lui adresser ; qu’elle consentirait à devenir ma femme. Elle était orpheline et par conséquent libre de disposer de sa main. Quiconque s’est trouvé dans la même position que moi devinera sans peine les alternatives de joie et de nobles résolutions qui élevèrent mon âme, dont l’essor ne peut se comparer qu’à celui de l’alouette saluant un beau lever de soleil. Les autres me comprendraient si peu, que ce serait perdre mon temps que de me mettre en frais d’éloquence.

Quand Suzanne, après avoir couché mes neveux, vint m’annoncer qu’ils me demandaient, je me hâtai de me rendre à leur invitation. Je leur racontai toutes les histoires qu’ils réclamèrent. La justice m’oblige à reconnaître qu’ils ne furent pas trop exigeants. Comme ils avaient veillé plus tard que de coutume, le sommeil s’empara d’eux sans leur laisser le temps de me donner un avis préalable. Je ne dois pas oublier de constater que Boulot, en terminant sa prière, implora une bénédiction spéciale pour « la bonne dame que l’oncle Georges estime ». Si je ne craignais de me répéter, je dirais que les bébés endormis avaient vraiment l’air de deux petits séraphins privés de

leurs ailes. Tandis que je les contemplais, mon bougeoir à la main, je me rappelai un devoir trop longtemps négligé. Je m'empressai de regagner la bibliothèque, où j'adressai à ma sœur la réponse suivante :

« MA CHÈRE HÉLÈNE,

« Je t'aurais écrit plus tôt si j'avais su au juste que te dire au sujet de tes chers enfants. J'avoue que hier encore quelques-unes de leurs vertus me trouvaient aveugle et je m'imaginais découvrir en eux certains défauts. Mais aujourd'hui les écailles me sont tombées des yeux et je vois clairement que mes neveux sont des anges, de véritables anges. Si l'éloge te paraît exagéré, tu n'as qu'à t'adresser à ton amie Alice Mayton, qui, j'en suis sûr d'avance, me donnera raison. Ne te presse pas de revenir, tout marche à ravir. Lors même que tu te déciderais à rentrer au bercail, je me figure que je m'inviterais à passer le reste de l'été chez toi. Je ne suis plus disposé à me moquer des gens qui se résignent à vivre hors de la ville, quand leurs affaires les obligent à monter en wagon deux fois par jour. Demande à Tom s'il ne connaît pas dans ces environs une propriété disponible qui pourrait me convenir.

« Je te répète que tes bébés sont des anges. Alice Mayton aussi est un ange, et il n'existe pas au monde un homme plus heureux que

« Ton frère affectionné,

« GEORGES HANNAY. »

Réveillé dès l'aube, je fus le premier à rechercher la société de mes neveux. J'éprouvais le besoin d'épancher mon bonheur dans une âme sympathique, dans une âme innocente et pure. J'aurais voulu avoir près de moi ma sœur ou ma mère, et à leur défaut un confident quelconque m'était indispensable. Boulot remplissait les conditions voulues. Il eût été difficile de trouver un auditeur plus attentif, et si son âge l'empêchait parfois de me

comprendre, c'était là une garantie de discrétion. Son babil me charma plus que n'auraient pu le faire le discours du philosophe le plus sensé.

Quant à Trotty — bénie soit la loi des compensations ! — il n'avait jamais l'air d'écouter ce qu'on lui disait, mais il remplissait son rôle d'écho avec une facilité merveilleuse. Le matin en question, il utilisa ce talent en murmurant sans cesse : « Miss Mayton, miss Mayton » avec des intonations dont la dernière me paraissait invariablement la plus douce. Je dois convenir cependant que Boulot profita de chaque occasion qui se présenta pour me rappeler mes promesses de la veille et que Trotty réclama de temps à autre sa pipe rouge ; mais ces interruptions ne servirent qu'à rehausser la joie que je ressentais lorsque nous revenions au sujet le plus intéressant de notre entretien.

Les emplettes.



Les emplettes de Boulot nous occupèrent pendant deux ou trois heures et remplirent tout l'espace vide de notre voiture ; au grand regret des enfants, il fallut renoncer à installer à nos côtés la chèvre et le véhicule qu'elle devait traîner.

Le programme de la journée fut rédigé à la satisfaction générale. Je donnai un dollar à Mike, qui se chargea de harnacher la chèvre et d'apprendre aux enfants à diriger leur équipage. Cet arrangement me laissa libre de m'éloigner, sans risque d'être poursuivi par deux petits anges désireux de m'imposer leur société.

Comme beaucoup de bons cavaliers, je pense que les chevaux se mettent bien vite d'accord avec ceux qui savent les monter ou les conduire. Il m'a toujours semblé, durant mes campagnes, que mon Bucéphale devinait parfaitement si son cavalier était triste ou enjoué. Quoi qu'il en soit, il est certain que cet après-midi-là l'attelage de Tom se montra d'une humeur très conforme à la mienne. Les deux trotteurs avaient une allure à la fois fière et heureuse ; ils mordaient gaiement leur frein et leurs sabots touchaient à peine le sol. Néanmoins, ils ne se montraient pas rétifs et ils ne s'effrayèrent même pas à l'approche d'une bruyante locomotive, destinée à broyer le macadam, que je rencontrai en route.

Lorsque je m'arrêtai devant la demeure d'Alice, je jetai les rênes au jardinier et je vis que la plupart des locataires de M^{me} Clarke se trouvaient groupées sous la galerie extérieure et sur la pelouse. Les dames, quand elles le veulent, ont une mémoire excellente, et la veille j'avais annoncé à haute voix l'heure précise de ma visite. Miss Mayton vint aussitôt à ma rencontre en toilette de promenade. Elle était très calme, cela va sans dire, mais plus rayonnante que jamais.

— Où sont les bébés d'Hélène ? me demanda-t-elle en lançant un regard du côté de la voiture, dès que nous eûmes échangé quelques paroles de politesse.

— Je n'ai pas osé les amener, répliquai-je ; je sais combien vous êtes patiente avec eux ; mais j'ai craint qu'ils ne tourmentassent votre tante.

— Ma tante est un peu indisposée et elle ne sortira pas aujourd'hui.

— Alors je regrette d'avoir été assez cruel pour résister aux larmes de Trotty. N'importe, nous pourrons les prendre en route.

Sur ce, Alice, qui descendait déjà les marches du perron et avait ouvert son parasol, m'adressa un sourire de bienvenue que les curieuses placées derrière elle auraient bien voulu voir.

Cette fois, mes beaux trotteurs, dont je contins l'ardeur, s'éloignèrent sans trop allonger le pas, avec autant de décorum que si c'eût été un dimanche et qu'il se fût agi de se rendre à l'église. Chemin faisant, nous nous désignâmes tous les jolis jardins et toutes les villas pittoresques devant

lesquels nous passions, de façon à donner à croire que ce spectacle varié nous intéressait au plus haut degré. Nous rencontrâmes d'autres promeneurs dont les voitures, les attelages ou les toilettes excitaient non moins visiblement notre attention. Mais, arrivé au delà des limites de la ville, lorsque je me fus engagé dans « la Vallée Heureuse », route qui remontait ou s'abaissait à travers bois en décrivant de nombreuses courbes, je me retournai pour contempler ma compagne. Ses yeux rencontrèrent les miens et, bien qu'ils brillassent d'un bonheur que je n'y avais jamais vu, ils se remplirent de larmes. Ces larmes passagères, pluie d'été que dore un rayon de soleil, n'avaient rien d'attristant.

L'entretien échangé durant cette promenade ne me causa pas le moindre ennui, je vous prie de le croire ; mais je me garderai bien de le répéter, convaincu qu'il vous ferait bâiller. Je suis un lecteur insatiable et une longue expérience m'a appris à sauter, dans une œuvre d'imagination, les confidences de ce genre. En général, le conteur, si charmants que soient les héros qu'il nous présente, leur place dans la bouche une foule d'absurdités qu'il est difficile d'écouter sans rire et qui n'ont d'autre mérite que celui de l'invention. Je veux bien admettre que l'on pourrait citer quatre ou cinq personnages imaginaires auxquels nos grands poètes prêtent un langage raisonnable. C'est l'unique concession que je me sente disposé à faire. En ce qui me regarde, j'avoue d'ailleurs que ma conversation, telle que je me la rappelle, ne me semble guère digne d'être sténographiée, à moins que la sincérité ne soit devenue une qualité assez rare pour mériter un pareil honneur. Je me bornerai donc à dire que, si je m'étais estimé heureux la veille, mon bonheur me parut sanctifié ce soir-là.

Mériter l'affection d'une jeune fille naïve, c'est un honneur qui surpasse tous ceux que les cours ou les camps peuvent donner ; mais n'a-t-on pas le droit de s'enorgueillir davantage lorsque celle qui vous juge digne d'elle, qui vous confie sans hésiter le soin de son bonheur, est une personne dont le contact du monde a déjà développé la rare intelligence ? Une nature comme celle d'Alice ne décide rien à la légère et n'accorde son estime qu'à bon escient. Cette certitude, qui m'avait d'abord effrayé et qui expliquait mes hésitations, me comblait aujourd'hui de joie, car je savais que miss Mayton avait refusé plusieurs prétendants dont la fortune dépassait de beaucoup la mienne.

Les minutes s'écoulaient avec une rapidité désolante ; il me fallut, bien à contre-cœur, faire rebrousser chemin à mes chevaux. Laissant derrière nous

la Vallée Heureuse, nous ne tardâmes pas à arriver presque en vue du faubourg d'Hillcrest.

— Maintenant, me dit Alice, il s'agit d'avoir l'air de gens sérieux. Je vous ai prévenu que ma tante a très bonne opinion de vous et qu'à tort ou à raison elle se fie à mon jugement ; néanmoins, comme elle ignore l'offre que vous avez daigné me faire et que j'ai eu la sottise d'accepter...

— Alice !

— Je retire le mot, car je vois que vous ne me croiriez pas si je le maintenant. Enfin, il est inutile de révéler trop tôt un secret qui, avant peu, n'en sera plus un. Vous allez donc prendre la mine d'un monsieur ennuyé qui remplit un devoir de politesse envers l'amie de sa sœur.

— Je tâcherai, répliquai-je. En attendant, voici mon adieu à la Vallée Heureuse et à l'heureux après-midi que j'y ai passé.

Je ne me souviens plus au juste de quelle façon je me disposais à formuler mes adieux à la vallée ; je me souviens seulement que ma compagne tourna vers moi un visage où rayonnaient une joie et une confiance qui auraient certes suffi pour divulguer notre innocent secret au spectateur le moins perspicace, lorsque tout à coup retentit une sorte de hurlement infernal. Ce hurlement se divisa bientôt en deux cris distincts qui se prolongèrent indéfiniment. Quoique nous ne vissions personne, les chevaux eux-mêmes dressèrent les oreilles et Alice sembla effrayée. Les cris se rapprochèrent, accompagnés d'un nouveau bruit assez semblable à celui que produirait une caisse vide exécutant des soubresauts involontaires. Soudain, tandis que nous dépassions la dernière courbe du chemin, je vis apparaître en l'air le plus jeune de mes neveux, venant de je ne sais où ; il décrivit une parabole et ricocha, après avoir touché une protubérance du sol, pour s'arrêter dans un fossé voisin. Deux secondes plus tard, une chèvre blanche fit son entrée en scène, traînant une voiture renversée à laquelle Boulot se cramponnait de toute la force de ses petits poings, non sans pousser des cris effroyables. Enfin, une secousse, causée par une collision entre le véhicule et une grosse pierre, obligea Boulot à lâcher prise. Alors la chèvre, débarrassée d'une partie de son fardeau, examina le terrain, contempla l'horizon d'un air rêveur et s'éloigna tranquillement par le sentier qui conduisait vers le domicile de son ancien maître.

Accident de voiture.



— Boulot, criai-je, auras-tu bientôt fini de crier de la sorte ? Tu es sain et sauf, à ce que je vois. Arrive ici et explique-nous comment tu te trouves sur cette route. Où est Mike ?

— Il... bou... ou... ou !... nous a laissés là pour... bou... ou... ou... pour aller 'lumer sa pipe, et alors... bou... ou... ou !... le fouet a tapé la chèvre, la voiture a fait la culbute, et...

— Mésante vieille chèvre a fissé son camp, ajouta Trotty, comme pour corroborer le témoignage de son frère.

— Trotty, je te mettrai au pain sec si tu répètes ces vilains mots-là.

— C'est pas moi, c'est toi qui as dit ça l'aute jou, riposta l'incorrigible bébé.

— Tu dois te tromper, répliquai-je d'un air penaud. N'importe, courez tout droit à la maison pour que Suzanne vous débarbouille et vous habille.

— Oh ! oncle Georges, s'écria miss Alice avec une éloquence persuasive, vous n'y songez pas. Renvoyer ces pauvres bébés quand ils ont couru un si grand péril ! Vous savez d'ailleurs que nous devons les prendre en route. Monte, mon cher Boulot ; monte, Trotty ; nous allons vous emmener.

Cette proposition consola immédiatement les deux enfants ; Trotty s'empessa d'accourir en criant :

— Viens, Boulot ; nous allons pomené en voitu et pas avec ta méçante chève.

— Prenez garde, Alice ! m'écriai-je à mon tour. Ces gamins sont dangereux. Rappelez-vous l'assiette aux tortues. Si vous les laissez faire, ils vont mettre votre toilette dans un bel état !

— Silence, monsieur, répondit-elle en riant. Je me rappelle fort bien les tortues ; mais je me rappelle aussi ce que nous devons à vos neveux, si vous l'oubliez. Sans Boulot, vous ne m'auriez pas encore adressé certain discours que je ne regrette pas trop d'avoir entendu.

Je donnai donc à mes trotteurs le signal du départ, et lorsque nous arrivâmes devant la pension de M^{me} Clarke, on dut nous prendre pour deux victimes qui venaient de passer de mauvais quarts d'heure à surveiller d'une façon peu efficace un couple de bébés récalcitrants. Comme je ne tenais pas à fournir à mes neveux l'occasion de dissiper cette illusion, je me hâtai de repartir, après avoir aidé miss Mayton à descendre.

La première personne que je rencontrai en route fut Mike, qui nous rejoignit au pas de course.

— Ah ! vous voilà, vauriens... sauf votre respect, maître Georges. Quand j'ai vu la chèvre qui trimbalait derrière elle le reste de la voiture, j'aurais parié qu'ils avaient tous les os rompus. Ce n'est pas leur faute...

Les enfants gâtés.



— Puisque ce n'est pas leur faute, Mike, nous n'avons aucun reproche à leur adresser.

— Non, ce n'est pas leur faute s'ils ne se sont pas cassé bras et jambes ! Dès qu'on tourne le dos, ils tombent dans quelque guêpier. Ça ne rate jamais. S'ils se trouvaient sur le passage d'un troupeau de popotames, ils se mettraient à les agacer au lieu de se sauver.

— Bah, Mike, le mal n'est pas grand, après tout ; il sera facile de remplacer la voiture et la chèvre se retrouvera. Ne les grondons pas, — il faut bien que les enfants s'amuse.

— Qu'ils s'amuse et se cassent le cou, alors ! Je m'en lave les mains ; je ne me charge plus de les surveiller, répliqua en grommelant l'irascible Irlandais, tandis que je m'éloignais.

Au fond, j'étais bien obligé de m'avouer qu'il avait raison de s'inquiéter du sort qui attendait les bébés d'Hélène. Tous les jours ils s'exposaient à de plus grands périls que celui auquel ils venaient d'échapper. D'ailleurs, en ce moment, Mike n'avait pas les mêmes motifs que moi pour se montrer indulgent.

Du reste, sa colère n'avait guère impressionné les coupables. Pour ma part, tous les dangers qu'aurait pu imaginer le brave cocher n'eussent pas suffi pour troubler le moins du monde ma sérénité. Boulot et son frère semblaient partager ma disposition d'esprit. Peut-être le contact de miss Mayton avait-il produit cet effet. Peut-être n'était-ce là que le résultat naturel de la réaction provoquée par l'aventure dont j'ai raconté les péripéties. Enfin, peu importe la cause, toujours est-il que, durant le reste de la soirée, deux petits porteurs de vêtements fort sales me donnèrent une idée de la façon dont doivent se comporter les anges du paradis. Ils poussèrent la sagesse jusqu'à manger leur souper sans se livrer à aucune de leurs fredaines habituelles. Ils s'abstinrent d'enlever, en cachette, des fragments de vivres plus ou moins grasseyés que l'on retrouvait plus tard sur le piano, dans un buvard ou dans d'autres réceptacles qui ne sont pas destinés à servir de garde-manger. Le souper terminé, ils réclamèrent un tra la la ; mais lorsque je leur chantai Mire dans mes yeux les yeux et Toi qui règnes sur mon cœur, ils me permirent d'arriver jusqu'au bout de chacune de ces romances sans m'adresser la moindre critique. J'ai même lieu de croire, à en juger par leurs regards, que je trouvais en eux des auditeurs capables d'apprécier le sentiment que je sus prêter à des paroles triviales. L'heure de la retraite ayant sonné, ils m'invitèrent à les accompagner jusqu'à leur chambre. J'aurais eu grand tort de refuser ; car ils avaient trop envie de dormir pour se montrer aussi exigeants que de coutume. A peine Boulot eut-il posé la tête sur son oreiller qu'il ferma les yeux, se croisa les mains et murmura cette courte prière :

« Cher Seigneur, bénis papa et maman et Trotty et oncle Georges et tout le monde... et bénis tout plein la bonne, bonne dame qui m'a consolé après que la méchante chèvre m'a fait dégouliner... et je voudrais l'avoir toujours là chaque fois que nous aurons du chagrin. Amen. J'ai fini. Bonsoir. »

Quant à Trotty, il se livra à ses exercices habituels ; il se tortilla, s'allongea, respira bruyamment ; puis, malgré la durée de ses efforts préparatoires, il prononça une oraison encore plus brève que celle de Boulot :

« Ché bon Dieu, dit-il, laisse pas reveni cette vieille chèvre pou me fai du bobo aux zambes et bénis onc' Zeorzes et la jolie dame qui m'a doloté. »

CHAPITRE VIII.

UN JOUR DE PLUIE. — LA MÈRE GODICHON. LE CAFÉ AU POIVRE ROUGE. CŒURS D'ACIER.—COMMENT ON AGRANDIT LA BOUCHE D'UNE BALEINE.

Le lendemain matin, l'horizon que je découvris en ouvrant ma fenêtre avait un aspect qui eût rempli de terreur toute autre âme que celle d'un fiancé de fraîche date. Lorsque j'ouvris les yeux, il pleuvait depuis longtemps déjà, et la pluie continua de tomber avec une persistance qui annonçait de sa part l'intention de poursuivre son œuvre d'arrosage jusqu'à la fin de la journée. Un immense nuage d'un gris sale voilait le ciel, des flaques d'eau s'étendaient dans les rues où, quelques heures auparavant, on ne pouvait marcher sans soulever des flots de poussière. Les fleurs penchaient la tête comme des vagabonds qui ont passé la nuit à boire et rougissent de se montrer au grand jour. Les plus fières volailles avaient l'air de poules mouillées et les héros des basses-cours voisines qui s'aventuraient dans nos parages, cherchaient impunément un refuge sur les perchoirs de Tom. Notre coq, dont Mike vantait les instincts belliqueux et racontait volontiers les prouesses, était trop démoralisé pour demander raison aux intrus.

Par bonheur, lorsqu'un homme se trouve dans une disposition d'esprit aussi heureuse que la mienne, il ne se laisse pas aisément abattre par le mauvais temps. J'aurais certes préféré pouvoir me promener en voiture sous un ciel d'azur, flâner à l'ombre des arbres ou me rendre dans l'après-midi au bureau de poste par une route qui conduit juste en face de la demeure de M^{me} Clarke. Mais je ne m'abandonnai pas à des regrets égoïstes. Non loin de moi reposaient deux petits dormeurs auxquels je devais beaucoup. Ils ne manqueraient pas de se désoler en voyant l'état du ciel et de la terre. Je m'imposai généreusement la tâche de les divertir au point de leur faire oublier que le soleil ne brillait que par son absence. Je me promis d'aller m'installer à leur chevet dès qu'ils se réveilleraient et d'avoir une histoire à leur raconter, une histoire assez amusante pour les mettre de bonne humeur.

Il ne s'agit que de bien débiter, pensai-je. Une fois en train de rire, ils se moqueront comme moi des nuages et de la pluie.

Un jour de pluie.



Je me mis aussitôt à préparer le canevas d'un récit spécialement fait pour intéresser mes chers neveux et sur lequel je pusse semer des broderies d'une gaieté irrésistible. Le théâtre devait représenter une maison de campagne durant une matinée pluvieuse, sans autres acteurs que deux petits garçons qui, malgré le mauvais temps, riraient à tout propos. Comme la plupart des gens qui n'ont pas embrassé la profession de romancier, je procédai avec une certaine lenteur à la confection de mon canevas ; à vrai dire, mon esprit peu inventif ne m'avait encore fourni que les premiers traits du plan que je viens d'esquisser, lorsqu'une série de grognements partit de la chambre voisine.

— As-tu bientôt fini, Boulot ? criai-je.

— Non, je commence.

— De quoi te plains-tu ? demandai-je en me levant et en m'habillant à la hâte.

— Hou... hou... ya... bou... gaa !

La réponse ne me parut pas très claire, bien qu'au fond elle annonçât beaucoup d'ennui compliqué d'une forte envie de bâiller ; je répétai donc ma question en ajoutant :

— Parle plus haut, mon chéri, je n'ai pas compris ce que tu disais.

— Je disais rien du tout.

— Je croyais que tu souhaitais le bonjour à ton oncle.

— J'ai pas envie de souhaiter bonjour à personne.

— Voyons, Boulot, sois sage.

— J'ai pas envie d'être sage.

— Veux-tu que je te raconte une histoire ?

— Je connais toutes tes histoires.

— Une histoire neuve ?

— Non.

— Veux-tu du sucre candi ?

— Tu n'en as plus.

— Il est certain que tu n'en auras plus, toi, si tu t'obstines à être grognon.

La menace demeura sans réplique ; mais presque au même instant j'entendis un remue-ménage de mauvais augure dans la direction du lit des bébés ; un oreiller fit plouf en tombant par terre, et ce bruit fut aussitôt suivi d'un autre qui ressemblait beaucoup à celui d'une gifle vigoureusement appliquée ; puis éclata un cri plaintif, perçant, prolongé, qui rappelait à s'y méprendre la musique que produit une roue de wagon mal graissée.

— Qu'est-ce qu'il y a, Trotty ?

Cette fois la réponse m'arriva avec la promptitude de l'éclair.

— Boulot m'a donné une zife... Ah... ah... ah !

— Pourquoi as-tu frappé ton frère, Boulot ?

— Je l'ai pas tapé.

— Si ! riposta une voix criarde.

— Non !

— Alors pourquoi pleure-t-il ? demandai-je.

— Eh bien, répondit Boulot, je me retournais dans le lit, ma main était dehors et elle a tombé sans faire exprès sur le nez de Trotty.

Durant l'entretien j'avais achevé de m'habiller et j'entrai dans la chambre des bébés, tandis que Boulot arrivait à la fin de son explication. Mes deux neveux, sans doute pour mieux démontrer l'esprit d'opposition qui les animait, se tenaient assis non au chevet, mais au pied de leur couche.

L'aîné avait l'air aussi maussade qu'un détenu accroupi au fond de son cachot et le visage du plus jeune était inondé de larmes.

— Allons, mes enfants, il ne faut pas vous quereller. Qu'est-ce que papa pense de vous, lorsqu'il vous voit vous disputer ainsi ?

— Il pense rien, parce qu'il est pas là, répliqua Boulot, dont l'esprit peu logique ne tint aucun compte de la tournure conditionnelle de ma phrase.

— Tu sors de la question, Boulot. Que penserait-il de toi, s'il était là ? Il ne serait pas content et il te gronderait.

— Il nous gronde pas quand le ciel est noir ; il bâille tout le temps.

— Il est permis de bâiller, bien que ce ne soit pas poli ; mais parce que l'on s'ennuie, on n'a pas le droit de battre le voisin.

— C'est la faute de la pluie, répondit Boulot avec un gros soupir qui ressemblait à un bâillement. Je voudrais qu'il y ait jamais de vilaine pluie !

— Alors les arbres et les fleurs mourraient de soif. Avec quoi ferait-on des bouquets... et des sifflets ? Où prendrait-on de l'eau pour te débarbouiller ?

— J'aime pas qu'on me débarbouille, ni Trotty non plus. On débarbouille pas les oiseaux.

— Ton observation ne manque pas d'une certaine justesse ; mais passons à un autre ordre d'idées. Qu'est-ce que tu boirais, faute d'eau ?

— Mike ne boit jamais d'eau, lui. Il y a du lait, du chocolat, du thé, de la bière, du vin et un tas de bonnes choses.

— Admirablement raisonné, Boulot. Mais, sans la pluie, les rivières et les bassins seraient vite desséchés. Où ferais-tu aller ton petit bateau ?

— Tu vois, Boulot, t'es un méchant ! s'écria Trotty dont les larmes recommencèrent à couler.

— Je suis pas un méchant et j'aime pas la vilaine vieille pluie, voilà ! J'ai pas envie de me lever et je veux que Suzanne nous donne à déjeuner dans notre lit.

Ce programme, d'une nouveauté attrayante, charma Trotty, qui cessa de sangloter et répéta :

— Oui, dans notre lit.

— Écoutez, mes enfants ; on ne déjeune pas dans son lit à moins d'être malade. Habillez-vous donc de façon à être prêts quand la seconde cloche sonnera, si vous tenez à boire ou à manger un tas de bonnes choses, comme dit Boulot. Ensuite nous chercherons d'autres amusements.

Boulot, sans perdre son air renfrogné, sauta à bas de son lit et ramassa un de ses bas, tandis que son frère se remettait à pleurer.

— Trotty, criai-je, tu m'écorches les oreilles.

— Z'ai pas toussé tes o'eilles.

— Voyons, arrive ici, dis-je en m'emparant du mutin, dont je rassemblai à la hâte la légère défroque.

Je n'avais pas habillé un gamin de cet âge depuis l'époque où je m'étais habillé moi-même pour la première fois. Je réussis néanmoins à l'affubler d'une partie de son accoutrement. L'autre bébé, au lieu de s'occuper de sa propre toilette, me regardait faire.

— Si tu veux déjeuner, lui dis-je, je te conseille de te dépêcher. Il faut être convenablement vêtu pour se mettre à table.

Boulot, après avoir contemplé le bas qu'il tenait à la main, commença à s'habiller avec une rapidité qui me surprit d'autant plus que les bottines de Trotty me donnaient un mal incroyable.

— Où est le crochet, Boulot ? demandai-je. Il n'y a pas moyen de faire entrer ces boutons.

— Le crochet ? Dis donc, Trotty, qu'est-ce que t'as fait du crochet ?

— Z'ai pas eu le cosset.

— Si, tu l'as eu. Tu te rappelles pas ? Nous avons joué au dentiste avec Minet ; je voulais lui arracher une dent et je t'ai donné le crochet pour me le tenir. Où l'as-tu mis ?

— Sais pas, répliqua Trotty, qui plongeait la main droite dans une de ses poches dont il retira le cadavre d'une grenouille.

— Cherche encore, dis-je en lançant par la fenêtre les restes mortels du batracien, ce qui arracha à Trotty un cri de désespoir.

Le premier moment d'angoisse passé, il fouilla de nouveau dans sa poche. Ses recherches furent récompensées par la découverte d'un clou, d'un marron, de deux cure-dents et d'une vis à tension appartenant à la machine à coudre d'Hélène. Impatienté, je me mis moi-même à l'œuvre, et glissant la main dans le capharnaüm où mon neveu se plaisait à engloutir pêle-mêle une foule de trésors hétérogènes, je sentis une substance gluante qui adhéra à mes doigts. Je retirai vivement la main.

— Quelle saleté as-tu dans ta poche ? demandai-je.

— C'est pas une saleté — c'est de la mélasse et du pain pour faire la dinette dans la maison des poules.

— Et c'est chic, ajouta Boulot, qui se lécha les lèvres.

— Hein ? Qui t'apprend ces mots-là ?

— La mère Godichon

— La marchande de pommes, sans doute ? Et que signifie chic ?

— Ça signifie quand une chose est joliment bonne.

— Je veux bien te croire sur parole ; seulement, à l'avenir, tu me feras le plaisir d'employer des expressions intelligibles pour le commun des

mortels, au lieu d'emprunter des mots au vocabulaire de la mère Godichon.

— La mère Godichon a pas de cabulaire, répondit Boulot, et je l'aime bien.

Tout cela était fort clair ; mais la discussion ne ramenait pas le crochet à l'horizon, et en attendant le déjeuner se refroidissait. Je parvins à boutonner les chaussures de Trotty, au grand dommage de mes ongles. J'avais été trop occupé d'un autre côté pour prêter beaucoup d'attention à Boulot ; lorsque la cloche sonna, sa tenue laissait beaucoup à désirer, bien qu'il se dépêchât de la compléter en se versant de l'eau de Cologne sur les cheveux.

— Tu es très bien ainsi, lui dis-je pendant que j'enlevais son frère dans mes bras. Descendons comme nous sommes et déjeunons sans cérémonie ; autrement nous risquerions de ne manger qu'à l'heure du dîner.

A table, les enfants se déridèrent un peu ; mais ils n'avaient pas l'air de savoir ce qu'ils voulaient ou plutôt ils parurent vouloir dévorer tous les mets à la fois. Vers la fin du repas, Trotty profita d'une minute de distraction de ma part pour cesser de pleurer et pour verser dans la cafetière une ou deux cuillerées de poivre rouge, opération culinaire dont je m'aperçus trop tard, c'est-à-dire après avoir avalé la première gorgée de ma demi-tasse. On m'a fourni dans le temps une recette dont je compte enrichir un jour la colonne spéciale du New-York Times. Il s'agit d'un certain plat : « hareng saur à l'oseille, sauce au chocolat, » imaginé par un gastronome allemand, et je crois pouvoir garantir d'avance qu'on le trouvera tout aussi bon que le café accommodé par Trotty.

J'avoue cependant qu'après avoir goûté ce nectar, j'inventai, un prétexte pour confier les enfants à Suzanne et pour me lever de table. Je me sentais plus fatigué que si j'avais déjà abattu une bonne journée de travail et ce fut avec épouvante que je constatai combien peu la matinée était avancée.

J'allumai un cigare et je m'assis devant le piano d'Hélène. Je ne me donne pas pour un amateur forcené de l'art musical, quoique je sache tapoter un quadrille et que miss Mayton m'ait complimenté un soir en déclarant que je ne manquais pas trop souvent la mesure. Le premier volume de musique qui me tomba sous la main contenait les Mélodies irlandaises, que les paroles de Thomas Moore ont rendues si populaires, et ce fut en songeant à miss Alice que je me mis à jouer et à fredonner un des airs de ce recueil. J'étais à peine arrivé au second couplet, lorsqu'un accompagnement plaintif m'annonça que j'avais un auditeur. Trotty était là, versant de nouveaux flots de larmes.

Yankee Doodle.



— Voyons, mon chéri, raconte-moi la cause de ce gros chagrin, lui dis-je de ma voix la plus douce.

— Ze veux pas ton vieux tra la la ; veux un tra la la pour danser.

— Je m’empressai de jouer Yankee Doodle. Trotty se mit aussitôt à gambader dans le salon avec l’allure résolue d’un homme dont les jambes ont eu à souffrir d’une longue inaction. Il se livrait encore à cet exercice hygiénique quand Boulot se montra à l’improviste. Le nouveau venu pressait contre sa poitrine un gros volume relié qui était sa propriété personnelle et dont les illustrations seules l’intéressaient. Dès qu’il aperçut le livre, cause de mainte dispute, Trotty cessa de danser pour se consacrer d’une façon plus vigoureuse que jamais à la tâche qu’il accomplissait si bien depuis le lever du soleil.

J’imprimai un brusque mouvement à mon tabouret dont la partie supérieure pivota sur elle-même.

— Trotty, m’écriai-je, cesseras-tu bientôt de pleurer sans rime ni raison ? Je t’enverrai coucher pour peu que cela dure.

Boulot m’expliqua en deux mots la situation, qui n’avait rien de rassurant.

— Il est comme ça quand il pleut, me dit-il. Il sait jamais ce qu'il veut.

— C'est pas vai, riposta l'accusé, ze veux la baleine de Zonas.

— Trotty, sois sage et ne demande pas des choses impossibles.

— Attends un peu, me dit Boulot. La baleine qu'il demande est dans mon livre ; je vais la trouver.

Il se mit à tourner les pages. Un cri de joie poussé par son frère m'annonça la découverte du cétacé que les deux bébés voulurent à toute force me faire admirer. Je me dispensai de donner mon avis sur le talent de l'artiste ou sur la valeur esthétique de la bête qu'il avait essayé de représenter. C'était certes un hideux animal ; son mérite principal consistait dans une bouche énorme sur laquelle Trotty posa une main caressante et qu'il combla ensuite de tendres baisers en murmurant :

— Bojou, pauve ché baleine, ze t'aime ! Zonas est plus là et t'a ien à manger !

Il me vint une idée lumineuse.

— Ah ça, dis-je aux bébés, pourquoi n'allez-vous pas vous amuser en haut, dans la grande chambre de débarras ? On vous a permis d'en faire votre salle de récréation et il y a là un gros coffre, beaucoup plus beau que le mien et qui a joliment l'air d'une baleine ; vous pourriez jouer à vous laisser avaler comme Jonas.

La vérité m'oblige à reconnaître que la caisse en question, bien qu'elle fût noire, ne ressemblait pas plus à une baleine qu'à une citrouille. Par-dessus le marché, elle était complètement vide. Mes neveux n'ignoraient pas ce détail ; mais dans les circonstances actuelles, puisqu'il s'agissait d'introduire Jonas dans la baleine, peut-être ce défaut devint-il un mérite à leurs yeux. Quoi qu'il en soit, ma suggestion provoqua un double cri d'allégresse et ils s'éloignèrent au pas de course, sans songer à m'offrir le moindre témoignage de reconnaissance.

J'avais enfin recouvré ma liberté. Je contemplai avec un sentiment de remords les livres entassés sur la table, ces livres que je m'étais promis de lire depuis la première jusqu'à la dernière page. Malgré les reproches que m'adressa ma conscience, je ne fus pas tenté de feuilleter en ce moment les volumes instructifs que j'avais choisis avec tant de soin. Je me laissai attirer vers la bibliothèque de Tom, qui ne renfermait guère que des œuvres de littérature légère. En parcourant les titres, mon regard tomba sur Cœurs d'acier, roman américain que je m'étais toujours abstenu de lire parce qu'il avait été l'objet d'articles élogieux dont la brièveté sentait trop la réclame.

Je ne cherchais qu'un livre moins ennuyeux que la pluie. Je m'arrêtai donc à celui-là et je me plongeai dans un fauteuil. Les Cœurs d'acier menaçaient de m'endormir, lorsque que j'entendis Mike qui criait d'une voix de stentor :

— Voulez-vous bien rentrer ! Je crois vraiment que vous avez parié de vous casser le cou !

Je jetai mon livre pour courir à la fenêtre. Mike, debout en face de la maison, regardait en l'air et levait les bras comme un homme auquel on va lancer un paquet. Je m'empressai de le rejoindre ; dès qu'il m'aperçut, il me dit :

— Regardez donc là-haut, monsieur Georges. A-t-on jamais vu un petit diable pareil ?

Il m'indiquait la croisée de la salle de récréation ou de la chambre de débarras. C'était une ouverture ovale garnie d'un rebord assez étroit sur lequel se pavanait le plus jeune de mes neveux, dont la pose ressemblait à celle d'un acrobate qui s'aventurerait sans balancier sur une corde raide.

— Trotty, veux-tu bien rentrer ! criai-je à mon tour, en m'installant sous la fenêtre afin de l'arrêter dans sa chute, s'il venait à perdre l'équilibre.

— Ze peux pas, répliqua Trotty.

— Mike, dépêchez-vous de courir en haut et empoignez-le par les jambes... Allons, rentre, Trotty.

— Ze peux pas, répéta Trotty. Ze suis Zonas et la baleine m'a zeté dehors et faut que ze me cace ici pace que la baleine veut enco m'avalier,

L'enlèvement de Trotty.



- Je l'empêcherai de t'avaler, sois tranquille. Rentre !
- Est-ce que tu vas lui donner un sou pou qu'elle m'avale pas.
- Oui, un tas de sous.
- Quelle sance ! répondit le nouveau Jonas, qui ajouta en élevant la voix et par bonheur sans essayer de se retourner : Ohé, vieille baleine, faut plus m'avaler, pace qu'onc' Zeorzes va nous donner des tas de sous, et...

Au même instant deux grosses mains saisirent Trotty par le milieu du corps ; il poussa un hurlement formidable et disparut. Pour la première fois de ma vie, j'avais failli me trouver mal, mais le hurlement suffit pour me remettre. Je songeai tout d'abord à me procurer un marteau, des clous et quelques planches, afin de barricader le bas de la croisée ovale. Comme on ne trouva pas de planches, je montai dans la chambre de débarras, où je me mis à emprunter un fragment ou deux à la caisse qui avait rempli le rôle de la baleine. Je fus arrêté au milieu de mon travail par un cri d'angoisse de mon neveu, qui m'adressa d'amers reproches.

— Tu fais du mal à ma chère baleine ! Je veux pas que tu fais mal à ma pauvre baleine !

— Mais non, Trotty ; je ne lui fais pas mal ; j'agrandis seulement sa bouche pour qu'elle ait moins de peine à t'avaler.

Le visage de Trotty rayonna en dépit de ses larmes.

— C'est pas pour te faire mal, baleine, s'écria-t-il. C'est pour que tu avales Boulot aussi, et t'auras deux Zonas. Ouvre lui une grande bousse, oncle Zeorzes, pour qu'il avale Mike... Vilain Mike !

Je lui expliquai que Mike ne remonterait plus et on me permit de m'éloigner lorsque j'eus barricadé la croisée.

Je m'installai de nouveau dans la bibliothèque, après m'être armé d'un livre et d'un cigare. J'étais d'autant plus disposé à jouir d'un moment de répit que je croyais bien avoir gagné le droit de me reposer. Dix minutes plus tard, je vis apparaître Boulot. Je feignis d'ignorer sa présence et il ne se formalisa nullement de mon manque de politesse.

— Oncle Georges, dit-il en se jetant sur mes genoux de façon à m'intercepter la vue du livre que je tenais à la main, je ne m'amuse plus du tout.

— Qu'y a-t-il, mon vieux ? demandai-je d'un ton amical.

Au moment où il était entré, je lui aurais tiré les oreilles avec un plaisir indicible ; mais, en général, Boulot parlait d'un ton si câlin, même lorsqu'il ne faisait pas appel aux sympathies de ses auditeurs, que l'on se sentait attiré vers lui.

— Je suis fatigué et je m'ennuie. Est-ce que tu peux pas me raconter une histoire ?

— Alors ce pauvre Trotty s'ennuiera aussi, si on le laisse tout seul.

— Oh ! il est pas tout seul. Il a une souris morte ; c'est la souris qui est Jonas à présent et il veut plus jouer avec moi. Raconte une histoire, hein ?

— Laquelle ?

— Une histoire neuve.

— Cherchons un peu. As-tu jamais entendu parler de Robinson Crusoé ?

— Non.

— Tant mieux. Tu sauras donc qu'il y avait une fois... Un bruit assez lointain m'arrêta dès le début.

Un Ah, ah, ah ! suivi d'un Hon, hou, hou ! annonça clairement que Trotty, de son côté, ne s'amusait plus.

Le bruit se rapprocha ; on l'entendit résonner le long de l'escalier, puis il pénétra dans la bibliothèque en compagnie de Trotty, qui, en m'apercevant, cessa de pleurer, leva les deux bras avec un geste de désespoir tragique et s'écria :

Le nouveau Jouas.



— Zonas a cassé sa queue !

En effet, Trotty tenait d'une main le cadavre de sa souris et de l'autre l'appendice caudal de la bête défunte.

— Trotty, dis-je, va jeter Jonas dans le jardin et je te donnerai un biscuit.

— A moi aussi, cria Boulot, parce que c'est moi qui ai trouvé la souris.

Trotty s'exécuta et je contentai les deux bébés en leur donnant la récompense promise. Ensuite, après avoir exigé d'eux l'engagement de ne

pas s'exposer à la pluie, je les menai sous la véranda et je revins à mon livre. J'avais lu environ trois pages, quand Trotty recommença ses vociférations avec plus d'énergie que jamais. En proie à un accès de colère, je me demandai si je ne serais pas réduit à attacher les bébés sur une chaise et à leur fermer la bouche avec une bande de taffetas gommé. Lorsque je m'élançai sur la véranda, Trotty s'écria :

— Boulot a voulu manger mon biscuit.

— C'est pas vrai, riposta Boulot.

— Qu'as-tu fait alors ?

— J'ai seulement mis son biscuit dans ma bouche pour voir s'il était plus bon que le mien.

Comme j'avais beaucoup de peine à réprimer mon envie de rire, je me dépêchai de regagner la bibliothèque. J'y passai au moins un quart d'heure à réfléchir à l'influence démoralisatrice que le sentiment de l'absurde est capable d'exercer sur l'esprit humain ; car l'excuse hypocrite de Boulot ne m'avait causé aucune indignation. Pendant un assez long intervalle, les bébés ne commirent aucun méfait qui mérite d'être signalé ; ils se bornèrent à faire un vacarme si infernal, que je me promis d'inventer un moyen pour assourdir le plancher des vérandas dans le cas très probable où il m'arriverait d'acheter une villa.

CHAPITRE IX.

UN MOT NOUVEAU.— L'ALBUM.— LA FLOTTE.— UNE EXPOSITION. UN CHERCHEUR DE PISTE MALADROIT.

Durant les intervalles de tranquillité comparative dont j'eus à me féliciter, je pus saisir diverses phrases assez drôles de l'entretien des deux bébés. Ils avaient fabriqué à leur usage une foule de mots dont le sens leur paraissait fort clair ; mais je me demandai naïvement pourquoi Hélène ne leur apprenait pas à s'exprimer comme tout le monde. Je n'ai appris que beaucoup plus tard combien il est difficile d'obliger les jeunes générations à parler avec une correction académique.

Si les deux interlocuteurs se comprenaient à merveille, je dois avouer que, moi, je ne les comprenais pas toujours. Entre autres choses, ils se mirent à formuler certaines remarques au sujet d'un « terré », sans que je pusse m'imaginer de quoi il s'agissait. J'entendis Boulot qui criait à tue-tête :

— Trotty, voilà un terré ! Regarde donc comme les plumes remuent ; ça ressemble à des poules avec la queue en l'air. Eh bien, il y a un terré dessous.

— Quelle sance ! répliqua Trotty.

— Et vois tout ce monde qui marche derrière, reprit Boulot. C'est les amis du terré. Bonjour, terré.

— Ohé, bonjou ! répéta Trotty.

Je cherchais en vain à deviner ce que « terré » voulait dire.

— Tiens, le voilà juste en face, continua Boulot, et quel tas de monde, hein ? Il a deux chevaux, — y a des terrés qui n'en ont qu'un.

La curiosité l'emporta sur ma paresse et ma fatigue. Je me dirigeai vers la fenêtre et, tirant le rideau, j'aperçus... un enterrement ! Dix secondes après, j'avais saisi par le collet chacun des bébés ; vingt secondes après, deux gamins se démenaient sur le plancher du vestibule, et deux mains résolues fermaient deux petites bouches menaçantes.

Lorsque le cortège eut dépassé la maison, je lâchai les enfants, et des hurlements prolongés me récompensèrent de ma peine. Je demandai alors à

Boulot s'il ne rougissait pas de bavarder ainsi pendant le passage d'un convoi.

— C'est pas un convoi, répliqua Boulot, c'est seulement un terré, et les terrés entendent rien.

— Oui, mais les gens qui sont dans les voitures ont dû t'entendre.

— Eh bien, le terré est allé au ciel. Quand mon petit frère est allé au ciel, papa nous a dit qu'il fallait être content. C'est égal, je voudrais le revoir !

Incapable, pour le moment, de leur adresser de nouveaux reproches ou de leur fournir des explications à leur portée, je me bornai à embrasser Boulot et je me réfugiai encore une fois dans la bibliothèque. Il y avait une chose que j'aurais pu leur expliquer parfaitement : c'est que je souhaitais que la pluie cessât de tomber, de façon à ce qu'ils pussent jouer dans le jardin. Hélas ! les nuages ne semblaient guère disposés à se désemplir aussi vite que je l'aurais voulu ; les bébés se disputaient au bas de l'escalier et ma provision de patience se trouvait presque épuisée.

Soudain, je me rappelai une des joies de mon enfance. De quelle sagesse exemplaire je faisais preuve lorsqu'on mettait à ma disposition les matériaux nécessaires à la confection d'un album ! Sur le dernier rayon de la bibliothèque de Tom se trouvaient entassés une quantité de numéros du Journal des Dames, où les gravures abondaient. Hélène avait, sans nul doute, l'intention de faire relier sa collection ; mais il ne faudrait déboursier que deux ou trois dollars pour les remplacer et, en ce qui concerne la politique intérieure, je suis partisan de la paix à tout prix. Dans la chambre de débarras gisaient certains cahiers d'enquêtes parlementaires que personne n'avait jamais lus et qui devaient, un jour ou l'autre, servir à allumer le feu. En attendant, rien n'empêchait de les transformer en albums, car ils étaient pourvus de belles marges et de nombreuses pages blanches. Une bouteille de gomme « extra-fine et parfumée », au dire de l'étiquette, s'étalait sur le bureau de Tom, et Boulot possédait une paire de ciseaux. Rien ne manquait.

Dix minutes me suffirent pour installer deux bébés souriants sur la toile cirée qui protégeait le parquet de la salle de bain. Lorsque je voulus leur enseigner l'art de découper les gravures, je ne tardai pas à reconnaître que je n'avais pas affaire à des apprentis. L'emploi de la gomme leur était un peu moins familier que l'usage des ciseaux ; mais ils furent bien vite à même d'utiliser le liquide parfumé.

Je les laissai en train de s'amuser comme des bienheureux. Fier de ce succès tardif, je me souvins de l'éloquente conférence de Newmann Hall sur « la dignité du travail dans les États démocratiques ». Pourquoi n'avais-je pas songé plus tôt à cet innocent labeur qui occupait à la fois l'esprit et les mains des bébés ? Avais-je le droit de blâmer ces pauvres petits êtres désœuvrés ? Méritaient-ils une réprimande, lorsque, abandonnés à eux-mêmes, ils cherchaient des distractions bien faites pour surprendre une personne raisonnable ? Non, certes. Ils ne demandaient qu'à marcher dans la bonne voie, pourvu qu'on la leur montrât.

Je résolus de ne plus reprocher à Trotty de geindre et de gémir pendant toute une matinée, alors que ses aînés ne lui indiquaient aucun autre moyen de dépenser son activité.

Je passai une heure paisible et agréable à feuilleter mon livre. Le cigare m'a toujours semblé l'accompagnement naturel du roman. Mon dernier manille étant réduit en cendres, je montai pour renouveler ma provision. Arrivé en haut, je trouvai que Boulot avait rempli d'eau la baignoire dans laquelle il lançait des navires, — c'est-à-dire une petite flotte de brosses à cheveux.

Il s'excusa de ne me présenter que des vaisseaux dépourvus de mâts ; mais il m'engagea, d'un ton satisfait, à remarquer que ses bateaux marchaient tout de même, pour peu qu'on les poussât.

— Fort bien, lui dis-je ; mais pourquoi as-tu planté là l'album qui t'intéressait si vivement ?

— Oh ! vois-tu, Trotty avait toujours besoin des ciseaux quand il me les fallait, et quand j'avais besoin de la colle, il la prenait ; alors, ça m'a ennuyé.



Comme Boulot avait eu soin de fermer le robinet avant que la baignoire débordât et que les navires ne m'appartenaient pas, je ne jugeai pas à propos de le gronder. J'avais tout d'abord essayé de protester en fronçant les sourcils, contre le sans-gêne avec lequel il s'emparait du bien d'autrui ; mais il était trop occupé à surveiller la marche de sa flottille pour tenir compte d'un reproche muet. Je m'éloignai donc, me réservant de laisser Suzanne affronter l'orage que soulèverait une protestation pratique.

Arrivé à l'entrée de ma chambre, je distinguai à travers la porte entrebâillée la voix de maître Trotty, qui se parlait à lui-même. Hélène déclarait

sans cesse que les monologues de son fils méritaient d'être écoutés. Aussi demeurai-je un instant immobile, l'oreille tendue. Trotty murmurait :

— Là, zolie dame, ne bouze pas ; toi, petit glaçon, ze vais te mette à côté de maman, pace que maman aime avoi ses petits gaçons à côté d'elle. Les vilains ciseaux t'a coupé une zambe, — ça fait ien ; ze vais coller ta petite sœu de l'aute côté. Vous devez ête zoliment contents, hein ? Faut me di : méci, Totty, t'es bien zentil.

J'avancai la tête avec précaution, afin de ne pas troubler l'orateur ; mais à peine eus-je jeté un coup d'œil sur son travail, que je m'élançai d'un bond dans la chambre. D'abord je demeurai silencieux, tant le résultat de mon heureuse idée me consternait.

Trotty était doué d'un esprit à la fois inventif et logique. Il avait sans doute pensé que puisque les images ne jparaissaient pas déplacées dans un album, on les admirerait bien davantage lorsqu'elles resteraient exposées à tous les regards sans que le spectateur eût la peine de tourner un tas de feuillets. Je ne garantis pas que tel ait été le raisonnement de mon neveu ; mais ses opérations justifiaient mon hypothèse. Après avoir découpé une quantité de gravures noires ou coloriées, il les avait collées sur les murs de ma chambre — de la chambre d'Hélène, que je comptais féliciter très sincèrement du goût déployé dans le choix du papier aux nuances délicates. que l'on avait tendu deux ou trois semaines avant mon arrivée. Comme membre d'un jury d'exposition, Trotty n'aurait peut-être pas contenté des visiteurs d'une taille élevée ; mais il avait disposé ses tableaux avec beaucoup de régularité, sur la même ligne et à peu près à la hauteur de son œil. Aucune école ne me paraissait favorisée au détriment d'une autre, — portraits, modes, paysages, nature morte, tous les genres se confondaient un peu au hasard et se trouvaient placés au même rang. Chaque artiste avait obtenu l'honneur de figurer sur la cimaise.

Une exposition.



Je devinai que le décorateur s'était senti embarrassé en face du vide causé par la porte et qui coupait la ligne qu'il suivait. Afin de résoudre la difficulté, il avait ingénieusement poursuivi son œuvre à huis clos et décoré le panneau inférieur de la porte d'une rangée d'images. Ça et là un tableau était tombé sans attirer son attention ou sans qu'il songeât à combler la lacune, bien que les traces de la gomme indiquassent trop clairement qu'un premier effort avait été tenté.

Je fus peu ravi de l'originalité de cette exposition improvisée, ou de la présence d'esprit avec laquelle mon neveu avait vaincu l'obstacle mentionné plus haut. Lorsque je trouvai la force de pousser cette simple exclamation : « Trotty ! » ce fut d'un ton de voix qui fit tressaillir le coupable. Il se retourna, me contempla d'un air effaré et laissa tomber sa bouteille de gomme liquide, dont le restant coula sur le tapis.

— Que dira ta maman ? lui demandai-je.

Trotty, les yeux écarquillés, la bouche béante, essaya d'esquisser un sourire et fixa sur moi un regard interrogateur. Ne lisant sur mon visage aucune réponse sympathique, il fondit en larmes et répondit :

— Sais pas.

Au même instant la cloche résonna pour annoncer le goûter. Cet appel transforma aussitôt en gamin pratique le chérubin indécis. Il s'essuya les

yeux avec le dos de sa main, cria : « Viens, Boulot ! » et s'élança vers l'escalier, tandis que je mesurais l'étendue des dégâts qu'il venait de commettre.

Je dois leur rendre cette justice, les bébés se tenaient assez tranquilles durant les repas, surtout au début. Sans doute ils regrettaient que leur langue ne pût remplir à la fois deux des fonctions de cet utile organe ; mais ils étaient trop intelligents pour hésiter entre la faim et le silence. Je passai donc une demi-heure assez calme. Boulot n'entama la conversation qu'au dessert, au moment où j'entamais de mon côté un melon de taille respectable.

— Oncle Georges, me dit-il, nous n'avons pas été voir la chèvre aujourd'hui.

— Franchement, Boulot, répliquai-je, il me semble que tu aurais bien le droit de te dispenser de rendre une visite de politesse à un animal qui t'a traité avec si peu de cérémonie. N'importe ; après goûter, je prendrai un parapluie et je te mènerai là-bas.

— Elle croirait que je l'aime plus du tout si j'allais pas la voir ; d'ailleurs, c'est pas sa faute si elle s'a sauvée, c'est la faute du fouet.

— Ou plutôt de certain cocher qui maniait le fouet ; mais cela ne fait rien.

— Non, ça fait rien, répéta Trotty d'un ton approbateur.

Le goûter terminé, le plus jeune des bébés, qui ne désirait rien de mieux, alla se livrer à sa sieste habituelle et je portai Boulot sur mes épaules jusqu'à la grange. Je recommandai à Mike de surveiller son jeune maître afin de l'empêcher de s'attirer un coup de corne. Cette précaution prise, je m'étendis sur un canapé en me demandant s'il était possible qu'il ne se fût écoulé qu'une demi-journée depuis ma rencontre avec la plus aimable demoiselle du monde.

Par bonheur, j'étais moins disposé que Boulot à subir l'influence du temps. Loin de me laisser abattre, je songeais que les ennuis de cette journée rendraient plus vive la joie de la prochaine rencontre. Je m'abandonnai à une douce rêverie ; puis mes yeux se fermèrent à mon insu. Pourquoi me retrouvai-je alors en face de la scène du naufrage dans David Copperfield ? Je n'en sais rien. Toujours est-il que je me crus dans une stalle de balcon du théâtre de Booth. Les critiques affirment que nos dramaturges ont tiré du roman de Dickens une pièce absurde. Néanmoins, la scène en question m'intéressa vivement. Tout à coup, je me mis à critiquer à

mon tour. Il me sembla que les éclats de la foudre, au lieu de se perdre au loin, comme doit le faire un bon tonnerre théâtral, rappelaient par trop de simples coups de marteau assénés sur une planche plus ou moins sonore. A quoi pensait donc le régisseur, si attentif d'ordinaire ? L'effort mental auquel je me livrai pour résoudre ce problème me tira de ma somnolence ; mais j'eus beau sentir que je me réveillais peu à peu, le bruit de ce tonnerre mal imité m'arrivait toujours. D'où donc venait le vacarme ? Je sautai par la fenêtre et le bruit se fit entendre encore plus distinctement au-dessus de ma tête. Je descendis à la hâte les marches du perron, puis je me retournai et levai les yeux. Trotty se promenait avec des airs de triomphateur sur la marquise dont j'ai déjà eu occasion de parler, brandissant avec fierté un parasol détraqué qui ne le protégeait pas contre l'éternelle averse. La situation semblait critique et j'aurais dû agir en diplomate. Loin de là, j'éclatai en reproches et je formulai brusquement un ultimatum impérieux.

Le son de ma voix troubla la satisfaction du promeneur et lui causa même un tel saisissement, qu'il perdit l'équilibre. Il commença à rouler sur la pente de la marquise et à hurler. Par bonheur, le bord de la gouttière était assez élevé pour arrêter sa marche involontaire et l'empêcher de dégringoler dans mes bras tendus ou sur le sol boueux. Ce secours providentiel ne suffit pourtant pas pour interrompre ses hurlements.

— Trotty, criai-je, ne bouge pas jusqu'à ce que ton oncle aille te chercher ! M'entends-tu ?

— Oui ; mais z'ai pas envie de pas bouzer ; ze suis plein d'eau et ze vois seulement la pluie et les vilains nuages.

Je gravis l'escalier quatre à quatre, je retirai mes chaussures afin de ne pas glisser, je grimpai sur le petit toit, et, après avoir opéré le sauvetage de Trotty, je le secouai rudement, puis je me secouai moi-même.

Pendant que je me livrais à cette dernière opération, mon neveu m'expliqua que ce n'était pas sa faute.

— Ze zouais à me pomener comme maman avec un palapluie et tu m'as effayé, me dit-il.

Je le jetai sur son lit et je m'éloignai. Il était clair que ni la logique, ni les menaces, ni la présence d'un danger mortel ne décideraient ce terrible bébé à faire autre chose que ce que bon lui semblait. Fallait-il le fourrer dans un sac et l'accrocher à une branche d'arbre ? Ce procédé, d'une simplicité admirable, est adopté avec succès par certaines peuplades que l'on a tort, selon moi, de qualifier de sauvages, quoique leurs mœurs soient restées

primitives. Je n'ignore pas que le sac tutélaire qui protège les membres du jeune Fidjien — si toutefois je ne me trompe pas en attribuant la coutume en question aux habitants des îles Fidji — ne lui ferme pas la bouche ; mais c'est là un inconvénient qui disparaît pourvu que les intéressés se tiennent à une distance raisonnable de la branche sous laquelle se balance le bébé. Je me disais bien que miss Mayton, grande admiratrice des kindergarden et des ouvrages où l'on prétend mettre l'arithmétique et la physiologie à la portée des gamins, ne m'aurait jamais pardonné d'avoir recours au système d'éducation que je songeais à appliquer. Cependant, à la suite d'un entretien que j'eus avec Mike, je me sentis fort disposé à soumettre non seulement Trotty, mais Boulot, à la méthode fidjienne.

Une promenade dangereuse.



En effet, tandis que je récapitulais mentalement les méfaits du plus jeune de ces messieurs, Mike sollicita une audience et me fit son rapport. Boulot avait régélé la chèvre de divers fragments de l'éponge destinée au nettoyage des harnais ; il avait versé dans le tuyau de la pompe je ne sais combien de poignées d'avoine, dépouillé la queue des trotteurs d'une quantité innombrable de crins et esquissé à l'aide d'un clou une foule de dessins sur l'émail de la voiture de Tom. Boulot ne chercha pas à se disculper. Je n'entends point par là qu'il avoua ses torts. Au contraire, il se posa en martyr et se plaignit de ce qu'il ne pouvait jamais s'amuser sans que

quelqu'un fût ennuyé. Il ajouta que les choses iraient beaucoup mieux s'il n'y avait au monde que des joueurs d'orgues et des pâtisseries.

— Je n'en réponds pas, lui dis-je, je me figure que, n'y eût-il sur la terre qu'un pâtissier et toi, tu trouverais encore moyen de tourmenter le pâtissier.

Boulot n'osa pas me démentir ; il rentra avec moi dans le salon et se jeta sur un fauteuil, le visage assombri par un de ces accès de désespoir précoces qui ont dû assaillir Byron même avant l'âge où l'idée lui vint de composer des vers.

— Je ne vois pas à quoi servent les petits garçons, s'écria-t-il, si on les gronde du matin au soir et si on les laisse pas faire ce qu'ils veulent. Moi, je suis content pourvu que je m'amuse ; mais les autres sont jamais contents. Mike trouve toujours que je sais pas m'amuser. Il se trompe, je t'en réponds, car je m'amusais joliment ce matin quand il est venu me déranger.

Pauvre bébé. Il se mit à tousser et je m'aperçus qu'il était plus mouillé que Trotty. Je l'emmenai donc jusqu'à sa chambre, où je lui fis endosser des vêtements secs. C'était là une tâche qui m'incombait clairement aux yeux de Boulot, car il m'avait dit :

— Oncle Georges, c'est papa qui m'habille quand je suis mouillé.

Combien de fois avais-je condamné mon propre père à remplir envers moi maint devoir semblable ! Les inquiétudes du même genre que je lui avais causées n'avaient-elles pas contribué à abréger ses jours ? Comment, avec une demi-douzaine de fils, était-il parvenu à ne mourir qu'à soixante et dix ans ? L'idée que j'expiâis jusqu'à un certain point mes péchés de jeunesse occupa si bien ma pensée, que je ne m'aperçus pas tout d'abord de l'absence de Trotty. Lorsque je remarquai qu'il n'occupait plus le lit sur lequel je l'avais déposé avec une brusquerie excusable, je m'empressai d'aller à sa recherche. Après avoir en vain exploré une partie de la maison, je finis par le découvrir. Je le trouvai confortablement installé dans un cabinet de toilette. Le nez au vent, assis par terre, il était en train de grignoter un morceau de fromage dont il venait de dépouiller une souris. Un chercheur de piste devrait toujours avoir soin de retirer ses bottes, surtout lorsqu'elles sont neuves : j'avais négligé cette précaution, et les miennes crièrent de façon à trahir mon approche ; mais le fugitif, bien que surpris, ne se laissa pas décontenancer.

La souricière.



— Z'ai pas fait mal à la pauve petite bête, me dit-il, elle s'est sauvée sous le lit quand z'ai levé la pote.

CHAPITRE X.

DIFFICULTÉ GRAMMATICALE. — UN QUADRUPÈDE INNOMMABLE. REMÈDE CONTRE LES BRULURES ET CONTRE LA FAIM. ÉLOGE DES MÈRES ANGLO-SAXONNES. — DEUX LETTRES. — MON POÈME.

Et la pluie tombait toujours ! Que n'aurais-je donné pour une heure de soleil qui eût rendu la boue moins liquide et permis aux enfants de s'amuser au dehors sans tracasser leurs aînés ! Le sort ne m'accorda pas cette satisfaction. Une partie de l'après-midi s'écoula avec lenteur, mais sans nouvelle catastrophe. On me dispensera de répéter les histoires palpitantes d'intérêt que je débitai. Il me fallut aussi gratifier mes auditeurs de plusieurs tra la la.

Ce mot exige-t-il une s au pluriel ? Le souvenir de cette journée néfaste m'inspire encore trop de mauvaise humeur pour que je me donne la peine de consulter une grammaire, et dans le doute je m'abstiens.

Le lecteur connaît mes neveux. Il n'est donc guère besoin de lui dire que l'on se fatigua bientôt des contes et des chansons. Aussi dus-je improviser une ménagerie où je représentai à tour de rôle un grand nombre d'animaux, parmi lesquels l'âne et le coq obtinrent le plus de succès. Je craindrais de m'exposer à des reproches en ajoutant le nom d'un second quadrupède dont j'imitais la voix peu harmonieuse de manière à ravir les bébés. Ils reconnurent dès mes premiers grognements à quelle famille appartenait l'animal dont je simulais la voix ; mais Trotty m'assura que papa défendait de nommer le pachyderme en question, qui, par conséquent, gardera l'anonyme.

Enfin ! Encore une heure et les enfants seraient couchés. Déjà ils se montraient disposés à se mieux conduire. La faim et la fatigue contribuaient sans doute à calmer leur ardeur tapageuse. Ils s'allongèrent sur le tapis en attendant que l'on annonçât le dîner. Je profitai de ce moment de répit pour reprendre ma lecture. Elle fut de nouveau interrompue par le bruit d'un éboulement accompagné d'un cri de détresse. Le livre me tomba des mains

et je m'élançai vers la salle à manger. Trotty était étendu tout de son long sur le parquet, serrant dans sa petite main un coin de la nappe ; mais il avait des compagnons d'infortune. Autour de lui gisaient des assiettes, des plats, une saucière vide, un gigot, des pommes de terre et divers autres objets qui auraient dû figurer sur la table. Je vis tout de suite que le contenu de la saucière avait inondé un des bras de Trotty, et, comme le cordon bleu d'Hélène obéissait scrupuleusement au précepte culinaire qui ordonne de « servir chaud », je craignis que les cris du bébé ne fussent que trop motivés. Je me dépêchai de fendre sa manche droite depuis l'épaule jusqu'au coude. Voyant que la peau était très rouge, je me rappelai une recette favorite de ma mère contre les brûlures et je me hâtai d'écraser des pommes de terre que j'étendis sur mon mouchoir de fine batiste et que j'appliquai, en guise de cataplasme, sur la partie endommagée. Ce ne fut qu'après avoir employé ce remède que je demandai une explication.

La table renversée.



— Ze voulais seulement pendre un morceau de pain, me dit Trotty, et la méchante table a tombé sur moi.

Il croyait dire la vérité. Si peu qu'il pesât, le poids de son corps avait suffi pour faire basculer la table à pliant, que Tom s'obstinait à garder parce qu'elle était un souvenir de famille. Mais cet accident avait mis le comble à mon irritation et j'ordonnai à Suzanne d'emmener Trotty et de le laisser réfléchir à ses méfaits. Boulot et moi nous dînâmes tant bien que mal des épaves que l'on put sauver du naufrage. Ensuite, je montai au premier étage pour voir si le condamné se repentait, et d'ailleurs je ne voulais pas lui infliger un jeûne trop prolongé.

Il me fut impossible de juger, à première vue, si la punition produisait un effet salubre, car le coupable me tournait le dos et s'aplatissait le nez contre une vitre. Je pus cependant reconnaître que le cataplasme avait disparu.

— Où est ce que l'oncle Georges t'a mis sur le bras, Trotty ? demandai-je sans autre préambule.

— Ze l'ai manzé, répliqua-t-il avec sa franchise habituelle.

— J'aime à croire que tu n'as pas mangé mon mouchoir avec ?

— Non, ze l'ai zeté par la fenête.

Cette réplique me donna à penser que la brûlure était sans gravité, et je pardonnai l'insulte faite à mon mouchoir. J'appelai Boulot afin d'installer sans retard les deux enfants dans leur lit. Il me tardait d'échapper à l'esclavage que je subissais depuis l'aube. Ils épuisèrent leur programme et la séance se termina par la prière d'usage et par un échange de « Dieu bénisse tout le monde ».

Ce soir-là, lorsque je sortis de la chambre des bébés, leurs bénédictions résonnant encore à mon oreille, un sentiment de pieuse résignation, inspiré par les aventures de la journée, me permit de prononcer avec ferveur le mot : Amen !

Vu que je n'ai guère voyagé à l'étranger, j'ignore quelles épreuves attendent les mères de race latine ; mais je me flatte de savoir mieux que la plupart de mes compatriotes ce qu'ont à endurer les mères anglo-saxonnes. Aussi oserai-je prier ces dernières d'accepter ici l'hommage de ma profonde admiration. O sublimes créatures ! comment faites-vous pour résister aux fatigues et aux anxiétés que vous supportez sans vous plaindre ? J'appartiens au sexe fort ; je suis jeune, bien portant, vigoureux. Néanmoins, au bout d'une seule journée de cette surveillance que vous exercez pendant de longues années — bien mieux que moi, je l'avoue — me voilà plongé dans un état de prostration morale et physique par le voisinage de deux petits êtres qui, après tout, ne sont pas d'une méchanceté exceptionnelle.

O mère vaillante ! tes épaules ne se courbent pas sous ce fardeau incessant auquel s'ajoutent les mille soucis du ménage ! Comparés au merveilleux tour de force que tu exécutes en souriant du matin au soir, les exploits des acrobates les plus renommés ne méritent pas d'être remarqués. Et on t'accuse de faiblesse, comme si tu n'avais pas plus d'occasions que le plus illustre de nos hommes d'État de donner des preuves décisives de ton

courage ! Comme si ton héroïsme ne dépassait pas celui que le soldat déploie sur le champ de bataille ! Née diplomate, grâce à ta clairvoyance maternelle, tu déjouerais l'astuce d'un Machiavel ou d'un Gortschakoff en herbe. Triompher dans une discussion contre des adversaires sensés, le beau triomphe ! J'ai vu Hélène raisonner de façon à convaincre des antagonistes dénués de raison. Je doute que M. de Bismarck lui-même soit assez habile pour remporter un pareil triomphe. Les railleurs prétendent que tu ne saurais diriger d'une main ferme le char de l'État. Allons donc ! Je déclare qu'il serait plus facile de maintenir en ordre une tribu de sauvages que d'amener les jeunes sujets de ton petit royaume à respecter les principes du gouvernement personnel. Tes défaillances mêmes sont pardonnables, car elles sont dictées par la tendresse. Mais, quels que soient tes défauts, je te place bien au-dessus des conquérants, qu'ils se nomment Alexandre ou César.

Bonnes nouvelles.



Tel fut le monologue mental auquel je me livrai lorsque je me fus jeté sur mon lit après avoir quitté la chambre des bébés. Il est fort probable que

d'autres pensées traversèrent ensuite mon esprit ; mais elles n'y laissèrent aucune trace durable.

Quand je me réveillai le lendemain matin, je m'aperçus que je m'étais couché sans me déshabiller, ce qui ne m'avait pas empêché de dormir comme une marmotte engourdie par le froid. La première chose qui attira mon attention dès que j'ouvris les yeux fut une lettre que l'on avait glissée sous ma porte... Se pourrait-il qu'Alice ?... Je sautai à bas du lit, et je reconnus, à mon grand désappointement, l'écriture d'Hélène. Je me serais sans doute recouché sans la lire, si le volume inusité de l'épître n'eût excité ma curiosité, attendu qu'en général ma sœur ne m'adressait que des billets fort laconiques. Je rompis donc l'enveloppe, laissant tomber un « ci-inclus » qui devait contenir une liste de commissions plus ou moins pressées. Voici ce que me disait la maman des aimables bébés :

1^{er} juillet 1875.

« CHER GEORGES,

« C'est moi qui voudrais te tenir là afin de te serrer dans mes bras ! J'ai de la peine à y croire, et pourtant je nage dans la joie. Penser que c'est toi qu'Alice accepte après avoir refusé tant de beaux partis, toi dont l'esprit pratique ne me semblait pas destiné à la captiver. Sache, si tu ne le sais déjà, qu'Alice est la perfection même. Franchement, je suis émerveillée. Après tout, j'ai tort ; car vous êtes faits l'un pour l'autre. Je voudrais pouvoir te dire que j'avais prévu ce qui arrive et que c'est pour cela que je t'ai engagé à passer tes vacances à Hillcrest. Par malheur il me serait impossible d'affirmer cela sans commettre un gros mensonge. Tu as toujours eu le talent de n'agir qu'à ta guise et de faire des choses auxquelles personne ne s'attendait ; mais aujourd'hui, tu t'es surpassé.

« Et lorsque je songe au rôle important que mes chérubins ont joué dans cette affaire et à quel point ils ont contribué à assurer ton bonheur, je me sens tout orgueilleuse. Sans moi, qui vous aurait aidé, monsieur ?

« Je ne crois pas me rendre coupable d'une énorme indiscretion en t'envoyant la lettre ci-jointe que je viens de recevoir de ma future belle-sœur. Tu te trouveras ainsi initié à certaines causes de ton succès que la

vanité t'aurait empêché de deviner et à la crainte assez naturelle qu'éprouve Alice, crainte que ton cœur loyal et généreux s'empressera de dissiper. Comme tu as l'honneur d'appartenir au sexe fort, tu serais probablement incapable de lire entre les lignes. Il vaut donc mieux t'expliquer tout de suite qu'Alice craint d'avoir manqué aux convenances en acceptant si vite ton offre. Je n'ai pas besoin, je crois, de te dire qu'il n'existe pas au monde une jeune fille plus franche et plus modeste.

« Bref, tu ne mérites pas ton bonheur si tu n'es pas l'homme le plus heureux du monde. Il faut que je me dépêche de revenir, afin de me convaincre que je ne rêve pas. Embrasse Alice de la part de sa belle-sœur, si elle le permet, et embrasse mes bébés, qu'ils le permettent ou non, de la part de leur maman.

« Ta sœur affectionnée,
« HÉLÈNE. »

L'autre lettre, que je me hâtai de ramasser et d'ouvrir, était ainsi conçue :

Hillcrest, 29 juin 1875.

« MA BONNE HÉLÈNE,

« Il est arrivé quelque chose qui me rend bien heureuse, mais en même temps je suis bien tourmentée. Comme cela te touche d'assez près, je viens te confier ma joie et mon tourment. Georges — je veux dire ton frère — t'apprendra bientôt ce dont il s'agit, pour peu qu'il ne t'ait pas déjà écrit, et je m'empresse de t'assurer que je ne m'y attendais pas du tout et que je n'ai rien fait pour amener ce dénouement imprévu.

« Il y a longtemps que j'admire le caractère doux et résolu de Georges. Je ne t'ai pas dit ce que je pense de lui, parce que les sœurs, en général, sont bavardes. Tu aurais pu deviner ! Ici, je ne sais trop comment, je me suis mise à apprécier plus que jamais ses bonnes qualités. Rien ne m'autorise à l'accuser d'avoir tenté le moindre effort pour produire sur moi une impression favorable. Je puis même affirmer que si les diverses rencontres que j'ai eues avec lui depuis son arrivée à Hillcrest étaient préparées, ton

frère est l'être le plus original que je connaisse. Tes bébés sont des anges. Tu me l'as répété mille fois et il se peut que tu aies mille fois raison ; mais ils ne s'étudient pas à placer leur oncle dans un jour avantageux. Au contraire, les aspects sous lesquels ils l'ont obligé à se présenter devant moi... Tu me dispenseras d'entrer dans des détails ; car, si ma lettre lui tombait entre les mains, mes descriptions risqueraient de le froisser. Mais il se montrait si patient, si dévoué ! Je n'ai pu me défendre de penser qu'un homme qui se conduit de la sorte avec tes anges rendrait heureuse celle qu'il épouserait. Néanmoins, je ne m'imaginais nullement que je serais cette femme fortunée. Enfin, le jour où je devais l'apprendre arriva et je t'assure que je fus prise à l'improviste. Ton petit Trotty, ayant risqué une de ses menottes dans l'engrenage d'une machine à faucher, eut besoin de consolation et insista pour que Georges... pour que ton frère lui chantât une certaine chanson que tu connais. Et cela au moment où son oncle faisait l'aimable auprès d'une douzaine de dames, au nombre desquelles je me trouvais. Ah ! si tu avais pu voir sa figure ! J'eus d'abord beaucoup de peine à ne pas rire ; mais l'envie me passa lorsqu'il oublia notre présence pour ne songer qu'à ton bébé, qui, en ce moment, ne ressemblait pas du tout à un chérubin.

« Si j'avais osé, je lui aurais dit que je le regardais comme un modèle. Puis, à dîner, le plus jeune de tes anges répandit le contenu de son assiette à soupe sur ma robe — ne sois pas inquiète, c'était une robe de mousseline et la blanchisseuse réparera le dégât. Le repas terminé, je dus me retirer pour changer de costume. J'eus l'heureuse inspiration de rester assez longtemps à ma toilette pour lasser les dames de la pension. Elles ont l'habitude de se promener le soir et elles avaient généreusement proposé de m'attendre. Chaque fois que je regardais à travers la persienne pour m'assurer si elles étaient parties, je voyais ton frère qui semblait si bon, si désolé, veillant sur Trotty comme une poule sur ses poussins. Lorsque je descendis, il parut enchanté de mon retour et moi je me sentis flattée. Il ne m'adressa que des paroles insignifiantes, mais d'une voix si douce, qu'elle me touchait. Puis, tout à coup, Boulot sortit de je ne sais où et résuma un entretien confidentiel qu'il avait eu à mon sujet avec son oncle, qui ne trouva pas de meilleur moyen de se tirer d'embarras que de m'adresser une déclaration à brûle-pourpoint. Il parla trop clairement pour que je pusse feindre de ne pas le comprendre. Je me rappelle que, dans une ou deux circonstances pareilles, j'ai répondu sans me troubler ; mais je m'attendais alors à la demande que

l'on allait me faire et j'avais revêtu la cuirasse de l'indifférence. Cette fois, je ne me doutais de rien, et, d'ailleurs, je n'avais plus de cuirasse, de sorte que je demeurai muette, ne sachant que dire parce que je n'avais nulle envie de dire : Non. Alors, l'aîné de tes anges s'écria : « Quand j'aime bien quelqu'un, je l'embrasse, » et ton frère eut l'audace de me baiser la main. Moins que jamais, je ne sus que dire. Si j'avais été prévenue, j'aurais été préparée à me mieux conduire. Mais, ô ma chère Hélène ! je suis si contente de n'avoir pas été avertie ! Je serais la créature la plus heureuse du monde, si je ne craignais d'avoir mérité un reproche. J'ai peur que tu ne penses que j'aurais dû me faire prier davantage.

« Écris-moi que tu ne me blâmes pas et que tu m'acceptes pour ta sœur, parce que je ne veux pas céder Georges à qui que ce soit.

« Ton amie,
« ALICE MAYTON. »

Y eut-il jamais un plus joyeux réveil ? Tout ce qui restait en moi de l'enfant remonta soudain à la surface et me causa une sorte de griserie. Au lieu d'agir avec le décorum que les romanciers imposent à leurs héros dans des cas analogues, je me mis à chanter à tue-tête et je m'élançai, en dansant, dans la chambre des bébés.

Boulot se frotta les yeux, se redressa dans son lit et me contempla d'un air de reproche. Trotty, bien que son instinct le portât à imiter son frère, accueillit mon entrée par un éclat de rire et s'écria :

— Attends un peu, onc' Zeorzes ; ze vais danser avec toi.

Je m'aperçus alors que la pluie avait cessé et que le soleil brillait. Pas un nuage ne voilait l'azur du ciel. Bien ne m'empêchait de faire une nouvelle promenade en voiture avec Alice. Soudain je me rappelai avec un serrement de cœur que mes vacances touchaient à leur fin. Je brûlai d'impatience de savoir combien de temps Alice et sa tante avaient l'intention de passer à Hillcrest. Pourquoi ne m'étais-je pas renseigné sur ce point ? Il serait cruel de souhaiter qu'elles retournassent à la ville avant la fin de la belle saison. Pourtant...

Une remarque de Boulot vint couper court à mes réflexions.

— Oncle Georges, s'écria-t-il, mon papa dit que c'est pas bien de s'asseoir comme ça avant de s'être brossé les cheveux. Voilà ce qu'il me dit, à moi.

— Ton papa a parfaitement raison, Boulot, et je t'offre mes excuses. Tu me vois tout confus du mauvais exemple que je t'ai donné, répliquai-je ; mais je pensais à une affaire importante.

— A quoi ? à ma chèvre ?

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? Je songeais à quelque chose de bien plus intéressant. Ne sois donc pas si bête.

— Je pense beaucoup à ma chèvre, et c'est pas bête du tout, là.

— Allons, Boulot, comme tu ne peux pas te mettre à ma place, je me mets à la tienne et je reconnais encore une fois que j'ai tort. Pour te prouver mon repentir, je vais m'occuper de ma chevelure.

— Et tu penseras à ma chèvre, hein ?

La discussion menaçant de se prolonger, j'adressai au propriétaire du quadrupède une réponse évasive, et je regagnai ma chambre. Ma toilette terminée, je me rendis dans le jardin, où il n'y avait personne pour me dicter un sujet de rêverie.

Près du poulailler je rencontrai une tortue qui se promenait avec une lenteur mélancolique ; je la ramassai et je revins sur mes pas afin de la montrer aux enfants. A mon appel ils accoururent à la fenêtre et poussèrent en chœur une exclamation de surprise peu harmonieuse.

— Onc' Zeorzes, tu l'as pas trouvée sur une assiette, dis ? me demanda Trotty.

— Non ; il n'y a pas d'assiette dans le jardin.

— Alors, où l'as-tu prise ? demanda Boulot.

— A côté de la maison des poules.

Boulot ouvrit de grands yeux ; pendant une minute ou deux il se livra à des réflexions plus profondes que celles qu'il avait troublées un quart d'heure auparavant.

— Par exemple, dit-il enfin, je ne sais pas comment une poule a pu couvrir ça. Mets-la dans ton chapeau, veux-tu ? Quand Suzanne aura fini de nous habiller, nous allons descendre.

Je déposai la tortue non dans mon chapeau, mais sur une brouette, et je continuai ma promenade pour ne m'arrêter qu'au fond du jardin. Je connais ma mythologie ; j'espérais que la tortue, comme le fruit du jardin des Hespérides, arrêterait les enfants dans leur course. Je savais aussi, hélas ! que toutes les pommes d'or ou toutes les oranges du monde ne me délivreraient pas longtemps de la poursuite de mes oppresseurs.

La tortue.



Peu à peu, la vue des fleurs — pour lesquelles, le lecteur ne l'ignore pas, je professe autant d'admiration que si l'on ne m'avait jamais appris à distinguer un pistil d'un pétale — m'inspira des idées poétiques. Depuis ma sortie de collège, où je m'étais distingué par mes compositions rimées, je n'avais pas tenté de me livrer à un exercice de ce genre. Le matin en question, l'air embaumé qui me caressait le visage venait sans doute des sommets du mont Parnasse. Toujours est-il que mon digne associé eût été surpris au dernier point, s'il m'avait entendu. Il aurait certes juré que je perdais l'esprit et m'eût retiré sa confiance. Oui, moi, négociant raisonnable, plus que majeur, je me mis à composer des vers. Ma seule excuse, c'est que je les composai presque malgré moi, bien que je ne les trouve pas plus mauvais pour cela.

Un poète en herbe.



Sans craindre aucune embûche
L'abeille, bourdonnant,
Emporte vers sa ruche
Le suc qu'en s'inclinant
Livre chaque calice.
Ainsi pour toi, mon cœur
Réserve, chère Alice,
Ce qu'il a de meilleur.

La brise qui murmure
A travers la forêt,
Le chant de l'onde pure,
Plus doux que son reflet,
Et l'hymne d'allégresse
De l'oiseau dans les bois
M'apportent moins d'ivresse
Que le son de ta voix.

Le saule dont la branche
Pleure sur un tombeau,
Le blanc lis qui se penche
Pour se mirer dans l'eau,
Le muguet qui balance
Sa clochette d'argent,
Ont bien moins d'élégance
Que ton geste charmant.

L'été sur son passage
Sème encor moins de fleurs,
Un ciel bleu sans nuage
Répand moins de lueurs
Que les sourires roses
De ta bouche d'enfant
N'ont dit de douces choses
Au cœur qui les entend.

Si j'inflige mon chef-d'œuvre au lecteur, ce n'est pas que j'aie la prétention de l'obliger à y découvrir le moindre mérite. Je ne l'insère ici qu'afin de mieux faire comprendre la gravité d'une épreuve que j'eus à subir plus tard, rien que pour avoir cédé par hasard à l'inspiration de la muse.

Ces strophes achevées, je me mis à les réciter à haute voix. Je les répétais dix, vingt, trente fois, non pour admirer mon œuvre, mais parce que mes vers me parlaient de celle qui devait être ma femme ; et chaque fois ils me parurent moins indignes du sentiment sincère dont ils n'étaient que la bien faible expression.

Je me promenais d'un bout à l'autre d'une allée, gesticulant beaucoup, ainsi qu'il convient à un poète inspiré. Je commençais même à être très satisfait de mes rimes, lorsque je fus interrompu dans ma promenade par une petite voix flûtée qui semblait sortir de terre.

— Oncle Georges, disait la voix, tu remues les bras comme si tu nageais. Est-ce que tu apprends ?

Je me retournai et j'abaissai mon regard, qui depuis une demi-heure était resté fixé sur la voûte azurée. Mon neveu Boulot, debout derrière moi, me contemplait d'un air intrigué. Y avait-il longtemps qu'il me suivait ? Il me fut impossible de le deviner, et je n'osai l'interroger, de peur qu'il ne m'adressât une question qui m'eût peut-être embarrassé. Cependant, il s'abstint de faire la moindre allusion à mon poème, et il m'avait fourni trop de preuves de son manque de discrétion pour que son silence à cet égard me rassurât.

— Oncle Georges, reprit-il sans attendre ma réponse à sa question relative à la natation, t'as marché trop vite, ta figure est toute rouge.

Et il me contempla de nouveau, cette fois avec un air de profond intérêt.

— Ne t'inquiète pas, mon bonhomme, cela m'a donné de l'appétit. Allons déjeuner.

Je l'entraînai au pas de course, maugréant contre la faculté observatrice dont sont doués certains bébés.

A table je me comportai de manière à donner à Boulot une preuve irréfutable de l'effet hygiénique d'une promenade matinale. Le repas se termina sans incident qu'il soit nécessaire de noter dans ce véridique récit, et dès qu'il fut achevé, mes neveux partirent à la recherche de la tortue, dont je leur avais sournoisement rappelé l'existence.

CHAPITRE XI.

C'EST A MOI. — VISITE A LA FEMME D'UN SÉNATEUR. LES MUSICIENS AMBULANTS. LE STRADIVARIUS DE TOM ET LE MOULIN A CAFÉ,

Décidément Boulot, s'il n'est pas sans défauts, a très bon cœur. Après mon expérience de ce matin, il me serait impossible d'en douter.

Parmi les nombreux objets que j'avais achetés à son intention, dans un accès de générosité dont je ne me repens pas, se trouvait un superbe animal qu'un naturaliste aurait eu de la peine à ranger dans une famille spéciale des herbivores, bien que mon neveu l'eût classé sans hésiter dans celle des moutons. L'animal ne vivait pas ; il ne marchait même qu'à l'aide de roulettes ; mais il portait la peau d'un vrai mouton et ses grands yeux — ils étaient en faïence, si je ne me trompe — avaient une douceur incomparable.

Boulot semblait attacher plus de prix à son mouton qu'à aucun autre de mes dons, y compris peut-être la chèvre, qui savait au besoin se servir des cornes dont la nature l'avait pourvue. Ce jouet remplaçait dans ses affections la poupée, dont on n'entendait plus parler. J'aurais été aussi surpris de rencontrer Boulot sans son mouton que d'apercevoir l'ex-président Grant sans un cigare à la bouche.

Eh bien, Boulot a donné son cher mouton sans que personne l'ait engagé à faire ce sacrifice.

Il m'était arrivé de retrouver à Hillcrest un ancien caporal de mon régiment qui me regardait comme un grand médecin, à cause de certaines pilules que je distribuais autrefois à mes hommes avec de bons résultats. Nous traversions une de ces crises commerciales trop fréquentes aux États-Unis. La mine et la mise de mon brave caporal, devenu menuisier, annonçaient que la fortune ne lui souriait pas. Lorsqu'il me supplia d'aller voir son enfant malade, je me rappelai l'histoire de ce docteur qui, consulté par un robuste Irlandais, lui dit :

— Mon ami, vous vous portez mieux que moi. Mangez un bifteck et buvez deux verres de bière à chacun de vos repas. Voilà mon ordonnance.

— Oui, Votre Honneur, je la crois bonne, répliqua le malade en se grattant l'oreille ; seulement les pharmaciens ne me font pas crédit.

Ce jour-là la consultation ne fut pas gratuite... pour le médecin. Mon interlocuteur me montra justement une ordonnance qui recommandait un régime fortifiant et qui me donna à supposer que je ne me trompais pas. Il serait inutile, je crois, d'ajouter que je promis d'aller voir le malade. Je me sentais trop heureux pour ne pas désirer rendre tout le monde aussi heureux que moi, et d'ailleurs mon ancien caporal m'avait rendu plus d'un service.

Je ne risquais donc guère d'oublier ma promesse. Au moment où je me disposais à la tenir, je fus accosté par Boulot qui arrivait, son mouton sous le bras.

— Comment ! oncle Georges, tu sors ? tu vas me laisser m'ennuyer tout seul ? me dit-il.

— Tout seul, non. Tu peux jouer avec Trotty.

— Trotty dort. Si tu veux que je le réveille, je veux bien, et alors faudra lui chanter : Minet, mon chat.

— Boulot, je crois que tu te permets de mauvaises plaisanteries !

Mon neveu me contempla d'un air si étonné, que je compris que je l'accusais injustement.

— Eh bien, repris-je, accompagne-moi, pour peu que cela t'amuse. Seulement je te préviens que je vais rendre visite à un malade.

— Quelle chance ! s'écria Boulot. J'ai jamais vu un malade.

— En effet, tu as de la chance, et je ne serais pas fâché de pouvoir en dire autant. Allons, je suis pressé, ou plutôt ceux qui m'attendent sont peut-être pressés. Laisse là ton mouton, et en route.

— C'est ça ! pour que Trotty me le prenne.

— Alors, reste.

— O oncle Georges, il n'est pas lourd, mon mouton.

Et Boulot me lança un de ces regards suppliants auxquels, je l'avoue à ma honte, je n'ai jamais eu le courage de résister. En ma qualité d'ancien officier de cavalerie, je rougis de ma faiblesse ; mais il n'est pas besoin d'être grand-père pour savoir combien les enfants sont forts. J'emmenai donc maître Boulot et son mouton, l'un portant l'autre. Nous n'allions pas très loin, du reste. Mon ci-devant caporal demeurait dans une mesure dont l'escalier ressemblait sous plus d'un rapport à un puits. Mon compagnon, que je regrettais presque d'avoir emmené, aurait volontiers grimpé jusqu'au dernier étage ces marches humides en s'accrochant à la corde qui servait de

rampe. Par bonheur, j'avais affaire au rez-de-chaussée, et nous nous arrê tâmes au fond d'un étroit couloir. Je fus très heureux de voir qu'en dépit des dehors misérables de la maison, ceux à qui je rendais visite n'étaient pas aussi mal logés que je l'avais craint. Ils occupaient deux chambres garnies d'un mobilier fort convenable. Le père et la mère m'attendaient. Sur leur front soucieux on lisait clairement ces deux mots terribles : Pas d'ouvrage ! Mais je devinai sans peine que leurs ressources n'étaient pas complètement épuisées et qu'ils souffraient surtout de ne pouvoir donner à leur enfant ce que réclamait son état. Le petit malade — un garçon de l'âge de Boulot, ou peu s'en faut — était couché. A la façon dont il contempla, sans trop daigner s'occuper des visiteurs, le mouton que Boulot pressait contre sa poitrine, je reconnus que le médecin avait raison et que les fortifiants devaient suffire pour le remettre sur pied. Tandis que je causais avec les parents, Boulot, après avoir dit : « Bonjour tout le monde, » engagea la conversation avec le troisième locataire du rez-de-chaussée.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

— Joseph.

— Alors tu dois avoir onze vilains frères.

Le petit malade ne s'étonna pas de ce raisonnement biblique ; au lieu d'exiger une explication que son interlocuteur lui aurait volontiers fournie, il garda le silence, les yeux toujours fixés sur le mouton.

— Est-ce que ça t'amuse de rester couché ?

— Non, répliqua Joseph.

— Alors pourquoi te lèves-tu pas pour jouer ?

— Je ne peux pas ; mais maman dit que je serai assez fort demain.

— Tant mieux ! Tu regardes toujours mon mouton ; il est joli, hein ?

— Oh oui ! Est-ce que tu vas me le laisser ?

— Joue un peu avec, si tu veux ; mais tu me le rendras, répliqua mon neveu, qui se rapprocha du lit et confia son jouet au malade.

— Joseph ! s'écria d'un ton de reproche la mère, qui, comme moi, écoutait d'une oreille. On t'a défendu de jamais rien demander.

— Bah ! lui dis-je en riant, à la place de Joseph, nous eussions agi de même. Ne nous mêlons pas de leur babil et occupons-nous de notre ordonnance.

Joseph parut assez honteux de sa convoitise et Boulot ne se montra guère disposé à le consoler.

Mon entretien avec mon hôtesse et son mari se termina à leur entière satisfaction. Au moment où je remettais mon portefeuille dans ma poche, j'entendis Boulot qui disait :

— Vois-tu, j'aurais bien voulu te le donner ; mais, tu sais, je peux pas, il est à moi.

— Boulot, lui criai-je, nous allons partir. Prends ton chapeau.

— Alors il faut que je te rende le mouton ? demanda Joseph.

— Oui, je peux pas te le laisser, il est à moi, répéta Boulot.

Le malade ne tenta pas de réfuter cette argumentation enfantine, qui du reste lui semblait peut-être fort logique ; il serra le mouton dans ses bras avant de le remettre au propriétaire, et nous prîmes congé.

Il est à moi, tu sais.



Boulot se mit d'abord à gambader autour de moi, selon sa coutume ; puis, lorsqu'il eut remarqué que je ne lui adressais pas la parole, son allure devint moins joyeuse.

— Tu as embrassé ce pauvre Joseph comme un papa, me dit-il tout à coup. Tu voudrais bien avoir un petit garçon à toi, n'est-ce pas ?

— Non. J'aimerais mieux une petite fille, répondis-je un peu sèchement.

Les enfants sont plus perspicaces qu'on ne le croit en général ; Boulot, après m'avoir d'abord regardé d'un air surpris, s'écria :

— Oncle Georges, je devine pourquoi tu me dis ça. C'est parce que j'ai pas donné mon mouton. Mais...

— Je sais, il est à toi.

— Et puis j'en ai besoin. Voilà !

— Oui, voilà. Il me semble pourtant que tu as vu quelqu'un qui en a plus besoin que toi.

— Oh ! il regarde les mouches voler et il compte jusqu'à douze. Il me l'a dit. Ça doit pas être bien amusant, tout de même.

— Je suis parfaitement de ton avis.

— Alors, je vais lui apporter quelque chose pour jouer avec. Tant pis !

L'aimable M. de Talleyrand conseillait à ses élèves de ne jamais suivre leur premier mouvement, parce que c'est le bon. Pour ma part, sans avoir la prétention de me poser en diplomate, je pense au contraire que la nature humaine est sujette à se tromper tout d'abord et que le second mouvement est presque toujours le meilleur. Je fus confirmé dans cette opinion par l'allégresse avec laquelle Boulot retourna sur ses pas en me criant :

— Attends-moi une minute.

Lorsqu'il me rejoignit au bout de dix minutes, j'aurais en toute sincérité donné un démenti courtois à l'homme d'Etat en question, s'il eût pu sortir de la tombe pour discuter avec moi la valeur de son axiome. Je me gardai cependant de féliciter Boulot de n'avoir pas écouté la voix de l'égoïsme. Il ne parut pas lui-même trouver son acte bien méritoire, car il se contenta de me dire :

— Ça lui a fait tant de plaisir qu'il a eu les yeux pleins d'eau.

Quand nous eûmes regagné notre domicile, nous trouvâmes Trotty qui, tout éveillé, attendait avec impatience le retour de son frère. Ce dernier, avant de se mettre à jouer ou à se disputer avec son complice ordinaire, se campa en face de moi dans une attitude napoléonienne et me demanda avec une gravité imperturbable :

— Bien sûr, t'aimerais mieux avoir une petite fille ?

— Oui, bien sûr. Je te prie de croire que je ne change pas d'opinion d'une heure à l'autre, répliquai-je. Pourquoi m'adresses-tu cette question ?

— Parce que je... Mais ça fait rien, tu verras.

— Ça fait ien, répéta Trotty. Viens donc, Boulot, ze veux azeter du suklandi.

— Tu as des sous ? Quelle chance, s'écria Boulot.

Et les deux bébés s'éloignèrent en courant, sans demander ma permission. Comme j'avais à faire une visite d'un autre genre à la femme d'un sénateur qui promettait depuis longtemps de caser un protégé de Tom, je profitai de l'absence de mes neveux pour endosser une toilette de cérémonie, sachant que M^{me} Buncumb, dont le mari avait autrefois exercé la profession de garçon de café, méprisait les gens assez mal élevés pour se présenter chez elle en petite tenue. Je venais donc de revêtir ma plus belle redingote et j'étais en train de broser mon chapeau neuf, lorsque j'entendis dans le jardin la voix de Boulot, qui me criait :

— Ohé, oncle Georges ! Est-ce que tu vas pas descendre ? Je t'ai apporté quelque chose.

Le sénateur.



— Bon ! me dis-je avec un soupir. Ils rentrent avec une provision de sucreries et ils vont promener leurs doigts poissés sur ce drap immaculé. Par bonheur, un homme averti en vaut deux ; je leur brûlerai la politesse.

Vain espoir. Je n'eus pas l'occasion de m'écrier : Quelle chance ! Je croyais mes bourreaux dans le jardin ; mais au moment où je gagnais à pas de loup le bas de l'escalier, Boulot sortit à l'improviste du salon et me saisit au passage ; saisit est bien le mot, car il m'entoura les jambes de ses petits bras. Son visage rayonnait et je me figurai que le souvenir de sa bonne action de tantôt lui inspirait une satisfaction tardive ; peut-être au fond ne songeait-il qu'au récent achat de Trotty.

— Mon cher Boulot, je te remercie d'avoir pensé à moi ; garde tes sucres d'orgue pour toi ; je suis pressé et je te cède ma part, lui dis-je.

— C'est pas ça, répliqua-t-il. Nous avons rien acheté ; mais je t'ai apporté quelque chose tout de même. Viens un peu voir.

Et il m'entraîna dans le salon, où j'aperçus la plus ravissante petite fille que j'aie rencontrée de ma vie. Une blondine de six ans dont les grands yeux bleus semblaient rire sans que la bouche s'en mêlât, et que l'on aurait pu prendre pour une fée, si notre siècle sceptique croyait encore à ces charmants êtres que Shakspeare seul a su faire revivre. Sa mise gâtait un peu l'illusion, car elle portait une toilette assez simple, complètement dépourvue d'ailes. Dès qu'elle me vit, elle s'avança vers moi en tendant la joue.

— Eh bien, embrasse-la donc, me dit Boulot. Tout le monde l'embrasse. On la ramasse dans la rue pour l'embrasser, 'cepté Trotty, parce qu'il est pas fort.

— Cela ne m'étonne pas, répliquai-je, tandis que je prenais dans mes bras la petite fée, qui, de son côté, me passa sans façon les bras autour du cou.

— C'est ma femme, continua Boulot, et je me marierai avec elle quand je serai grand.

— Ton choix fait honneur à ton bon goût, mon vieux. Elle est vraiment gentille.

— Je savais bien que tu serais content d'avoir la mère Godichon ! s'écria mon neveu d'un air ravi.

— La mère Godichon ? répétais-je d'un ton interrogateur.

— Oh ! c'est pas son nom pour de vrai ; on l'appelle comme ça à son école, répondit Boulot. Alors j'ai bien fait de te l'amener ? Elle vient rester avec toi.

— Comment, rester avec moi ?

— Oui ; elle a plus de maman, et son papa est pas très bon. Je te la donne. Elle veut bien.

La mère Godichon, après m'avoir embrassé à plusieurs reprises, caressa mes favoris, ce qui équivalait à un consentement tacite. Bravo ! C'était donc là le quelque chose que mon neveu m'apportait ? L'horizon s'assombrissait, pour employer la phrase stéréotypée des malheureux journalistes condamnés à embrouiller la question d'Orient, et qui m'auraient certainement engagé à prendre sans retard des mesures énergiques. Vu mon caractère résolu, je pouvais me passer de leurs conseils.

— Comment s'appelle ton papa ? demandai-je brusquement à la mère Godichon.

— Papa ? Il s'appelle papa, répliqua-t-elle en ouvrant de grands yeux.

— Où demeure-t-il ?

— Il demeure chez nous.

— Et toi, où demeures-tu ?

— Je demeure chez papa.

Bon ! l'horizon devient de plus en plus sombre ; nous tournons dans un cercle vicieux.

— Qu'est-ce qu'il fait, ton papa, demandai-je dans l'espoir d'obtenir, à la longue, quelque renseignement utile.

— Il fume sa pipe.

— Très bien. Mais il a un métier, hein ? Il fait autre chose ?

— Oui, il bat ma tante, et je veux rester avec toi, répondit la petite fée, comme si une annexion de ce genre ne souffrait pas la moindre difficulté.

— Voyons, Boulot, je suis obligé de sortir, où demeure ta future ? Il faut qu'on la reconduise chez elle.

Boulot me contempla d'un air ébahi.

— Comment ! oncle Georges, tu ne la gardes pas ? me demanda-t-il. Je croyais...

— Il ne s'agit pas de ce que tu croyais. Où demeure-t-elle ?

— Dans la rue.

Pour le coup, c'était l'heure des mesures énergiques. Je m'approchai de la cheminée et je tirai l'un après l'autre les deux cordons de sonnette. Cet appel amena Mike à la rescousse. Lorsqu'il parut, celle que Boulot voulait m'imposer comme fille adoptive s'empressa de lui tendre la joue.

— Tiens, la mère Godichon ! dit le brave cocher.

Évidemment une présentation devenait inutile, car l'amie de Boulot passa, sans se faire prier, de mes bras dans ceux de Mike.

— Vous la connaissez ? demandai-je à ce dernier.

— Si je la connais, monsieur Georges ! C'est la propre nièce du cousin de la belle-sœur d'un de mes camarades.

— Et vous savez où elle demeure ?

— Oui, monsieur ; à quelques minutes d'ici.

— Me voilà sauvé ! m'écriai-je. Vous allez la reconduire chez elle.

Boulot jeta alors les hauts cris ; et je dus lui donner deux tablettes de chocolat avant de le décider à comprendre qu'aucune loi humaine ou divine ne l'autorisait à disposer d'une demoiselle qui ne lui appartenait pas. Je ne garantis pas que ce double argument l'ait convaincu ; toutefois, il se résigna et me laissa partir, non sans m'avoir fait perdre dix minutes de plus en menaçant de courir après Mike afin de me rendre « ma petite fille ».

Au fond, je ne pouvais pas lui en vouloir ; il avait agi dans les meilleures intentions du monde. J'avoue même que son idée originale me mit en verve et contribua à me rendre plus spirituel que de coutume dès le début de ma visite à la femme du sénateur. Du moins, elle déclara ne m'avoir jamais vu aussi gai. Elle me reçut d'une façon fort gracieuse et promit sans réticence d'appuyer auprès de son mari le protégé de Tom. Je n'en souhaitais pas davantage. Lorsque madame exprimait un vœu quelconque, monsieur se dépêchait de l'exaucer.

C'était une très grande dame que M^{me} Buncumb. Non seulement elle possédait une villa princière à Hillerest et un des plus beaux hôtels de New-York ; non seulement elle s'habillait à la dernière mode de Paris, mais une de ses sœurs avait épousé un comte polonais. Cette alliance indirecte avec l'aristocratie européenne lui donnait un grand prestige, et on la consultait sur les questions d'étiquette.

Tandis que nous causions et que je charmais mon hôtesse en lui parlant de sa sœur, l'entretien fut interrompu par le bruit d'une musique discordante qui résonnait sous les croisées du logis sénatorial et qui nous arrivait de la rue.

— Encore ces malheureux petits Italiens, s'écria M^{me} Buncumb.



En effet, Hillcrest, depuis une quinzaine de jours, était envahi par des bandes de musiciens ambulants qui persistaient à nous écorcher les oreilles. Je cherchai en vain à renouer le fil de la conversation. M^{me} Buncumb se plaignait d'avoir des nerfs aussi sensibles que ceux d'une duchesse, et cette musique l'agaçait visiblement.

— C'est intolérable ! dit-elle. Voilà la troisième fois qu'ils s'arrêtent devant ma maison. En vérité, si cela continue, je serai obligée de me réfugier dans mon boudoir, car j'ai déjà une migraine affreuse.

Par bonheur, la bande s'éloigna. Je l'échappais belle ! Dans le boudoir se trouvait le portrait en pied de « ma sœur la comtesse », dont il m'avait fallu

écouter plus d'une fois l'intéressante biographie. Afin d'achever de captiver les bonnes grâces de M^{me} Buncumb, je lui racontai le dernier exploit de Boulot. Elle ne riait jamais que du bout des lèvres, persuadée qu'il est de mauvais goût de manifester sa gaieté d'une façon bruyante ; mais mon histoire parut l'amuser. Au moment où je me disposais à prendre congé, heureux de laisser une impression favorable qui tournerait au profit du protégé de Tom, une autre troupe, moins nombreuse et moins exercée que la première, s'avisa de nous offrir une sérénade.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria la femme du sénateur. Un violon ?

— Et que l'on racle d'une façon diabolique.

— Ils ne sont que trois, dit mon hôtesse, qui s'était dirigée vers la croisée d'un pas indolent. Quelle cruauté ! envoyer dans la rue des enfants de cet âge. Ils sont très gentils, la petite fille surtout est charmante. Par exemple, je ne sais pas de quel instrument joue le plus jeune de ces musiciens.

Les sons discordants, étranges, qu'émettait cet instrument m'attirèrent à mon tour vers la croisée.

Je poussai une exclamation de surprise.

— Bonté du ciel ! mes neveux ! Les misérables ! Il ne leur manque plus que leurs affreuses serviettes sous le bras... je veux dire leurs affreuses poupées.

M^{me} Buncumb se redressa d'un air de dignité offensée. Un vieux proverbe défend de parler de corde dans la maison d'un pendu, et il ne fallait point parler de serviettes, surtout de serviettes sous le bras, chez mon hôtesse. Entrer dans des détails circonstanciés afin d'expliquer que l'objet auquel je venais de faire allusion n'avait jamais été employé pour épousseter une table de café, c'eût été aggraver mes torts. La belle-sœur de la comtesse se serait figuré que j'inventais l'histoire des poupées pour les besoins de la cause. Mon embarras lui avait déjà appris que je connaissais le passé du sénateur et je devinai que le protégé de Tom ne pouvait plus compter sur le patronage de M. Buncumb. D'ailleurs, il s'agissait non seulement de sauver le stradivarius de mon beau-frère, dont Boulot s'était emparé, et de ramener les enfants chez eux, mais de rendre une seconde fois la mère Godichon à sa famille, car c'était elle qui accompagnait les musiciens.

J'allais oublier d'ajouter que l'instrument mystérieux choisi par le plus jeune de mes neveux n'était autre chose qu'un moulin à café, qu'il portait suspendu devant lui à l'aide d'un beau cordon de sonnette dont le pendant

devait se trouver dans le salon d'Hélène, à droite ou à gauche de la cheminée. Je ne m'étonnai toutefois pas que M^{me} Buncumb eût feint de ne pas reconnaître l'ustensile de ménage qui remplissait l'office d'orgue. Un de ses principes de grande dame consistait à ignorer à quel usage sont destinés des objets aussi vulgaires. Un jour, à la vue d'un modeste balai oublié dans la salle à manger d'une amie, elle avait demandé à quoi cela pouvait servir.

Les musiciens ambulants.



— Un des impresarii italiens qui exploitent ces malheureux enfants a donc volé vos neveux ? me demanda d'un air rogue mon hôtesse.

On aurait vraiment juré qu'elle me soupçonnait d'exploiter pour mon compte le talent de ces apprentis musiciens.

— Pas du tout, chère madame, répondis-je ; je les ai laissés à la maison il y a une heure, et je ne m'explique pas leur escapade. Veuillez m'excuser si je vous quitte un peu brusquement. Je suis habitué à des aventures de ce genre ; mais l'aîné de ces jeunes artistes s'est emparé d'un stradivarius auquel mon beau-frère tient presque autant qu'à sa femme.

Sur ce, je saluai et gagnai la rue, me promettant de ne plus me charger des commissions de Tom.

Ma subite apparition n'effraya pas les musiciens, qui entonnaient à tue-tête, mais sans mesure, une romance que je ne connaissais que trop bien :

Minet, mon chat, où donc es-tu ?
Je te cherche...

La suite de ce morceau inédit fut perdue pour le public. Boulot et Trotty restèrent bouche bée, tandis que la mère Godichon accourait vers moi en tendant la joue. Je m'arrêtai sur la dernière marche du perron sénatorial et, les bras croisés, je contemplai les choristes. Cette attitude imposante ne produisit pas l'impression désirée. Trotty se mit à danser autour de moi en jouant de l'orgue.

— T'as écouté la zolie musique ? me dit-il. Boulot a pas voulu me donner le crincrin à papa ; mais z'ai mis des cailloux dans ma musique à moi, et ça fait crincrin aussi.

— Boulot, je devine que c'est toi qui as eu cette idée diabolique, dis-je d'un ton sévère.

La physionomie de Boulot rayonnait d'une joie ineffable ; elle s'illumina davantage pendant qu'il répliquait :

— Oui, oncle Georges !

Puis, après avoir posé par terre son violon, que je me hâtai de ramasser, il plongea ses mains dans ses poches, dont il retira quelques pièces de menue monnaie.

— Où as-tu pris cet argent ? demandai-je.

— Attends. Il y en a encore, répondit mon neveu avec un sourire angélique. Nous avons dit aux gens que c'était pour acheter une voiture et un cheval pour notre pauvre oncle. Tu sais, tu m'as dit l'autre jour que t'es pas assez riche pour acheter une vraie voiture et un vrai cheval.

— Boulot, si jamais tu te permets de quitter la maison sans permission, je te...

— Quoi ! t'es pas content ? Est-ce qu'il y a pas assez pour la voiture, oncle Georges ?

Comme deux ou trois badauds venaient de s'approcher, je me dépêchai d'entraîner les bébés — j'en avais maintenant trois sur les bras ! Lorsque nous nous trouvâmes chez nous, à l'abri des oreilles indiscrètes, Boulot se montra si désolé du peu de succès de sa bonne œuvre, que je n'eus pas le courage de le gronder de nouveau.

Les reproches de Boulot.



Il m'expliqua qu'il avait cru suivre un louable exemple en imitant les petits Italiens qui rapportent des tas de sous à leur famille.

Quant à la mère Godichon, il paraît qu'elle demeurait, en effet, dans la rue ; car mes neveux l'y avaient rencontrée une seconde fois dix minutes après leur départ pour leur expédition lucrative.

Inutile d'ajouter que Mike dut se remettre en course, maigre les remontrances que l'on m'adressa, afin de reconduire chez elle la future de l'aîné de mes neveux.

— C'est toujours la même chose, dit Boulot, dont les yeux, pour employer son expression, étaient pleins d'eau. Je t'apporte la mère Godichon et t'en veux pas ; je t'apporte de l'argent pour t'acheter un cheval et t'en veux pas... Ah ! bien, je sais plus du tout ce qu'il faut faire pour te rendre content !

CHAPITRE XII.

TRISTESSE DE BOULOT. — NOUVELLE VISITE A PATERSON. LES CONVENANCES. — ENTRETIEN AVEC M^{me} MAYTON. — MON POÈME REVIENT SUR L'EAU. — TROP TARD.

Le lendemain matin je me rappelai que durant ce malencontreux... non, durant ce bienheureux dîner, M^{me} Mayton avait exprimé le désir de voir les chutes de Paterson. Je m'empressai d'adresser à Alice un billet où je déclarais que je serais heureux d'y conduire ces dames dans l'après-midi et que la voiture se trouverait devant leur porte à deux heures, dans le cas où je ne recevrais pas une réponse négative.

Ma lettre expédiée, je me mis à la disposition des bébés, à la condition qu'ils se résigneraient ensuite à me laisser pleine et entière liberté jusqu'au moment du dîner. Lorsque nous eûmes arrêté nos conventions, ils m'ordonnèrent d'atteler la chèvre. Je me dépêchai d'obéir ; puis je m'amusai à suivre des yeux la bête docile, qui traînait mes neveux avec une allure grave qui démontrait qu'elle ne songeait pas à prendre le mors aux dents dès que j'aurais le dos tourné. Comme les roues de l'équipage grinçaient d'une façon peu agréable, je décidai, non sans peine, les promeneurs à quitter leurs sièges pour me laisser graisser les essieux. Grâce aux bons conseils que me prodiguèrent les deux enfants, cette besogne n'exigea pas plus d'une demi-heure. Je replaçai ensuite entre les brancards le coursier aux pieds fourchus, Boulot fit claquer son fouet avec une vigueur magistrale, la voiture se mit en route... et Trotty se mit à pleurer amèrement.

— La voitu est abîmée, s'écria-t-il. Les oues font pas de musique du tout.

— Trotty a raison, oncle Georges, reprit Boulot ; c'est plus aussi amusant.

En vain je déclarai que la musique dont l'absence les désolait ne me séduisait pas : la chèvre et la voiture avaient, pour le moment, perdu leur

prestige. Néanmoins, ma bonne humeur ne m'abandonna pas et mon imagination me suggéra d'autres jeux.

— Oncle Georges, me demanda soudain Boulot, entre deux divertissements, sais-tu ce qui fait le tonnerre ?

— Oui, Boulot, répliquai-je. Lorsque deux nuages se cognent l'un contre l'autre, le choc produit un grand vacarme, et c'est à ce vacarme que l'on donne le nom de tonnerre.

— C'est pas ça, répondit Boulot. Quand il a tonné avant-hier, c'est parce que le bon Dieu passait là-haut dans une voiture.

— Moi, z'aime pas le tonné, ajouta Trotty. Il va dans la cave et alors le lait ne vaut plus ien.

— J'aime bien le lait aussi, reprit Boulot ; mais c'est beau tout de même de voir le tonnerre.

— On entend le tonnerre, Boulot, on ne le voit pas.

— Ah ! mais si ! On le voit quand il y a une fente dans le plafond du ciel et que le feu vous abîme les yeux. Dis donc, oncle Georges, pourquoi voit-on personne à travers les fentes ?

— Je crois que c'est parce qu'au lieu d'une fente, il n'y a qu'une espèce de feu d'artifice qui s'allume là-haut. Quant à t'expliquer comment le feu s'allume, je ne m'en charge pas. Tu apprendras ça dans les livres, lorsque tu seras plus grand.

— Oui, ça m'amuse déjà de regarder les images et papa dit que le reste viendra plus tard. Toi, tu dis comme papa, et je t'aime bien.

Touché de cette preuve de sympathie, je pris Boulot dans mes bras et je l'embrassai avec effusion. Au même instant, mon neveu plongea la main dans une de ses poches et s'écria d'un ton éploré :

— J'ai perdu ma toupie ; va me la chercher !

— Voyons, dis-je en le posant par terre, sois un homme ! Je ne me déssole pas quand je perds quelque chose.

— Ma toupie n'est pas quelque chose, c'est une toupie de cinq sous. T'as jamais perdu une toupie !

Bien des malheurs de ce genre ont dû m'arriver dans ma jeunesse et je me demande si je les ai supportés avec beaucoup plus de patience que Boulot. Le doute me rendit indulgent et je consolai mon neveu.

Enfin la cloche qui annonçait le goûter sonna. Bientôt après Trotty déclara en bâillant qu'il sentait que l'heure de la sieste était venue et Suzanne l'emporta. Le pauvre Boulot, privé de son compagnon habituel, se

mit à me suivre partout comme une âme en peine. La patience avec laquelle il promenait son ennui me parut si exemplaire, que je fus presque tenté de lui promettre de l'emmener avec moi. S'il s'était plaint, je me serais senti plus à l'aise que devant le spectacle de sa résignation muette. Son silence commençait à m'étonner et j'allais l'interroger, lorsqu'il se décida à m'adresser la parole.

— Oncle Georges, me demanda-t-il, est-ce que les gens s'ennuient jamais dans le ciel ?

L'heure de la sieste.



— Non, Boulot ; je me figure que non.

— Est-ce que les papas et les mamans des petits garçons qui sont là-haut s'en vont en visite et restent un tas de jours sans revenir ?

— Je ne puis te fournir aucun renseignement précis sur ce point-là, Boulot. En tout cas, les petits garçons qui sont là-haut doivent avoir assez de compagnons pour ne pas trop s'ennuyer.

— Ah bien, ça ne me rendrait pas heureux, moi. J'ai besoin de papa et de maman : j'en ai tant, tant besoin, que j'ai presque envie d'aller me coucher.

J'étais en train de me raser et j'avais à peu près accompli cette pénible opération ; mais Boulot exprimait sa tristesse avec un accent si navré que je

m'essuyai à la hâte le visage. Je pris dans mes bras le pauvre petit, je l'embrassai, je le dorlotai, je lui témoignai une vive sympathie, et je ne songeai plus qu'à dissiper son chagrin.

Peu à peu son visage devint moins sérieux, ses lèvres roses dessinèrent un sourire tel que les plus grands peintres n'en ont jamais prêté à leurs anges ; et ses yeux retrouvèrent leur éclat, tandis qu'il s'écriait :

— Oncle Georges, je m'ennuie plus du tout, à présent. Est-ce que Mike peut pas aller avec moi et la chèvre pendant que tu es pas là ? Et tu me rapporteras du sukandi et des billes... et un chien.

Si désireux que je fusse de ne pas manquer mon rendez-vous, malgré le temps que Boulot m'avait déjà fait perdre, j'éprouvai une certaine désillusion, lorsque mon neveu, rasséréné, sauta à bas de mes genoux et me permit de reprendre mon rasoir. Tant qu'il se sentait seul et qu'il ne comptait que sur moi pour le divertir, il se montrait très affectueux ; à peine, grâce à mes efforts, son découragement faisait-il place à un accès de gaieté, il ne songeait plus qu'à me demander de nouvelles faveurs. Cependant, tout en passant condamnation sur le bébé, je dus admettre que le blâme retombait, non sur Boulot en particulier, mais sur la nature humaine en général.

Lorsque j'arrêtai mes chevaux devant la demeure de M^{me} Clarke, je m'imaginai qu'il s'était écoulé un mois depuis ma dernière visite à la pension de famille. Il ne fallut rien moins que cette supposition erronée pour m'empêcher d'attribuer à des causes surnaturelles la charmante et merveilleuse métamorphose que le visage d'Alice avait subie dans l'espace de deux jours. Le sang-froid, l'intelligence, la réserve, la pénétration sont des qualités nécessaires dans un monde où il importe parfois de ne pas trahir ses impressions ; mais lorsque la physionomie d'une jeune fille, sans rien perdre de ces qualités essentielles, s'éclaire d'une sorte de rayonnement intérieur né de la certitude d'une affection partagée, l'effet a un charme indéfinissable, surtout aux yeux du fortuné mortel qui a contribué à le produire. Pourtant, les regards qu'échangèrent plusieurs dames réunies dans le salon commun où Alice m'attendait ne me laissèrent pas absolument convaincu que notre innocent secret fût aussi bien caché que nous pouvions le supposer. M^{me} Mayton m'accueillit avec la courtoisie un peu raide qui la distinguait. Il me sembla aussi qu'elle réprimait un sourire narquois qui annonçait qu'elle voyait en moi un prétendant à la main d'Alice. Plût au ciel qu'elle m'eût demandé à brûle-pourpoint quelles étaient mes

intentions ! Si elle avait eu cette heureuse idée, mon neveu Boulot... Mais n'anticipons pas sur les événements.

Du reste, je n'eus pas le droit de me plaindre du résultat immédiat de ma visite. La vieille dame, lorsque nous eûmes échangé quelques paroles de politesse, me dit qu'une visite qu'elle ne pouvait se dispenser de rendre ne lui permettait pas de m'accompagner ; mais qu'elle ne voulait pas priver sa nièce du plaisir de cette promenade. J'exprimai tous mes regrets, et, comme miss Alice était prête à partir, je ne tardai pas à lui offrir le bras.

M^{me} Mayton.



J'ose l'affirmer, aucun touriste, aucun géographe n'a jamais découvert, entre Hillcrest et la cataracte de Paterson, des chemins aussi longs et aussi détournés que ceux que les trotteurs de Tom parcoururent ce jour-là. Je suis persuadé que, dans les déserts de l'Australie, ma compagne ne se serait pas plus égarée que l'intrépide lady Baker ou la non moins intrépide miss Tinne ; mais elle ne me demanda pas une seule fois si je connaissais bien la route. Elle savait que son guide méritait toute sa confiance ; et cependant un léger nuage vint assombrir ses traits. La cause de son inquiétude me fut bientôt révélée.

— Oncle Georges, me dit-elle soudain en joignant les mains et en imitant la voix de Boulot, m'aimez-vous assez pour subir à cause de moi une épreuve désagréable ?

Ma réponse, bien qu'elle ne fût pas prononcée à haute et intelligible voix, fut comprise par Alice, car elle reprit :

— Pour rien au monde je ne voudrais reprendre la parole que je vous ai donnée. Cependant, il faut avouer que nous avons été un peu vite, quoique je sois l'amie de votre sœur. Ma tante a de terribles préjugés : de son temps, on se faisait la cour pendant des années avant de se marier, et elle sera indignée.

— Tantôt je me suis figuré, au contraire, qu'elle se doute de quelque chose. Elle connaît ma famille et...

— Et vous ne la connaissez pas.

— Eh bien, puisqu'elle admire les usages de l'époque où la reine Berthe filait, usages qui ressemblent si peu à ceux de l'Amérique moderne, j'éviterai autant que possible de la contrarier. Le temps que j'aurais dû mettre à faire le siège de votre cœur, je l'emploierai, s'il le faut, à gagner les bonnes grâces de M^{me} Mayton.

Alice me remercia par un regard qui m'aurait amplement récompensé, se fût-il agi de captiver et de me concilier toutes les tantes des États-Unis. Son sourire s'effaça tandis qu'elle ajoutait :

— Vous ignorez quelle tâche vous acceptez. Si ma tante a bon cœur, il faut, pour lui être agréable, respecter avant tout les convenances telles qu'elle les comprend. Dans sa jeunesse et dans son entourage, les fiançailles étaient une cérémonie pleine de lenteur et de formalités. Elle croit que les choses doivent toujours se passer ainsi. Au fond, je pense comme elle ; seulement j'admets qu'il y a des exceptions à la règle et ma tante n'admet aucune exception. Elle ne blâmera pas mon choix, j'en suis sûre ; mais elle

blâmera certes ce qu'elle appellera ma précipitation. Aussi je crains qu'elle ne se révolte lorsqu'elle saura la vérité, et pourtant ce serait mal de la lui cacher davantage.

— Nous n'avons rien à cacher, répliquai-je. En somme, si j'ai parlé trop vite, c'est la faute de Boulot. Sans lui j'aurais respecté les convenances. N'importe. Je prends sur moi toute la responsabilité et j'accepte la peine, quelle qu'elle soit. Votre tante a raison en principe, bien que j'admette comme vous des exceptions dont je suis loin de me plaindre. Je parlerai ce soir à votre tante.

— C'est justement pour cela que j'ai peur, me dit Alice d'une voix compatissante. Je suis d'une famille qui sait faire preuve d'une indignation sublime quand les circonstances l'exigent et je me désole en songeant que vous serez la cause d'une explosion de ce genre.

— J'ai bravé par patriotisme des dangers beaucoup plus graves, ma petite Alice, répondis-je, et pour vous j'en affronterais de plus sérieux encore. La dissimulation me répugne autant qu'à vous ; je préfère la plus cruelle épreuve à l'idée de me laisser soupçonner d'un manque de franchise ; d'ailleurs, votre tante n'a plus que vous et j'aurais dû la prévenir le jour où l'intervention de Boulot m'a été si propice.

— Vous êtes un noble cœur, et... ma tante vous aimera.

A moins que je ne me sois trompé, le regard qui accompagna cette dernière phrase mettait la tante hors de cause et je le traduisis à ma façon — façon très flatteuse pour moi. Mais, ô ma chère Alice, à quel cœur plein de lâcheté vous aviez affaire en ce moment ! J'avais rarement eu l'occasion de causer avec M^{me} Mayton, et j'avoue que son air imposant m'effrayait. Ce n'était pas la première fois de ma vie que je reculais devant l'accomplissement d'un devoir qui, après tout, ne paraissait pas si difficile à remplir. Mais c'était la première fois que j'engageais une lutte plus dure que celle où l'on brave le fer et le plomb ; une lutte où une défaite eût entraîné des conséquences auxquelles je ne pouvais songer sans pâlir. Je remportai la victoire, ainsi que tout homme digne de ce nom doit la remporter dans de pareilles batailles. Malgré mon triomphe, je n'avais nullement l'air d'un vainqueur en tournant bride pour regagner le domicile de M^{me} Mayton.

Tandis que nous nous rapprochions de la maison, une idée insensée s'empara de moi : je me figurai qu'au lieu de conduire un double attelage, j'étais monté sur mon cheval de bataille, avec des éperons aux talons et un sabre au côté.

— Laissez-moi lui parler tout de suite, Alice. Il y aurait de la lâcheté à ajourner la rencontre !

Un léger tremblement à mon côté, un intervalle de silence qui sembla durer une heure et pendant lequel le sabot de mes trotteurs ne résonna que dix fois sur le sol — puis Alice répondit.

— Si par hasard il n’y a personne dans le salon, je la préviendrai que vous désirez lui parler, me dit-elle.

— C’est bien ; je suis prêt à braver l’orage, répondis-je.

Alice me contempla d’un regard plein de tendresse, de surprise, d’admiration, de pénible inquiétude.

— Nous sommes presque arrivés, dis-je d’un ton que je cherchai à rendre rassurant.

— Oui, et vous ne serez pas le seul héros, répliqua-t-elle en se redressant avec un geste dont la fierté eût fait honneur à une Zénobie. Nous braverons l’orage ensemble.

Au moment où nous dépassions un taillis qui nous cachait la façade de la pension de famille, je poussai une exclamation involontaire :

— Bonté divine !

Bonté divine, en effet. Sur le perron se tenait la tante d’Alice et à côté d’elle se pavanaient mes neveux. Leur présence inattendue m’avait d’abord surpris et le négligé de leur toilette me faisait rougir. Cependant, je me trouvai bientôt tout disposé à leur pardonner : leur visite pouvait me valoir un répit que le sentiment du devoir ne me permettait pas de m’accorder de ma propre autorité.

— Ze coyais que t’étais pédu, onc’ Zeorzes, me dit le moins âgé de ces messieurs.

— Nous sommes venus pour que tu nous promènes en voiture, ajouta l’aîné. Ma chèvre m’a encore renversé dans la boue et j’en veux plus.

M^{me} Mayton répondit à mon salut par une révérence non moins muette. Les enfants grimpèrent dans la voiture sans qu’on les y eût invités. Alice, intimidée par ce début, qui ne laissait certes pas d’être embarrassant, nous conduisit vers le salon après avoir murmuré quelques mots à l’oreille de sa tante. Elle ne paraissait plus en veine d’héroïsme, car elle se disposait à battre en retraite, lorsque M^{me} Mayton la rappela, lui indiqua un siège et d’un geste majestueux m’engagea aussi à prendre place sur la sellette. J’échangeai avec ma bien-aimée un regard qui n’avait rien de courageux et il y eut un moment de silence.

La tante d'Alice.



— Alice vient de m'annoncer que vous désirez me parler, monsieur Hannay, dit enfin la vieille dame, et votre mutisme m'étonne un peu. Je me demande si vous n'avez pas à m'entretenir d'une affaire au sujet de laquelle l'aîné des fils du colonel Lawrence, qui répond au nom peu commun ou très commun de Boulot, m'a fourni cet après-midi des renseignements assez incomplets.

Alice ne ressemblait plus du tout à une guerrière antique, et, pour ma part, je crois que je n'avais nullement l'air d'un César ou d'un Napoléon. Néanmoins, je me rappelai le proverbe : *Audaces fortuna juvat*, et je balbutiai :

— Si vous faites allusion à une assiduité dont ma visite a justement pour but de vous expliquer les motifs...

— Oui, monsieur, c'est à cela que je fais allusion, répliqua M^{me} Mayton, qui m'interrompit avec une raideur imposante. Grâce aux détails que je tiens de votre neveu et à ce que j'ai observé moi-même depuis deux ou trois jours, je m'imagine savoir à peu près à quoi m'en tenir. Je me figure aussi savoir à quoi m'en tenir sur votre compte, votre associé étant un de mes amis et votre neveu m'ayant d'ailleurs fait de vous un éloge que j'ai lieu de croire désintéressé. Si le coupable méritait moins de confiance, je serais disposée à lui adresser des reproches ; mais les mères — je regarde Alice comme ma fille — sont assez bons juges en pareille occasion et je pardonne... non sans peine, je l'avoue, puisque je vais rester seule.

Après m'avoir ainsi tiré d'embarras, la vieille dame baissa la tête d'un air attristé. J'étais prêt à braver l'accès d'indignation dont Alice m'avait menacé ; mais ce dénouement imprévu me toucha plus que je ne puis le dire. Je saisis et je baisai avec respect la main de celle qui me pardonnait si généreusement de lui enlever son trésor le plus précieux. Alors M^{me} Mayton, dont le fils unique était mort quinze ans auparavant, releva la tête et m'adopta à la façon des mères, tandis qu'Alice fondait en larmes et nous embrassait tous les deux.

— Mes enfants, reprit M^{me} Mayton, à présent que la chose est entendue entre nous, laissez-moi vous rappeler que vous avez manqué à toutes les convenances. Un mariage est une affaire sérieuse et il n'est point permis d'agir avec autant de précipitation. J'espère donc que vous vous observerez de façon à garder le secret pendant quelque temps. Lorsque vous serez fait la cour pendant cinq ou six mois, on pourra parler de mariage.

— Nous vous obéirons sans nous plaindre, ma tante, répondit Alice.

— Je vous dois trop, madame, pour que vos volontés ne soient pas des ordres pour moi, ajoutai-je.

Quelques minutes plus tard, trois personnages heureux, assis à une certaine distance les uns des autres, s'entretenaient d'un air assez peu réjouï pour dérouter quiconque serait entré par hasard dans la salle commune, située au rez-de-chaussée. La précaution semblait d'autant moins inutile que beaucoup des pensionnaires de la maison se trouvaient dans le jardin que nous apercevions par les croisées ouvertes.

— Je ne doute pas de vos bonnes intentions et de votre discrétion, reprit la vieille dame au moment où j'échangeais avec Alice un regard qui nous aurait certainement trahis si une de ces demoiselles se fût présentée à l'improviste. Mais je ne saurais trop vous recommander la prudence.

Des éclats de rire, qui partaient juste au-dessous d'une des fenêtres, noyèrent la voix de M^{me} Mayton, qui dut s'arrêter un instant.

— M^{me} Clarke n'a que des dames pour pensionnaires, continua-t-elle lorsque le bruit se fut apaisé ; et la curiosité, à tort ou à raison, passe pour un défaut féminin. Et puis il y a les domestiques, et les enfants sont parfois plus clairvoyants qu'on ne le suppose.

Un sourire railleur me fit deviner une allusion à Boulot et je baissai la tête. Au même instant, les éclats de rire recommencèrent de plus belle, mêlés cette fois d'applaudissements. On se serait cru au théâtre, le soir d'une première représentation, ou à une séance du Congrès, alors qu'un orateur facétieux, faute de bons arguments, tourne en ridicule les remarques d'un adversaire politique.

— Elles se montrent rarement aussi gaies. Que peuvent-elles donc avoir à rire ainsi ? demanda M^{me} Mayton qui s'approcha de la croisée, suivie de sa nièce et de moi.

Nous aperçûmes, assises en demi-cercle sur le gazon, une douzaine des charmantes dames qui logeaient chez M^{me} Clarke et contre lesquelles la tante d'Alice avait voulu nous mettre en garde. En face d'elles se tenait Boulot, dans un état de bienheureuse exaltation. C'était évidemment à lui que s'adressaient les applaudissements sympathiques que nous venions d'entendre.

— Répète encore, dit une des dames, qui posa une main caressante sur la tête de mon neveu.

Alors l'expression de la physionomie de Boulot se transforma soudain ; il imita avec beaucoup de succès le ravissement d'un poète inspiré, leva les yeux au ciel, agita ses deux petits bras en l'air avec des gestes désordonnés, et récita tout d'une haleine les beaux vers suivants, sans cesser de se livrer à son absurde pantomime :

Sans craindre aucune emblûche,
L'abeille bougonnant
Emporte vers sa ruche
Le suc qu'en s'inquinant
Livres chaque calice.
Ainsi pour toi mon cœur

Réserve, chère Alice,
Ce qu'il a de meilleur.
La brise qui murmure...

A ce dernier vers, Boulot s'arrêta brusquement ; ses bras retombèrent ; il cessa de contempler le ciel, regarda par terre comme s'il cherchait un objet égaré et ajouta :

— Il y en a encore beaucoup, seulement j'oublie le reste.

Bien que j'aie pu indiquer ici avec l'exactitude la plus scrupuleuse la ponctuation de Boulot, je crains de n'avoir pas rendu entière justice à sa prononciation originale et je renonce à décrire ses gestes, qui, dans des circonstances moins pénibles pour moi, m'auraient paru drôles.

— Ces vers sont très jolis et tu les récites à merveille. Qui te les a appris ? demanda une autre dame.

— Personne ; je me les ai appris tout seul.

— Quand donc ?

— Ce matin. Oncle Georges a dit tout ça je sais pas combien de fois, quand je marchais derrière lui dans le jardin, et j'ai cru qu'il faisait semblant de nager.

— Et chère Alice, sais-tu qui c'est ?

Effet produit par les vers de l'oncle Georges.



— Oh ! c'est pas malin. C'est miss Mayton, la fille de la dame en cheveux blancs et en lunettes qui demeure ici.

Les curieuses, jeunes ou vieilles, échangèrent des regards d'intelligence — mes lectrices devineront aisément quel genre de regard — et je puis vous assurer que je n'eus pas de peine à comprendre le sens de leurs coups d'œil. Alice me lança, de son côté, un regard interrogateur. Elle m'a déclaré depuis que je me contentai de rougir d'un air niais. La pauvre M^{me} Mayton se laissa tomber dans un fauteuil en s'écriant : Trop tard ! trop tard !

CHAPITRE XIII.

YANKEE DOODLE. — UNE AUTRE ENTREVUE AVEC MADAME MAYTON OU L'ON PRONONCE MON ÉLOGE.

Vu leurs récents exploits, Boulot et son frère gardèrent un maintien assez modeste, tandis que nous regagnions notre domicile. L'aîné de mes neveux chercha même à s'excuser de s'être présenté sans invitation chez M^{me} Clarke. Il m'expliqua que Trotty et lui m'avaient attendu et attendu si longtemps, qu'ils n'avaient pas pu attendre davantage. L'idée lui était bien venue qu'un visiteur doit réparer le désordre de sa toilette avant d'aller dans le monde ; mais Suzanne ne se trouvait pas à son poste. Voilà ! Je dissipai les reproches que la conscience de Boulot pouvait lui adresser, en déclarant qu'aucune excuse n'était nécessaire. Je me sentais de si bonne humeur, que ma joie devint contagieuse. Nous entonnâmes des chansons, nous racontâmes des histoires et nous jouâmes à toutes sortes de jeux ridicules durant la plus grande partie de la soirée, après avoir fait honneur aux excellents plats que l'on nous servit.

— Oncle Georges, me dit tout à coup Boulot, nous n'avons jamais chanté ensemble Yankee Doodle. Chantons maintenant, veux-tu ?

— Je ne demande pas mieux. Il n'est jamais trop tard pour manifester son patriotisme.

Il paraît qu'une manifestation de ce genre exigeait des préparatifs spéciaux : Boulot commença par tirer au milieu du salon un grand fauteuil à bascule.

— Maintenant, assois-toi, oncle Georges ; Trotty va se mettre sur un de tes genoux et moi sur l'autre. Allons, lève les deux bras comme moi, Trotty. Là, nous sommes prêts ; commence.

Je commençai.

Je me figurais que nous devions exécuter un trio ; mes. neveux me laissèrent chanter tout seul. Ce ne fut qu'au refrain qu'ils jugèrent à propos de faire leur partie en marquant la mesure sur ma poitrine à l'aide de leurs quatre poings. Lorsque je me rappelle l'impression désagréable produite par

cet accompagnement, je ne m'étonne pas de la brusque interruption dont il fut suivi, du moins en ce qui concerne un des chanteurs du refrain ; mais les bébés envisagèrent mon silence à un autre point de vue.

— Pourquoi t'arrêtes-tu, oncle Georges ? demanda Boulot.

— Parce que vous m'avez fait mal... Ouf !... Cela m'a coupé la respiration. Il ne faut plus recommencer, mon vieux.

— Ah bien, tu n'as pas l'air fort, me dit Boulot. Quand nous chantons Yankee Doodle avec papa, ça ne lui coupe rien du tout.

Pauvre Tom ! Je ne m'étonne plus qu'il ait la poitrine faible et qu'il ait dû prendre de l'huile de foie de morue.

— Tu sais seulement pas santer, ajouta d'un ton dédaigneux le plus jeune des accompagnateurs.

Je m'abstins de relever cette injure et me contentai de rappeler à mes neveux que l'heure du repos avait sonné. Selon leur habitude ils portèrent contre l'horloge mille accusations aussi indirectes que peu fondées, et il me fallut une dizaine de minutes pour leur prouver qu'ils devaient tomber de sommeil. Enfin je grimpai en trébuchant les marches de l'escalier, portant Trotty dans mes bras et Boulot sur mes épaules. Durant ce trajet périlleux les deux bébés entonnèrent le refrain d'une chanson nègre : par bonheur, ils n'avaient pas les mains libres, et d'ailleurs ce refrain-là n'exigeait peut-être pas le même accompagnement que l'air national des États-Unis.

.L'offre d'un bâton de sucre d'orge à celui qui serait le premier déshabillé provoqua une concurrence dont je n'eus qu'à me féliciter ; puis chacun des rivaux reçut la prime à laquelle un seul avait droit.

On va se coucher.



Trotty poussa un profond soupir en retirant son sucre d'orge de sa bouche et ferma les yeux afin de réciter sa prière. Boulot, plus pratique, n'aimait pas à perdre son temps ; il mordit un morceau de sa prime, qu'il garda entre ses dents et sa gencive, avant de prononcer à son tour sa prière, qu'il termina en demandant au bon Dieu de bénir les aimables personnes qui trouvaient qu'il débitait si bien mes vers et « la dame en cheveux blancs » qui l'avait embrassé. Cinq minutes après, les deux enfants dormaient.

Les détails de l'entrevue de Boulot avec la dame en cheveux blancs me furent communiqués le lendemain même.

La tante d'Alice, retirée dans sa chambre (située au même étage que le salon), charmait ses loisirs par la lecture de Cinq Mois en ballon, lorsque le livre lui tomba par hasard des mains. Réveillée en sursaut, elle remit ses lunettes en place et se baissa pour ramasser le volume. Elle s'aperçut alors qu'elle ne se trouvait plus seule.

Un gamin au visage intelligent, mais dont la toilette négligée accusait chez le visiteur un profond oubli des convenances, était entré sans se faire annoncer. Ce visiteur peu cérémonieux se tenait debout en face d'elle, les mains derrière le dos, la contemplant d'un air interrogateur.

— Sortez, petit, dit-elle ; ignorez-vous donc qu'il est inconvenant d'entrer dans une chambre sans frapper ?

— Ça fait rien, répliqua mon neveu de sa voix la plus douce ; je veux mon oncle.

— Vous voyez que votre oncle n'est pas ici.

— Oui ; mais les dames qui sont en bas disent que vous savez où il est, parce qu'il se promène en voiture avec miss Alice, qui est si jolie.

— Fort bien, répliqua M^{me} Mayton. Et ce sont ces dames qui disent qu'Alice est jolie ?

— Pas du tout ; c'est oncle Georges qui dit ça. Il dit aussi qu'elle est gracieuse, qu'elle est bonne et qu'il l'estime beaucoup... ça veut dire qu'il l'aime, car il l'a embrassée l'autre jour...

— Embrassée ! s'écria la vieille dame, qui se leva brusquement. Et comment savez-vous, mon petit ami, que votre oncle a osé embrasser...

— Il l'a embrassée sur la main, parce que je lui avais dit. Alors miss Alice m'a embrassé aussi et mon oncle était si content, que le lendemain il m'a acheté une voiture et une chèvre et un tas de choses. La chèvre demeure dans notre écurie, je vous la montrerai, et la voiture aussi, quand vous voudrez ; et oncle Georges m'a donné...

A ce moment Boulot s'interrompit, car M^{me} Mayton, qui venait de se rasseoir, porta son mouchoir à ses yeux et demeura absorbée. Deux ou trois minutes plus tard, elle sentit une main légère se poser sur son genou et, essuyant ses yeux, elle vit Boulot qui la contemplait d'un air plein de sympathie.



— Vous avez du chagrin ? dit-il. Est-ce que vous avez peur parce que votre petite fille reste si longtemps dans la voiture ?

Comme M^{me} Mayton se taisait, Boulot ajouta d'un ton convaincu :

— C'est pas la peine d'avoir peur. Ma chèvre nous jette des fois par terre ; mais Mike dit que nos chevaux sont bons. Oncle Georges aussi est très bon. Quand Trotty ou moi, nous nous faisons mal, il ferme son livre, nous embrasse, nous raconte des histoires et nous chante un tra la la pour nous consoler. Il n'y a que papa et maman que je trouve aussi bons que l'oncle Georges. La preuve qu'il est bon, c'est qu'il estime miss Alice et qu'il veut la rendre heureuse. Il le dit quand il parle tout seul.

M^{me} Mayton, tout en écoutant cet innocent babil, avait paru se livrer à de sérieuses réflexions. Elle se sentait moins irritée contre celui dont Boulot, à son insu, plaidait la cause avec une éloquence improvisée.

— Et si je permettais à Alice de se promener avec votre oncle tant qu'il voudra ? dit-elle.

— Je vous embrasserais tout plein ! répliqua Boulot.

Et, regardant l'affaire comme conclue, il sauta sur les genoux de la tante d'Alice et lui accorda la récompense promise.

— Dieu bénisse ta petite âme aimante ! s'écria la vieille dame. Tu m'as l'air de ressembler à ton oncle, et je sais qu'il est bon, bien qu'il ne respecte pas assez les convenances.

CHAPITRE XIV.

UNE BONNE NOUVELLE. — LA ROBE DE NESSUS. — LA MÉDECINE NOIRE. VENTRE A TERRE !

Il serait inutile, je crois, de dire que, loin de reprocher à Boulot d'avoir pris ma cause en main sans me consulter, je lui témoignai une vive reconnaissance. J'aurais même dû le remercier de la façon dont il avait récité mes vers, car j'espérais que, grâce à cette indiscretion, M^{me} Mayton consentirait à abréger les cinq ou six mois d'attente dont elle m'avait menacé.

Deux jours après ce mémorable événement, je m'étais réveillé un peu tard et je me disposais à me lever, lorsqu'on frappa à ma porte.

— Qu'est-ce qu'il y a ? criai-je.

— Une lettre pour vous, monsieur Georges, répliqua la voix de Mike.

— De la part de qui ? demandai-je avec empressement.

— De la part du facteur, monsieur.

— C'est bon. Je ne suis pas habillé ; glissez-la sous la porte.

C'était encore une lettre d'Hélène. J'avais espéré mieux ; mais le contenu de la missive calma mon dépit. Voici ce qu'Hélène m'écrivait :

3 juillet 1875.

« CHER GEORGES,

« Je me rappelle et j'ai rappelé à Tom l'épreuve par laquelle nous avons passé lorsqu'il me faisait la cour. Mon expérience m'a démontré qu'en pareille circonstance une pension de famille n'est pas un séjour agréable. Aussi ai-je résolu de couper court à notre visite et de revenir au plus vite, afin que tu aies l'occasion de voir Alice ailleurs que dans un salon où une demi-douzaine de dames, plus curieuses les unes que les autres, peuvent se réunir d'un moment à l'autre. Tom, qui m'obéit toujours — exemple que je

te conseille de suivre si tu désires être heureux en ménage — reconnaît que j'ai raison. Ainsi, tu voudras bien venir au-devant de nous avec la voiture vendredi matin, pour le train de onze heures quarante. Invite Alice et sa tante à dîner avec nous dimanche, nous les prendrons au sortir de l'église.

« Ta sœur qui t'embrasse,
« HÉLÈNE. »

« P.-S. Je n'ai pas besoin de te prier d'amener Boulot et Trotty dans la voiture.

« P.-P.-S. Est-ce que cela te chagrinerait par trop de déménager pour t'installer dans une autre chambre ? Je ne dormirais pas si je n'avais pas mes bébés à côté de moi. »

Ils comptaient arriver vendredi matin, c'est-à-dire dans quelques heures ! Je sautai de joie ! Je fus bien vite habillé, et je me dépêchai d'aller annoncer la bonne nouvelle aux bébés.

— Trotty ! Boulot ! m'écriai-je, êtes-vous réveillés ?

— Je crois bien ! répondit Boulot. Voilà une heure que tu dances et que tu chantes.

— Devinez-vous un peu qui viendra vous voir aujourd' hui ?

— La mère Godichon ? demanda Boulot.

— La masande de suc d'oze ? ajouta Trotty.

— Non. Papa et maman.

La physionomie de Boulot, qui tout d'abord n'avait pas paru de fort bonne humeur, prit aussitôt son expression angélique ; mais le visage de Trotty se renfroga, tandis qu'il murmurait d'une voix plaintive :

— Ze coyais que c'était la masande de suc d'oze.

— O oncle Georges ! s'écria Boulot, qui sauta à bas de son lit dans un délire de joie, si mon papa et ma maman étaient restés plus longtemps, je serais mort, bien sûr ! Je m'ai tant ennuyé après eux, que je savais plus que faire. J'ai pleuré plein mon oreiller hier et avant-hier.

— Voyons, mon chéri, dis-je en le prenant dans mes bras, pourquoi n'es-tu pas venu raconter tes peines à l'oncle Georges ? il t'aurait consolé.

— Je pouvais pas, répliqua Boulot. Lorsque j'ai un grand chagrin, il y a une grosse pierre qui me pèse là.

Et Boulot posa sa main sur sa poitrine.

— Moi, si z'avais un caillou là, dit Trotty en imitant le geste de son frère, je le pendai pour le zeter apès les poules.

Les deux bébés se hâtèrent de s'habiller

— Arrêtez, mes enfants, leur dis-je. Vous vous donnez une peine inutile. Tout est à recommencer. Vous ne voulez pas aller à la rencontre de papa et de maman dans votre toilette de tous les jours, je m'imagine ?

— Non, par exemple ! répondit Boulot.

— Oh ! s'écria Trotty avec ravissement, ze vais mette mes beaux habits !

J'avais toujours accusé ma sœur Hélène de se montrer par trop vaniteuse, et le défaut maternel apparaissait déjà dans la seconde génération.

— Et ze veux qu'on fotte mes souliers avec une bosse, continua le plus jeune des bébés.

— Avec une quoi ?

— Avec une bosse, répéta Trotty.

Je lançai un regard interrogateur à mon interprète ordinaire, qui s'empessa de me donner une explication.

— Il veut qu'on cire ses souliers avec une brosse.

— C'est bien, Trotty, répliquai-je. Nous donnerons des ordres en conséquence.

— Et il faudra me donner ma ceintu neuve, poursuivit Trotty ; et ze veux mette mon beau sapeau et mes gants ouzes.

— Trotty, on te dispensera de porter des gants ce matin ; il fait trop chaud.

Cette permission si gracieusement octroyée ne produisit pas du tout l'effet sur lequel j'aurais eu le droit de compter. Au contraire, je reconnus, à divers symptômes précurseurs qui ne m'étaient que trop familiers, que Trotty se préparait à fondre en larmes. Comme je ne tenais pas à ce que le bébé eût les yeux ternis lorsqu'il rencontrerait sa mère, je m'empressai de réparer mon erreur.

— Allons, ne pleure pas, lui dis-je. Tu mettras ce que tu voudras : la robe de Nessus, si ça te plaît.

Trotty déclara qu'il ne voulait ni la « obe de Nessus », ni la robe de qui que ce fût, et qu'il se contenterait de son pardessus des dimanches. Je me figurais avoir tout arrangé à la satisfaction générale, quand Boulot s'écria :

— Oncle Georges, je veux ramener maman à la maison dans ma voiture.

— La chèvre ne serait pas capable de traîner ta maman. Elle a déjà assez de peine à traîner son propriétaire.

— Alors laisse-la me conduire jusqu’au chien de fer, seulement pour montrer à papa et maman que j’ai une voiture. Ça les fâchera si je leur fais pas voir tout de suite.

Après une résistance de ma part qui faillit arracher des larmes à Boulot, je dus consentir à ce qu’il suivît le break dans son équipage.

Le déjeuner terminé, les bébés furent confiés à Suzanne, qui leur fit endosser le costume des grands jours ; puis ils se retirèrent à contre-cœur dans la salle de récréation, tandis que j’explorais le domaine de Tom afin de m’assurer que tout était en ordre. Je ne voulais pas que l’on pût me reprocher d’avoir manqué à mes devoirs de surveillant. Un dollar qui tomba dans la main de Mike et un second écu dans la poche du tablier de Suzanne contribuèrent à alléger ma tâche, de sorte que je me trouvai libre d’orner de fleurs le salon et la chambre d’Hélène.

J’étais en train d’admirer le bon goût avec lequel j’avais décoré cette dernière pièce, lorsqu’un léger bruit, qui partait d’un cabinet voisin, attira mon attention. Je me dirigeai de ce côté, et j’aperçus Trotty qui se tenait assis par terre, les jambes croisées à la façon des tailleurs ou des Turcs. Du reste, il n’avait pas oublié mes recommandations, et l’état de sa toilette ne laissait rien à désirer. Il était occupé à vider une fiole qui contenait un breuvage noirâtre.

— Que fais-tu donc là ? lui dis-je.

— Je pends ma médecine noi, répliqua le cher bébé, et c’est zoliment bon.

— Avec quoi fabriques-tu ta médecine noire ? demandai-je d’un ton affectueux.

Sa réponse avait de nouveau éveillé ma sympathie ; elle me rappelait l’époque où Hélène et moi passions des heures entières à délayer un bâton de réglisse dans de l’eau et à nous administrer le mélange en guise de médecine.

— Avec un tas de choses, répondit mon neveu ; avec du vin, quand on peut.

C’était là une autre médecine de mon enfance, mais dont les doses demandaient à être mesurées. Je pris la fiole, qui avait dû contenir environ deux onces de liquide, et la sobriété de Trotty me parut digne d’éloges.

— A ton âge, lui dis-je, ta maman et moi, nous prenions plus de médecine que cela.

— Oh ! répliqua Trotty, comme pour s'excuser, z'ai avalé toute la bouteille, et c'est très bon, va !

Tout à coup, mon regard tomba sur l'étiquette : — ÉLIXIR PARÉGORIQUE !

Je saisis Trotty, je l'enveloppai dans un châle et je l'emportai vers l'écurie. Cinq minutes plus tard, j'étais à cheval et je galopais ventre à terre à travers les rues de la petite ville, tenant sous mon bras un bébé dont les cheveux blonds flottaient au vent. On s'arrêtait, on se mettait aux fenêtres pour me voir passer et je crois que le fameux John Gilpin, immortalisé par la ballade de Cowper, n'a pas dû produire une pareille sensation le jour où ce cavalier novice parcourut le bourg d'Islington. Un vieux fermier, qui conduisait une charrette vide, tourna même bride, fouetta son attelage et se mit à ma poursuite en criant : Au voleur ! Je sus plus tard qu'il m'avait pris pour un des ravisseurs du jeune Charley Ross et qu'il s'était flatté un moment d'empocher la récompense de vingt mille dollars offerte à quiconque découvrirait l'enfant volé.

J'arrêtai brusquement ma monture en face de l'unique pharmacie de Hillcrest et je me précipitai dans la boutique.

— Donnez un vomitif à cet enfant, dis-je. Vite ! Il a avalé du poison — toute une fiole d'élixir parégorique.

Tandis que le pharmacien consultait à la hâte son formulaire, une vieille Irlandaise, qu'il venait de servir, s'écria : « Sainte Vierge ! je cours chercher le père O'Kelly », et elle courut en effet.

La vraie médecine que l'on ne tarda pas à administrer à Trotty ne produisit pas un effet immédiat ; il profita de l'intervalle pour empoigner par la queue un chat appartenant à son sauveur, et qui protesta par des miaulements prolongés contre cette agression inattendue.

L'épreuve par laquelle mon neveu passa durant les quelques minutes qui suivirent fut trop accentuée et trop révolutionnaire pour qu'il soit agréable de la décrire en détail. On se contentera donc de savoir qu'elle eut pour effet de diminuer matériellement le poids de Trotty, et qu'une pâleur momentanée remplaça les roses de son teint. Le père O'Kelly, qui arriva au pas de course, parut enchanté d'apprendre que l'on n'avait pas besoin de son aide sacerdotale. Le digne curé posa la main sur la tête blonde de l'affreux bébé, sur laquelle, si je ne me trompe, il appela la bénédiction du ciel. Le vœu a-t-il été exaucé ? Je crains que non, car depuis il m'a fallu bien des fois lui chanter : Minet, mon chat. Quoi qu'il en soit, nous

regagnâmes avec une sage lenteur la villa dont je m'étais éloigné avec tant de précipitation. En somme, j'en fus quitte pour la peur. Trotty lui-même se chargea de me rassurer complètement. Lorsque je le déposai, sain et sauf, dans l'antichambre, il me remercia de l'avoir « pomené » à cheval et ajouta, la main sur mon estomac :

Le chat du pharmacien



— Onc' Zeorzes, ze kois que ça m'a fait du bien.

CHAPITRE XV.

RETOUR D'HÉLÈNE. — POURQUOI LES CHEVEUX TOMBENT. ACCIDENT DE VOITURE. — L'AGENCE MATRIMONIALE.

Il devait s'écouler encore une heure avant qu'il fût temps de nous mettre en route pour le débarcadère. Durant l'intervalle, je surveillai de mon mieux les bébés, afin de prévenir un second accident et de les empêcher de se conduire de façon à rendre une nouvelle toilette indispensable. Mes efforts n'obtinrent qu'un succès partiel, du moins en ce qui concerne la question des vêtements. Mes neveux choisirent d'abord pour théâtre de leurs ébats une partie de la pelouse où les rayons du soleil n'avaient pas encore séché l'herbe. Lorsque je m'éloignai un instant à la recherche d'une allumette, Trotty s'empessa de promener sa chaussure humide au milieu de la rue, où la poussière lui montait jusqu'à la cheville. Puis, ramenés sous la véranda, les deux frères se mirent à quatre pattes : ils représentaient des ours, et nul n'ignore que le meilleur artiste du monde ne saurait remplir ce rôle d'une manière convenable, s'il s'inquiétait de son costume au point d'hésiter à se rouler sur le sol. Enfin ils voulurent cueillir un bouquet pour leur mère, et Trotty eut la précaution de flairer chaque fleur avant de l'admettre dans son bouquet, si bien qu'il resta le nez couvert d'une poudre jaune.

On a dit de lord Macaulay, qui ne laissait guère parler les autres une fois qu'il prenait la parole, qu'il avait eu un soir « de beaux éclairs de silence ». De même je puis féliciter les bébés d'avoir eu ce matin-là quelques beaux éclairs d'inactivité. Durant un de ces intervalles, Boulot me demanda :

— Oncle Georges, pourquoi beaucoup des messieurs que je vois à l'église ont-ils plus de cheveux sur la tête ?

Je ne répondis pas tout d'abord : j'étais en train de me défendre contre Trotty, qui cherchait à s'emparer de ma montre.

— Dis, oncle Georges, répéta Boulot.

— Parce que de vilains petits garnements les tourmentent du matin au soir. Il n'en faut pas davantage pour faire tomber les cheveux les mieux

enracinés.

— Ah bien, tu me toumentes zoliment, moi, et mes zeveux tombent pas, remarqua Trotty, qui secoua son abondante crinière.

— Allons, Mike, il est temps d'atteler les chevaux, criai-je au cocher, qui venait de se montrer.

— Et la chèvre aussi, ajouta Boulot.

Dix minutes après, j'étais installé sur le siège du break de Tom. Mike devait m'accompagner pour surveiller l'attelage des bébés ; mais j'avais oublié quelque chose et je dus le charger d'une commission.

— Je n'ai pas songé à donner l'ordre de préparer à goûter pour nos voyageurs, lui dis-je ; courez vite à la maison, Mike, et prévenez la cuisinière. Vous n'aurez pas de peine à nous rejoindre.

— Très bien, monsieur, répliqua Mike, qui disparut aussitôt.

— Êtes-vous prêts, mes enfants ? demandai-je.

— Dans une minute, oncle Georges, répondit Boulot ; attends un peu que j'attache... Là, ça y est ! En route ! cria-t-il en brandissant son fouet.

— Attends un peu à ton tour, Boulot. Fais-moi d'abord le plaisir de déposer ton fouet, dont je te défends de te servir. Il est inutile de se presser. En allant lentement nous arriverons assez tôt pour attraper le train, et je n'ai nulle envie de brûler le pavé comme ce matin. Tout ce que tu as à faire, c'est de tenir les rênes.

— Bon, dit Boulot, seulement j'aime à avoir l'air d'un homme quand je conduis ma voiture.

— Je te permettrai d'avoir l'air d'un homme, lorsque Mike marchera à côté de toi. En route, cette fois.

Les chevaux partirent au pas, et la chèvre suivait de très près le break. A mon grand dépit, nous étions encore à une minute de distance du débarcadère au moment où le train déboucha dans la gare. Je tenais à me trouver sur la plate-forme pour recevoir Hélène et Tom. Ma montre retardait, à ce qu'il paraît. Je fouettai les chevaux, après avoir regardé derrière moi pour m'assurer de nouveau que mes compagnons se trouvaient à proximité, et je tournai court en arrivant près du hangar où s'abritaient les voitures le long de la voie. Un poteau auquel on attachait les chevaux de selle vacilla, deux hurlements effroyables retentirent, et je vis mes deux neveux étendus à quelques pas du hangar ; par un miracle que je ne pouvais m'expliquer, leur frêle équipage venait de se heurter contre le poteau.

— Tonnerre ! s'écria le cocher de l'omnibus de Bloom-Park. Comment avez-vous laissé attacher cette voiture à chèvre à votre break ?

Le reproche eût été mérité, si Boulot m'avait demandé la permission que l'on m'accusait d'avoir accordée. La chèvre, entraînée par le break, s'était maintenue dans les brancards ; mais au moment où j'avais tourné, la pauvre bête, lancée en avant, n'avait pu éviter le poteau à côté duquel gisait la voiture de Boulot.

Fort heureusement, les bébés étaient tombés sur la tête, et le crâne des Lawrence-Hannay passe à juste titre pour une merveille de solidité. Je les eus bien vite mis sur leurs pieds ; à défaut de brosse, je les époussetai avec mes mains, et je les menai de l'autre côté de la voie.

Boulot se précipita vers son père en s'écriant :

— Viens voir ma chèvre, papa !

Hélène ouvrit les bras et Trotty s'y jeta en sanglotant :

— Ma... man, sante-moi Minet, mon chat.

Vous me croirez si vous voulez ; mais on peut se sentir mal à l'aise dans la société d'une sœur chérie et du modèle des beaux-frères. C'est là une vérité sur laquelle mon expérience de ce jour-là ne me laisse pas le moindre doute. L'accueil de Trotty causa beaucoup de préoccupation à Hélène. Elle trouva néanmoins le loisir de m'adresser des paroles et des regards si affectueux, qu'arrivé à la maison j'avais presque oublié l'accident causé par la malencontreuse invention de Boulot. Je me retirai à la hâte, afin de laisser aux nouveaux venus le temps d'embrasser leurs bébés. A peine eus-je fermé la porte de ma chambre, qu'elle se rouvrit pour livrer passage à Hélène. Elle me jeta les bras autour du cou et avant qu'elle les eût retirés, je sentis que les liens qui nous unissaient étaient plus resserrés qu'ils ne l'avaient jamais été.

Ah ! la belle journée. Elle se termina mieux qu'elle n'avait commencé. On nous servit un petit goûter exquis, et Tom descendit lui-même à la cave, d'où il revint avec une bouteille portant l'étiquette de la veuve Cliquot. Hélène ne souleva aucune objection lorsqu'il insista pour que l'on versât le nectar champenois dans des coupes réservées pour les dîners de cérémonie. On but à la santé d'Alice, du futur d'Alice. Hélène proposa ensuite un toast en l'honneur de l'agence matrimoniale représentée par MM. Boulot et Trotty, agence qui débutait si bien. Les deux jeunes associés manquèrent une fois de plus aux convenances en s'abstenant de répondre à ce toast par un discours ; mais ils me regardèrent d'un air à la fois si sympathique et si

curieux, que je me levai pour aller les embrasser. Cette démonstration fit sourire Tom et Hélène, qui échangèrent un coup d'œil significatif.

Tom.



Hélène, malgré la fatigue du voyage, se rappela qu'elle avait à rendre visite à une des pensionnaires de M^{me} Clarke, tout simplement pour lui montrer un nouveau modèle de mantille. Puis la politesse obligea miss Mayton à reconduire sa visiteuse jusqu'à la porte du jardin ; puis les deux amies eurent encore tant de choses à se dire, qu'Hélène amena Alice tout près de notre demeure et se crut obligée d'insister pour qu'elle entrât dans la maison afin qu'on la reconduisît en voiture. Et puis Mike dut se mettre en route avec un billet adressé à M^{me} Mayton et où on la prévenait qu'Alice, retenue à dîner, serait ramenée dans la soirée sous bonne escorte. Après dîner, lorsque les bébés furent couchés, Tom se plaignit amèrement d'être forcé d'assister à une réunion électorale. Hélène, de son côté, nous pria de l'excuser une minute pendant qu'elle allait demander à son voisin le docteur des nouvelles de cette bonne M^{me} Brown.

Il paraît que le cas de la brave dame était fort compliqué et que le docteur dut entrer dans de longs détails, car l'absence d'Hélène dura plus de deux heures.

Vers la fin de l'entretien que j'eus avec Alice, elle m'apprit que M^{me} Mayton nous autorisait à faire part à nos amis de notre prochain mariage.

— C'est encore à Boulot que vous devez cela, ajouta-t-elle, Il a poussé l'indiscrétion jusqu'à dire à ces dames que ma tante vous avait permis de vous promener avec moi tant qu'il vous plaira, et, vu les circonstances, elle a jugé convenable...

L'agence matrimoniale.



— D'abrégé les formalités. Bravo, mon cher Boulot. Décidément, tu as la bosse de la diplomatie et j'engagerai Tom à faire de toi un ambassadeur.

— C'est justement le conseil que je donnais à Tom ce matin, dit avec le plus grand sérieux Hélène, qui arriva à l'improviste.

La chambre des bébés.



Mes vacances touchaient à leur fin et j'avais à peine lu vingt pages de la Philosophie cosmique d'Otto Schillischer ; mais ces contretemps ne me causèrent pas autant d'angoisse qu'on pourrait le supposer. Hélène me demanda pourquoi je ne resterais pas chez elle jusqu'à la fin de l'automne.

Ce pauvre cher Tom se rendait bien tous les jours à la ville pour ses affaires et elle ne voyait pas pourquoi je n'en ferais pas autant. Bien que depuis huit ans j'eusse poursuivi de mes railleries les gens qui se résignent à n'être ni villageois ni citadins, l'argument d'Hélène me parut irréfutable, et je lui donnai raison.

Je suis même allé plus loin. J'ai acheté un joli lot de terrain situé à peu de distance de la propriété de mon beau-frère. Un architecte de mes amis a dressé plusieurs plans de villas, et chaque soir les devis sont étendus sur une table, autour de laquelle se groupent quatre personnages, entre autres un négociant en toiles de votre connaissance et une demoiselle qui a les plus beaux yeux du monde. Cette jeune personne approuve tous les plans qu'on lui soumet. Peu lui importe que notre future demeure ait deux ou trois étages, que le jardin se trouve devant ou derrière la maison, qu'il y ait ou non un perron et une véranda ; mais il est un certain point sur lequel elle insiste. Elle exige, quel que soit le projet que l'on adoptera, qu'il comprenne une belle chambre exclusivement réservée aux bébés d'Hélène.

Si jeunes que soient ces messieurs, je trouve de fréquentes occasions d'être affreusement jaloux d'eux ; mais ni mes froncements de sourcils ni

mes cajoleries ne les empêchent d'accaparer celle avec qui je passerais volontiers le reste de mes jours dans une île déserte.

Alice veut, lorsque le mariage sera célébré, que ces jeunes gens soient mes garçons d'honneur, et je serais fort étonné si son désir ne se réalisait pas. J'avoue même que l'affection que m'inspirent mes neveux n'a fait qu'accroître. Si je me retirais le soir sans entrer dans leur chambre, sans déposer un baiser sur leur front endormi, je me regarderais comme le dernier des ingrats. Mon bonheur n'est-il pas, en grande partie, l'œuvre des BÉBÉS D'HÉLÈNE ?



Les bébés d'Hélène

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6566898d>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr